

LETTRES  
ATHÉNIENNES,  
EXTRAITES  
DU PORTE-FEUILLE  
D'ALCIBIADE,  
TOME TROISIÈME.



A LONDRES,  
Chez PIERRE ELSMY, Southampton  
Street.

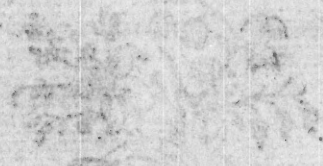
---

M. DCC. LXXI.



LETTERS  
AT THE BOTTOM

EXTRA  
DO NOT  
DAILY  
TOMES



1875

1950



LETTRES  
ATHÉNIENNES.  
*LIVRE TROISIÈME.*

---

LETTRE LXV.  
*PÉRICLÈS À ALCIBIADE.*

**S**i c'étoit par le plus, ou le moins de  
vertus que l'on dût juger du plus ou du  
moins de mérite des hommes d'État, je  
souscrirois sans peine, mon cher Alci-  
biade, à la préférence éclatante que vous  
donniez à Cimon sur Thémistocle ; &  
qui, entre nous, a de votre part, quel-

*Part. III,*

**A**

que sujet de m'étonner. Ce dernier, en effet, de ce côté, le cède autant à Cimon, qu'à beaucoup d'autres égards, celui-ci me paroît lui avoir été inférieur.

Vous me demandez pourquoi j'attribue à Thémistocle, cette supériorité. Si à Salamine, dites-vous, Thémistocle eut l'honneur de sauver la Grèce, l'autre ne la vengea-t'il pas par les victoires que, chez les Perses mêmes, il remporta sur ces barbares? Il est vrai, comme vous le dites, que Cimon y porta, & y fit triompher nos armes. Il ne nous reste qu'à examiner, non-seulement s'il auroit dû le faire, mais quelle fut, d'ailleurs, sa conduite pendant son administration. Si elle nous offre toujours un grand capitaine, & un excellent citoyen, je doute que nous y trouvions toujours un politique bien éclairé. De quoi, en effet, Athènes avoit-elle alors le plus de besoin, ou d'un homme qui entendît bien ses in-



# ATHÉNIENS:

Perets, ou d'un général qui ne sçut qu'a-  
 jouter à sa gloire : c'est ice que la discus-  
 sion des faits peut seule décider. Je vais  
 donc l'entreprendre ; & si le résultat en  
 est en faveur de mon opinion, je pré-  
 sume trop de votre équité pour craindre  
 que vous refusiez plus long-tems à Thé-  
 mistocle la place que, depuis long-  
 tems, chacun de nous lui a assignée.  
 C'étoit, j'en conviens sans peine avec  
 vous, de la part de Cimon, un grand  
 coup d'état, de nous exciter à soustraire  
 au joug des Perses, celles des colonies  
 grecques qu'au moyen des garnisons  
 qu'ils y avoient, ils y retenoient encore,  
 même malgré leurs défaites multipliées ;  
 mais, en même tems, je crois qu'il au-  
 roit fallu que, se défendant de l'idée  
 aussi générale alors qu'elle étoit fausse,  
 qu'Athènes n'avoit point d'ennemis plus  
 redoutables que ces mêmes Perses, il  
 en'eût pas été plus loin : car qu'étoit



## **L E T T R E S**

**I** donc devenue Lacédémone? Pourquoi au lieu de s'acharner sur les premiers, ne s'attachoit-il pas à humilier l'autre? Pouvoit-il raisonnablement se flatter, que, tant qu'ils seroient en état de nous le disputer, les Lacédémoniens nous laissent partager avec eux l'empire que pendant si long-tems ils avoient seuls exercé sur la Grèce? Il étoit déjà, peut-être, très-imprudent à nous, de nous obstiner à braver une puissance terrible par elle-même, dont un instant d'épouvante, facile à se dissiper, & un Roi imbécile enchaînoient en ce moment les forces, mais qui pouvoit, à son réveil, si aisément nous écraser. Peut-être encore n'y avoit-il pas à nous plus de sagesse à chercher à hâter ce même réveil en les allant poursuivre jusques dans l'Égypte; mais, il faut que vous-même l'avoüiez, le comble de l'imprudence étoit de ne pas voir que ces mêmes

# ATHÉNIENNES.

5

Perfes , objets éternels de notre animofité , n'étoient que fortüitement nos ennemis ; & que , jamais les Lacédémoniens ne cefleroient d'être les nôtres. Voilà , précifément , ce dont Cimon parut toujous vouloir douter , & ce dont Thémiftocle fut toujous parfaitement convaincu.

Ce grand homme , en effet , avoit fenti qu'il ne fe pouvoit point que jamais Lacédémone nous pardonnnât notre puiffance , & notre gloire : mais à qui , fi ce ne fût à lui , dûmes nous l'une & l'autre ? Je veux , comme vous le prétendez , que ce qui d'abord tourna fes idées du côté de la mer , fut moins en lui une réflexion qu'une néceffité ; qu'en nous engageant à créer une marine , il ne vit , au premier coup d'œil , qu'un moyen de plus pour Athènes de fe deffendre contre la Perfe , & même la facilité que nous n'avions pas eüe.

A iij

jusques-là, de nous porter dans celles des colonies de l'Asie mineure qui étoient nos alliées, ou dont nous étions les fondateurs; de nous y unir malgré la distance, & les obstacles qui nous en séparoient; &, enfin, de nous en faire une barrière. Les vûes de Thémistocle se fûssent-elles bornées à ce seul objet, croiriez-vous pouvoir avec justice, refuser d'y reconnoître un esprit très-étendu? Mais je veux vous prouver que ce ne fut pas encore le terme des siennes. Ce que nous aurions de la peine à décider, & ce qui en même tems nous importe le moins, c'est que ç'ait été plus à sa haine constante pour Lacédémone qu'à son amour pour sa patrie, qu'il ait dû ces mêmes projets qui ont pôsé les fondemens de notre puissance. Ce dont je suis surpris, c'est que vous ne lui en fassiez pas un crime, puisqu'on ne sçau-roit nier que si nous étions moins puis-



# ATHÉNIENNES.

7

fants, nous ne ferions pas si considérés, & que, par conséquent, la haine que Sparte nous porte, n'auroit point tant de violence. Mais pourquoi lui-même haïssoit-il les Lacédémoniens? Combien, s'il n'eût pas été si bon citoyen, ne lui auroient-ils point été indifférents! Mais, comme les faits ont toujours moins trompé que les conjectures, laissons-là les dernières, & examinons seulement sa conduite. Je le vois donc, pendant qu'enyvrés de notre gloire, nous ne doutions pas que nous n'eussions assez humilié les Perses, pour leur ôter à jamais le desir de nous attaquer, ne tirer de ces mêmes victoires dont nous étions si vains, que la certitude la plus complete des efforts qu'ils tenteroient encore contre nous. *Vous la lui prêtez, gratuitement, me direz-vous. Quelle est la preuve qu'il l'eût?* Les faits. Je le vois donc encore, respectant avec prudence



une yvresse à laquelle un Peuple, de lui-même avantageux & inconsideré, ne lui auroit point dans cet instant pardonné de substituer ses craintes, se servir de l'ascendant que ses exploits lui avoient acquis sur notre esprit, & de la haute idée que nos succès venoient de nous donner de nous-mêmes, pour nous faire tourner nos armes contre Égine; moins par l'importance dont pouvoit nous être cette conquête, que parce que, de toutes les Républiques de la Grèce, c'étoit alors celle qui comptoit le plus de vaisseaux; & nous mettre par-là, malgré nous-mêmes, dans l'obligation de créer une marine à laquelle, si, contre son attente, la Grèce, un jour, ne doit point son salut, du moins, nous devons, nous, notre puissance.

Circons crits comme naturellement nous le sommes, dans un territoire aussi ingrat que borné, quel autre moyen;

### ATHÉNIENNES.

en effet, s'offroit-il à nous, d'en acquérir ; de rendre la Grèce , Athènes , surtout , respectables aux barbares ; & même , de leur résister avec succès , quelque formidables , qu'à juger intrinséquement leurs forces , & les nôtres ; ils dussent être pour nous ? Mais ce ne fut pas encore là que s'arrêta Thémistocle. Si , avoir une marine telle qu'elle pût contenir ou l'ambition , ou la vengeance des Perses , étoit pour la Grèce en général, un très-grand avantage, c'en étoit un qui nous étoit commun avec tous ; & il voulut que , de l'établissement de cette même marine , il en résultât pour les Athéniens, un qu'il ne leur crut pas moins nécessaire que la crainte qu'ils pouvoient inspirer aux Perses , & qui leur fût particulier. Ce fut , s'il ne pouvoit enlever à Lacédémone , la prééminence dont , depuis si long-tems , elle étoit en possession , de nous mettre , du moins , en état

de la balancer. *Mais*, disent même après la mort de ce grand homme, ses détracteurs, *cé fut, dans le tems de l'invâsion de Xercès, la Pythie qui, en conseillant aux Athéniens de chercher leur salut dans des murs de bois, lui donna cette même idée dont vous lui faites un si grand mérite.* En supposant qu'il y ait aujourd'hui quelqu'un qui puisse croire de bonne foi que jamais Apollon ait inspiré la Pythie, & que, de plus, il ait dicté cet oracle, on conviendra qu'il étoit conçu en termes si obscurs que, pour y découvrir que ce que le Dieu nous y conseilloit, étoit de construire des vaisseaux, & de nous y enfermer, il falloit beaucoup de sagacité. Mais, pourquoi n'auroit-ce pas été Thémistocle lui-même qui, connoissant la violence de notre attachement pour notre ville, & l'excès de notre vénération pour les tombeaux de nos Pères, persuadé que, si une force majeure,



telle , par exemple , que la force que , par notre superstition , & notre peu de lumières , un Oracle avoit alors parmi nous , ne s'y oppoſoit , nous nous obſtinerions à deffendre & notre ville , & ces mêmes tombeaux ; & que cette réſolution entraîneroit infailliblement notre rüine , auroit dicté cet oracle à la Pythie ? Qui eſt-ce , d'ailleurs , qui oſera affirmer que , même avant cette invaſion , il n'eût pas conçu l'idée de nous faire acquérir ſur la Mer , cette ſupériorité à laquelle , du côté du Continent , n'eûſſions-nous même eu contre nous que les Spartiates , il étoit impoſſible que nous parvînſſions jamais ? Pourquoi , de tant d'hommes intéreſſés à comprendre cet oracle , fut-il le ſeul qui en pénétra le ſens ? Par quelle raiſon , enfin , s'il n'eut eu en vüe que les Perſes , ſe ſeroit-il obſtiné à nous faire tourner toutes nos idées du côté de la Mer ?



Quand, ce que pour moi je ne crois point du tout, il feroit vrai qu'il n'eût formé son système que d'après les événements, pensez-vous qu'il en fût moins estimable? Il y a tant d'hommes pour qui ils sont perdus! Triompher des Perses, les chasser honteusement de la Grèce, les couvrir d'un opprobre ineffaçable, n'étoit pour nous qu'une gloire passagère qui, toute grande qu'elle étoit pour Thémistocle à qui seul nous la devons, fut bien loin de le satisfaire. Par ce dont nous avons été capables à la fameuse journée de Salamine, il sentit ce dont nous pouvions l'être. D'ailleurs, loin de croire comme fit Cimon, que la haine qui régnoit entre Athènes, & Lacédémone, pût n'être pas irréconciliable, il prévint que le tems ne feroit que l'augmenter; & ne s'occupa que de tout ce qui pouvoit empêcher sa Patrie d'en être la victime.

Cimon, au contraire, ne profita d'aucune des occasions favorables que pendant le cours de son administration, il eut d'abaisser, & peut-être anéantir notre rivale. Les Hilotes, & les Méséniens se révoltent contre elle; & Cimon à qui, assurément, pour se joindre à eux les prétextes ne manquoient pas; & qui même auroit été avoué de toute la Grèce indignée de la barbarie dont Lacédémone traitoit ses esclaves, non-seulement n'en conçoit pas l'idée, mais refuse opiniâtrément de profiter de cette conjoncture, aux Citoyens éclairés qui l'en pressoient.

Il fait, s'il se peut, plus encore, en ne voulant pas que nous parussions sentir l'injure qu'ils nous font de renvoyer honteusement, & comme ayant, en secret, été destinées par nous, à favoriser la révolte de leurs esclaves, ces mêmes troupes qui n'étoient entrées dans

la Laconie , que pour les aider à les réduire.

Un tremblement de terre qui la bouleverse , y fait périr plus d'habitant qu'elle n'en eût pû perdre en dix batailles ; & Cimon, loin de saisir pour les écrâser, une circonstance si favorable , s'y déclare encore leur protecteur, & leur appui.

Prétendrait-on justifier dans ce Général une conduite, tout à la fois si contraire à l'honneur, & aux intérêts de la patrie, en la rejettant sur le respect si connu que lui inspiroient les vertus de Sparte ? Eussent-elles même, en autant de modestie & de réalité, qu'on auroit pû leur reprocher de fausseté & d'orgueil, que nous importoit, à nous, les vertus des Lacédémoniens ? Est-ce par ses affections personnelles, de quelque nature qu'elles soient, que le chef d'un Peuple doit se conduire ? Ver-



riueuse, ou non, Lacédémone étoit l'ennemi déclarée d'Athènes; entre ces deux états, la rivalité en étoit venue au point que, de la rüine de l'une, dépendoit le salut de l'autre; & c'étoit tout ce que Cimon devoit voir. *Il se flattoit*, me direz-vous, peut-être, *que notre générosité envers les Lacédémoniens nous les reconcilieroit*: non, Alcibiade, quelques fausses, ou quelques bornées qu'à cet égard fussent ses vües, il ne s'en flattoit pas: non, encore une fois, il ne crut point que des services très-grands, mais passagers, & qui, de plus, n'étoient pour ceux à qui nous les rendions, qu'une nouvelle preuve de notre puissance, l'emporteroient dans l'esprit des Lacédémoniens, sur une haine ancienne, & fondée sur l'ambition. Car, de quoi s'agissoit-il entr'eux, & nous? N'étoit-ce qu'un simple territoire à la bien-séance des uns, & des autres, que nous



nous disputions ? Non , c'étoit l'empire : pensoit-il que ce même empire pût se partager à l'amiable entre deux Peuples également intéressés à ne le pas diviser ? Cette idée , sans doute , eut été peu raisonnable. Je veux bien , toutes fois , & contre toute apparence , assurément , qu'il l'ait eüe. Je suppose encore qu'il ait crû que , contents de dominer sur la terre , les Lacédémoniens nous laisseroient l'empire de la mer ; & qu'à notre tour , nous pourrions souscrire à cet arrangement ; pourquoi ne le proposa-t'il jamais ? Cette vüe , je ne crains pas de le répéter , auroit été bien fautive , puisqu'il n'étoit point à présumer que l'on pût jamais persuader Athènes qu'un jour , son ennemi n'abuseroit pas contre elle de sa modération , ni empêcher que , de son côté , Lacédémone ne fut en proie aux mêmes terreurs : mais enfin , c'en auroit été une ; & tout nous oblige de penser

penser, quelque illusoire que fût celle-là,  
 que Cimon ne l'eût même pas. A la vé-  
 rité, il remporta des victoires : il gagna  
 même deux batailles en un jour (avan-  
 tage dont il est jusques à présent le seul  
 général qui ait pû se vanter.) il enrichit  
 des dépouilles des Perses, cette odieuse  
 ville contre laquelle ils avoient armé  
 toutes leurs forces, & dont le nom les  
 empêche encore d'être tranquilles dans  
 Suze : sa générosité envers ses conci-  
 toyens, fut sans bornes : il aima sa patrie  
 au point de lui sacrifier ses plus légitimes  
 ressentiments : rejeté de son sein par la  
 plus crüelle des injustices, & lui étant  
 deffendu de combattre pour elle, il sçut  
 encore lui être utile par le zèle de ses  
 amis qui périrent presque tous pour jus-  
 tifier ses intentions, & les leurs : Athé-  
 nes, tant qu'il la gouverna, ne fut pas  
 moins célèbre par son équité, que par la  
 gloire de ses armes ; mais, au lieu d'écrâser

Lacédémone, comme il ne le pouvoit pas moins qu'il ne l'auroit dû, il l'aima & la secourut; & veuillent les Dieux que la rüine d'Athènes dont ( toute éloignée que, si vous la pressentez comme moi, elle peut vous paroître. ) il n'est que trop possible que vous soyez témoin, en justifiant la conduite de Thémistocle, ne vous prouve, & combien sont fondés les reproches que je fais ici à Cimon sur la sienne; & à quel point ce dernier est loin, je ne dis pas, d'obscurcir la gloire de l'autre, mais d'y atteindre seulement!





## LETTRE LXVI.

ALCIBIADE A THRAZYLLE.

**P**EU d'hommes, il faut en convenir, mon cher Thrazylle, ont étudié les femmes avec plus de soin que vous : aucun ne peut se vanter de l'avoir fait avec plus de succès. J'ai souvent moi-même été surpris de la sagacité dont vous pénétrez, soit ceux de leurs mouvements qu'elles desireroient le plus de nous dérober, soit ceux dont elles-mêmes quelquefois ne pourroient que difficilement se rendre compte. Ce qui m'étonne cependant bien plus encore, c'est que, dès qu'il est amoureux, ou, simplement, dès qu'il croit l'être, cet homme, devant qui la fausseté même ne se croiroit pas enveloppée de voiles assez épais, non-seulement perde cette sorte de divination

qui le rend avec justice , si redoutable aux femmes, mais devienne auprès d'elles d'un aveuglement qu'on n'auroit point à reprocher , peut-être , à celui de tous qui les connoîtroit le moins.

On pourroit , ce me semble , vous comparer avec justesse, à ces gens qui, ayant passé toute leur vie dans l'exercice de celui des arts de la Gymnastique qui a les armes pour objet , & pouvant en donner aux autres, les plus utiles leçons, s'y trouvent souvent aussi neufs que ceux qui les ont maniées le moins , lorsqu'ils auroient pour eux-mêmes, plus de besoin de leur science.

J'ai long-tems attribué ou le faux, ou le peu d'étendue de vos vûes auprès des femmes que, par vos projets sur elles, il vous seroit le plus important de connoître , à un excès d'amour-propre de votre part. J'avois imaginé que, convaincu qu'il étoit impossible que

Vous ne plûssiez pas, lorsque vous vouliez bien prendre la peine de chercher à plaire, vous regardiez comme très-inutile de chercher à approfondir des mouvements de la vérité desquels, dès qu'ils vous avoient pour objet, vous ne vous croyiez point permis de douter. Je m'étois trompé : ce n'est pas à l'amour propre qu'on doit imputer, ou votre aveuglement ou votre sécurité. Il n'y auroit pas plus de justice à accuser de l'une, ou de l'autre, la violence des desirs que l'on peut vous inspirer : car, si ces mêmes desirs, d'abord, n'ont pas de bornes, je ne connois point d'homme qui soit moins, & aussi peu de tems que vous, aveuglé, ou entraîné par les siens. D'ailleurs, & dans quelque pôtion que l'on vous surprenne, vous pensez des femmes on ne peut pas plus mal. trop mal, sans doute, puisque vous n'en croyez aucune, capable d'un sentiment vrai &



desintéressé ; & qu'il ne seroit absolument pas impossible de vous citer des exemples qui infirmeroiént l'universalité de votre thèse. Dites moi donc si, ( pourtant, vous le pouvez. ) comment , avec une expérience qui ne le cède point à la mienne , & des idées d'elles qui doivent d'autant moins prendre sur votre sagacité qu'elles leur sont plus défavorables, on peut, à tant de lumières dans l'esprit, allier une si grande imbécilité dans la conduite ?

Si, d'après toutes ces réflexions que, selon toute apparence, vous n'avez pas faites comme moi, je suis infiniment moins surpris que vous, de votre peu de progrès sur le cœur d'Hégéside ; en revanche, je le serois beaucoup de vous en voir triompher. Comment, en effet, voulez-vous qu'elle se détermine en faveur d'un homme qui, avec le besoin qu'il a qu'elle fasse un nouveau choix, ne cesse de louer en elle,

les stupides *oïi dire* qui peuvent l'en empêcher? Etoit-ce, en bonne foi, ce qu'en vous choisissant, & à votre prière, entre tous mes amis pour lui rendre ses lettres; & en lui prouvant par-là, de la façon la plus invincible, que je ne vous avois rien caché de ce qui s'étoit passé entre elle, & moi, je vous avois mis à portée de lui dire? La plaindre de m'avoir aimé; après lui avoir cent fois répété combien peu j'étois digne d'elle, lui vanter votre délicatesse, & votre constance: sans lui rappeler desagréablement sa foiblesse, en agir avec elle comme avec une femme que l'on sçait qui vient d'en avoir une, & que, par conséquent l'on croit non-seulement très-disposée, mais nécessitée à y en faire succéder une nouvelle: au lieu d'adorer les principes qu'elle a, ou qu'elle se croit, & de la forcer par-là à ne s'en point écarter, quelque envie qu'elle pût en avoir, lui en faire honte comme des

plus absurdes préjugés : accompagner de la témérité la plus grande , les protestations redoublées d'un respect qui ne se démentira jamais , voilà quelle devoit être votre marche auprès d'elle ; & , si je ne me trompe , c'étoit , aussi , le plan qu'avant que de l'attaquer , vous vous étiez fait. Mais , *sa façon de penser !* - Assurément ! il faut avoir bien envie de se créer des monstres , pour en croire une à une femme ! - *l'amour !* - quelle misère ! - *l'estime !* - quelle absurdité ! J'avoüe , cependant , qu'il est rare qu'une femme ne commence pas toujours par se blesser qu'on lui prouve qu'on pense mal d'elle ; mais , sans compter que ce qu'il faut considérer , ce n'est point comment elle commence , mais par où elle finira , il est bien plus rare encore que , soit qu'elle se dise que , quoi qu'elle pût faire , vous n'en penseriez pas mieux , ou qu'elle soit intérieurement atterrée par la justice qu'elle



sent que vous lui rendez, vous ayez à vous repentir d'avoir plus espéré de sa clémence, que d'avoir été épouvanté de sa vertu. Je conviendrai, toutes-fois encore, que, tout vrai qu'est en général, ce que je viens de dire, cela exige quelques modifications : aussi en admetts-je ; mais j'ajoute en même tems qu'elles ne sont jamais qu'en faveur des femmes qui ne m'inspirent pas le desir de les attaquer. Avec les autres, je fais constamment marcher d'un pas égal la mauvaise opinion, & la témérité, par la raison que n'en ayant pas encore trouvé à qui la dernière laissât jamais appercevoir l'autre, je n'ai pas crû devoir changer de maximes. Il est, au reste, très-possible qu'en attaquant Hégéside avec autant de légéreté que je m'en permets toujours, & vous en conseille, vous ne l'eussiez pas touchée ; mais vous l'auriez réduite ; & si le premier des deux est plus

flatteur, je crois l'autre beaucoup plus sûr. J'ai, je l'avoüe, d'autant plus de peine à concevoir la sorte de terreur qu'elle vous imprime, que, dans l'entreprise dont elle est l'objet, tout est plus en votre faveur. Chaque femme, vous ne l'ignorez point, a son attrait particulier. Il n'y en a point, quoiqu'elle en dise, qui ne porte en elle-même, de quoi succomber. La plus vertueuse de toutes ne s'en sauveroit même pas plus que celle qui l'est le moins, si cet attrait qui la dispôse à la foiblesse, & qui est en même tems ce qu'elle cherche toujours avec le plus de soin à nous voiler, nous étoit connu, & que ce fût de ce côté là que nous dirigeâssions nos attaques. En partant de ce principe, dont vainement on voudroit me prouver la fausseté, vous pouvez juger à quel point je dois être surpris qu'après les confidences que je vous ai faites sur Hégéside, & qui, tout

au moins, vous épargnoient la peine ; peut-être infructueuse, de chercher par où vous pouviez la vaincre ; qu'enfin avec un avantage que j'ose dire unique, vous ayez encore à vous plaindre de ses rigueurs. S'il est vrai, comme je crois que personne n'en doute, que *femme devinée, soit femme vaincue*, combien, à plus forte raison ne doit-on pas compter sur la défaite de celle de qui l'on connoît les mouvements aussi-bien qu'elle-même ? Mais, me dites-vous, depuis que votre inconstance l'a ramenée à ses premières idées, son cœur, & son imagination ne se présentent plus qu'*Axiôchus*. A l'égard du cœur, vous voudrez bien que, comme vous, je ne le compte pas pour quelque chose dans cette occasion ; quant à l'imagination, je ne m'éloignerois pas tant de croire qu'elle n'est point en Hégéside, dans la même inertie. Il est tout simple qu'une femme abandonnée



par un amant, se replie machinalement du côté de celui par qui elle présume qu'elle ne l'auroit pas été ; mais ce souvenir, quelque habituellement qu'elle puisse se le présenter, est, croyez-moi, bien loin d'être un sentiment : eh ! quand c'en feroit un ? Axiochus, d'ailleurs, n'a pas, à beaucoup près, le même goût que vous, pour reprendre les femmes qui l'ont quitté ; mais, mit il à cela, moins de vanité, il ne devoit pas vous en causer plus de crainte. Une passion très tendre dont par nécessité, il m'a fait le dépositaire, le remplissant aujourd'hui tout entier, le laisseroit plus inflexible que dans tout autre tems, à tout ce qu'Hégéside pourroit tenter pour le faire revenir à elle. Ainsi ce qui vous importe le moins, est qu'elle le rappelle, ou non dans ses bras. Encore une fois, moins de respect pour elle, & plus de cette témérité que, sans qu'elles s'en doutent,

peut-être, les femmes, nous pardonnent  
 toujours avec moins de peine que ce  
 qu'elles appellent *des ménagements*; & je  
 crois pouvoir vous répondre que, si vous  
 avez quelque chose à vous reprocher,  
 ce ne sera pas d'avoir suivi mes conseils.



## L E T T R E L X V I I .

LE MEME A CALLICRATE.

**J'**IGNORE de quelle façon, lors de son établissement, les femmes prirent la loi qui les oblige à la vertu; mais, s'il est permis d'en juger par les progrès qu'a faits parmi elles, la nouvelle philosophie qui les en dispense, il est tout au moins à présumer que ce fut à peu près comme on reçoit une condamnation. Je suis, cependant, persuadé qu'on doit plus s'en prendre à notre propre corruption, qu'à toute autre cause, de cet adoucissement dans leur façon de penser, qu'on leur reproche aujourd'hui; qu'enfin elles seroient restées ce que, du moins quant à l'apparence, on les a, dit-on, vues longtemps, si la décence eût toujours été pour elles, un moyen de nous plaire. Mais,



Comment se pouvoit-il que notre goût totalement tourné vers les Courtisanes; l'empire singulier qu'elles ont sur nous; la publicité avec laquelle nous portons des fers si honteux; le ridicule constant que nous jettons sur les femmes qui se piquent encore d'un peu de retenue; & l'abandon cruel où nous laissons la beauté, dès qu'elle n'a pas l'affiche du vice, ne finissent point par les conduire à cette facilité de mœurs que nous leur rendions si nécessaire? Reprenons cette délicatesse qui, sans compter les plaisirs que nous lui devons sans doute, nous convenoit si bien; & nous ne tarderons pas à leur voir reprendre aussi cette dignité qui leur faisoit mieux encore. Du moins, quelque ennemi que je m'en montre en public, ne l'ai je jamais rencontrée dans une femme, que mon âme n'en fût élevée autant que toutes les fois que je n'ai trouvé sous un grand nom, que le ton, & l'avilissement

d'une courtisane, je l'ai, malgré moi-même, sentie se dégrader. Je ne puis, enfin, voir qu'avec un repoussement intérieur que, distinguées autrefois, de ces dernières, autant par leurs ajustements que par leurs principes; mais croyant à présent perdre plus encore à cette distinction, qu'â lors elles ne croyoient y gagner, ce ne soit plus celles-là qui cherchent à imiter la façon noble, & décente de se mettre des femmes de qualité, mais celles-ci qui, avec leurs idées, aient adopté les modes les plus extravagantes, & les plus chargées des courtisanes. C'étoit déjà, de leur part, un pas assez grand vers la philosophie actiuelle; mais ce n'étoit rien de nous attirer par les mêmes apparences, si l'on ne nous retenoit point par les mêmes mœurs; c'est, à ce qu'il me semble, ce que celles qui ont crû devoir tout sacrifier au bonheur de nous plaire, ont tenté avec assez de succès pour que,

tout au moins, nous puissions quelquefois nous y méprendre. Si, par hazard, vous doutez encore de cette vérité, l'histoire que je vais vous raconter, presque incroyable dans le siècle dernier, mais à laquelle on peut, dans celui-ci, très-aisément ajouter foi, va vous la prouver.

Vous sçavez, je crois, qu'après mille inutiles tentatives pour me ramener à elle sur le ton qu'elle auroit le mieux aimé, Callipide s'est enfin restreinte à ne former avec moi, qu'une de ces liaisons commodes que la morale du moment rend si communes aujourd'hui; que le sentiment, ou pour mieux dire, l'amour propre réprouve; mais dans lesquelles, sans aucun des embarras de l'amour, on en trouve toutes les douceurs. C'est-à-dire, pour que vous conceviez quel est notre arrangement, que je suis convenu avec elle, de lui donner quelques-uns des moments que je voudrois consacrer



crer à l'infidélité : comme , de son côté , elle m'a juré que le sentiment le plus tendre qu'elle pourroit se croire , n'empêcheroit pas que je n'eusse toujours sur elle les mêmes droits ; en prenant toutes-fois les précautions convenables pour ne la pas brouiller avec l'homme qui jouïroit chez elle , des honneurs de la représentation. Voyez , pourtant , par ce qu'il a déjà pris sur la sévérité de mes principes , à quel point , & en combien peu de tems le monde nous corrompt ! Reconnoissez-vous , en effet , à ce honteux relâchement , cet Alcibiade qui , dans le commencement de sa carrière , ne jugeoit , quelque belle qu'elle pût être , une femme , digne de ses soins qu'autant qu'il auroit la plus entière certitude qu'elle ne se feroit jamais rendue aux vœux d'un autre ? En vertu donc de notre convention respective , Callipide , avant-hier , m'avoit écrit qu'Antigènes ,

qui est celui qu'elle adore actuellement, ne souperoit pas avec elle le lendemain ; & je lui avois promis que j'irois prendre la place d'Antigènes. Malgré cette convention , nous scävions mieux tous deux, ce que nous aurions envie de faire de notre soirée , que nous n'étions sûrs de ce que nous en ferions. Antigènes est jaloux : ne recevoir que moi chez elle , ou se rendre dans quelqu'une de mes maisons , étoit pour elle , si par hazard il étoit instruit de l'un , ou de l'autre , une chose également scâbreuse. Elle en étoit donc forcément réduite à desirer que notre rendez-vous pût être exempt de ces coups fortüits qui en gâtent tant , lorsqu'il faut les laisser dépendre des circonstances. Vers la fin du jour , j'arrive chez elle ; & sans m'informer si elle est , ou non sortie , je päsle dans ses jardins. Au fond du bosquet épais qui les termine , à la clarté équivoque du peu

de jour qui nous restoit , & que l'ombre qui régne toujours dans ce lieu , y affoiblissoit encore , j'entrevois une femme , mollement couchée sur un lit de gazon , où Callipide va assez communément se reposer. Dans les idées qui me conduisoient chez elle , & avec les projets que je lui connoissois , il étoit trop simple ( sur-tout ignorant comme je faisois , quelle avoit , ce jour là , été sa marche. ) que je crûsse que c'étoit elle qui s'y étoit mise le plus qu'elle l'avoit pû , à l'abri des importuns , pour que mon imagination pût , & dût , même , se porter sur d'autres. Je vole donc de ce côté , avec toute l'impétuosité d'un homme à qui les moments sont précieux ; & qui sçait , de plus , pourquoi on est là ; & me précipite dans les bras de cette femme qui , de son côté , ne se dérobe à aucune des familiarités quelles qu'elles soyent , dont j'accompagne cette démarche. Je m'apperçois ,



cependant, bientôt, que si comme à la douceur que je lui trouvois avec moi, (je devois le penser.) cette femme attendoit quelqu'un, & que je ne la dussé qu'à son erreur, je ne m'étois pas moins trompé qu'elle ne s'abusoit elle-même; mais, comme je ne trouvois qu'à me louer de ma méprise; & que, supposé qu'elle eût reconnu la sienne, elle ne paroïssoit pas avoir plus que moi-même envie de s'en plaindre; pour éviter, elle, peut-être, de montrer une inquiétude qui pouvoit nuire à la situation, moi, des éclaircissements qui ne seroient pas venus pour moi-même, moins mal à propos que pour elle; chacun de nous, comme de concert, garda le plus profond silence. Enfin, il fallut bien malgré nous, que nous vissions arriver l'instant de nous appercevoir que nous nous étions également inconnus; & de convenir respectivement que la façon dont nous venions

de faire connoissance l'un avec l'autre , étoit une des plus extraordinaires dont on eût jamais entendu parler. J'allois , cependant , prendre la liberté de lui faire quelques questions sur ce singulier événement , lorsque des voix qui , tout d'un coup , se firent entendre peu loin de nous , & entre lesquelles je distinguai la voix de Callipide , me forcèrent de les remettre à un tems plus opportun. Je ne pus donc que lui rendre grâces de toutes les bontés dont , avec une générosité qui a , je crois , assez peu d'exemples , elle venoit de me combler ; & de lui dire quelques-unes des raisons que j'avois trouvées pour y être sensible. Ce qui ne me parut guères moins surprenant que la chose même , c'est qu'un *vous croyez !* fut toute sa réponse. J'ignore , si on lui en eût laissé le loisir , combien d'absurdités auroient suivi celle-là ; on nous joignit, J'appris de Callipide à qui , malgré toute

ma confiance en elle, je crus pour le moment, devoir taire cette aventure, que cette femme, que je ne connoissois point du tout, étoit cette même *Ampe-  
lis*, qui n'a été que si peu de tems dans les chaînes de l'hymen; n'en est délivrée que depuis peu de jours; & que, faute de ne l'avoir pû plûtôt, j'allois me disposer à attaquer. Je ne sçais si vous vous rap-  
pellez ce qu'on raconte de ses charmes; mais, quelque chose que la renommée en publie, assurément! elle ne les exagère pas. Vous pouvez juger par notre ren-  
contre, & ses suites, de toute l'affabilité qu'elle y joint: car, comme je lui étois si parfaitement inconnu qu'elle a été obligée de demander à Callipide qui j'étois; & que, dans l'obscurité qui nous enveloppoit tous deux, à peine elle avoit pû distinguer mes traits, il m'est impos-  
sible de supposer que ce soit ou les agré-  
ments qu'on m'attribue, ou ma réputa-



tion qui l'ayent subjuguée. Ce qu'il y a de plaisant , c'est que quand elle a appris que c'étoit Alcibiade qu'elle avoit rendu heureux, tout ce qu'elle en a paru penser, c'est qu'elle aimoit autant que ce fût lui qu'un autre. Quoi ! pas même la plus légère préférence ! Voilà , en vérité ! la première fois que cela m'arrive. Dans un court entretien , que j'ai trouvé le moyen d'avoir avec elle, je l'ai , sans aucune peine , engagée à se rendre ce soir au Céramique ; & , ce qui , peut-être , vous étonnera , c'est que , toute belle qu'elle est , ce sera sans beaucoup d'impatience que je l'y attendrai. Elle est si stupide ! & a si peu de quoi masquer les vices de son cœur , qu'il s'en faut peu que , tout modérés même que sont les desirs qu'elle m'inspire , je ne m'en fasse honte ! D'ailleurs , vous concevriez difficilement combien , malgré le soin que je prends de les varier , du

moins quant aux objets , mes amuse-  
 ments laissent de vuide dans mon âme.  
 Je commence , pourtant , à comprendre  
 que je ne dois pas être pour les femmes ;  
 moins embarrassant que pour moi-même :  
 m'aiment-elles véritablement ? elles me  
 gênent : n'ont-elles pour moi que ce  
 qu'elles m'inspirent ? ma vanité en est  
 blessée. Socrate a raison : ce n'est pas la  
 peine de se donner tant de ridicules  
 pour n'en remporter que de l'ennui.  
 J'en éprouve tant que si cela continuë ,  
 je crois , les Dieux me le pardonnent !  
 que je prendrai le parti d'avoir des  
 mœurs.



## L E T T R E L X V I I I .

L E M E M E A D I O D O T E .

**L**es Athéniens sont, en vérité, bien ridicules ! Ils se conduisent perpétuellement comme s'ils ne croyoient pas aux Dieux ; & ils ne sçauroient permettre que l'on paroisse seulement douter des leurs, ou, que l'on discute leur nature, philosophiquement considérée. Certes ! à la crainte qu'ils ont qu'on ne raisonne, tant sur ceux qu'ils se sont faits depuis long-tems, que sur ceux qu'ils jugent à propos de se faire tous les jours, on ne peut que les accuser de craindre intérieurement que ces respectables Divinités dont ils sont si jaloux, ne soutinssent difficilement l'examen que la raison pourroit en faire. Je fais cette réflexion à propos d'Aspasie qui, sur la seule ré-



putation qu'elle a d'être philosophe , vient d'être publiquement accusée d'impiété , & citée en justice. *Hermippus* , ce mauvais poëte comique , soutenu par *Pironide* , poëte plus mauvais encore , & aussi malhonnête homme , étoient ses délateurs ; & *Aristophane* , beaucoup meilleur poëte que les deux premiers , mais plus méchant encore , les faisoit agir sous main , & les appuyoit de son esprit , de son crédit , & de sa perversité. Non qu'il ait personnellement à se plaindre d'Aspasie qui , quoiqu'elle eût elle-même beaucoup de sujets de se plaindre de la façon crüelle dont il l'a tant de fois déchirée , ne s'en est vengée que par le silence le plus profond ; mais vous n'ignorez pas qu'il abhorre Socrate qu'il veut perdre ; & que peut-être , ( car que ne peut à la fin , une constante méchanceté ! ) en effet , un jour il perdra. Ce n'étoit donc que pour arriver

jusques à cet homme divin , qu'il avoit formé l'odieux complot qui a pensé coûter la vie à la femme la plus illustre de toute la Grèce. Ce qui ne peut me permettre de douter que ce ne fût son objet , c'est que , sans accuser Socrate aussi formellement que la femme de Périclès , ses émissaires répandoient que c'étoit à lui qu'elle devoit ses erreurs ; & que l'on a mis en question , si , sur cette rumeur , on n'obligeroit point ce Philosophe à rendre compte de sa doctrine ; & si , même , on n'interrogeroit pas sur cela juridiquement ses Disciples. Comme ce que l'on objectoit de plus fort contre elle , étoit cette même liaison qui mêt le comble à sa gloire ; & que toute l'accusation se réduisoit à quelques propos vagues dont encore on ne pouvoit pas inférer qu'elle doutât de l'existence des Dieux , Périclès , quelque tendrement qu'il l'aime , a si peu craint pour elle ,

que le jour même qu'elle devoit être jugée, il ignoroit encore s'il prendroit ou non la peine de la deffendre : mais dèz qu'elle parut, le Peuple, par ses clameurs, les Jugès, par l'air de sévérité dont ils avoient crû devoir s'armer, annoncèrent si bien leurs funestes dispositions, qu'il ne pût se méprendre plus long-tems au danger qui la menaçoit. Il étoit réellement impossible qu'il fut plus grand. Sur de simples délâtions, & sur les plus frivoles apparences, ces juges iniques étoient déterminés à la condamner à la Cigüe. Les Sacrificateurs que Socrate méprise trop, & trop ouvertement pour qu'ils ne le haïssent pas; accoutumés, d'ailleurs, à traiter d'impies, ceux qui ne poussent pas la crédulité aussi loin que leur intérêt l'exige, les Sacrificateurs, dis-je, unis avec les ennemis que le mérite de Périclès lui a faits, demandoient hautement au nom des



Dieux, la mort de la malheureuse Aspasia. Périclès, quelque troublé qu'il fût à l'aspect d'un péril qu'il avoit voulu si peu prévoir, s'est alors levé. Sa douleur, qu'il ne dissimuloit pas, loin de rien ôter à sa majesté naturelle, sembloit y ajouter encore. La trompeuse sécurité où il avoit été jusques-là, ne lui avoit pas permis de se préparer; mais, soit qu'involontairement, peut-être même, sans qu'il le crût, son esprit se fût exercé sur une matière si intéressante pour son cœur; ou que l'instant fournisse à ce grand homme, les traits les plus lumineux, jamais il ne parla avec tant de force; & jamais aussi il n'y eut de spectacle plus attendrissant que le spectacle qui s'offroit alors à nos yeux. D'un côté, Aspasia dans une contenance noble, & modeste qui, sans insulter à ses juges par une fierté qu'ils auroient, sans doute, plus punie encore qu'admidée, laissoit

voir le mépris profond que lui inspiroient ses vils accusateurs ; & paroissoit sentir plus vivement la douleur de celui qui la deffendoit, que le danger imminent où étoient ses jours : de l'autre , Périclès , la voix presqu'éteinte , se soutenant à peine , & d'autant plus fait en cet instant pour attendrir sur son état, les Juges, & les Spectateurs , que sa fermété est plus connue. Dieux ! quel homme ! & de quels hommes alors , le bonheur de sa vie dépendoit-il ! Avec quelle joye basse & crüelle le voyoient-ils, tremblant pour ce qu'il adore , employer pour les toucher, tout ce que la plus sublime éloquence , animée encore par l'amour le plus tendre ; peut inspirer ; & combien ces âmes perfides ne s'applaudoient-elles point de voir réduit à cette humiliâtion , ce même Périclès qui , par sa valeur , sa prudence , & son activité , a porté leur gloire à un point

dont ils devroient être encore plus étonnés qu'ils n'en sont ennorgueillis ! Il a d'abord commencé par tenter de justifier Aspasia ; ( & , assurément , devant des juges plus équitables , ou moins prévenus , il n'eût pas été difficile d'y réussir. ) Mais s'étant bientôt aperçu que , plus il prouvoit qu'elle n'étoit pas coupable , plus il en expôsoit les jours , il s'est borné à demander à titre de grâce , ce qu'à titre de justice , on s'obstinoit à lui refuser ; & malgré son trouble , & la vive douleur dont on le sentoît pénétré , l'a fait avec tant d'adresse que , sans toucher au fond de la question , il n'a pas moins évité de convenir du crime dont elle étoit accusée , que de la présenter comme innocente. Imaginez-vous , si vous le pouvez , quelles étoient nos allarmes pendant ce tems-là ! dans quel état j'étois , moi qui , indépendamment de ce que je dois à Périclès , & de l'intérêt que je prends



prends à tout ce qui le touche , voyois dans le plus horrible danger , une femme qui auroit dû m'inspirer tant d'amour , & à qui , du moins , j'ai conservé la plus sincère estime , & la plus tendre amitié ! Mais , pensez-vous que je l'eusse laissée périr ? Ah ! plutôt périr moi-même mille fois ! Axiochus , Théramène , Thrazylle , tous mes amis , tous ceux de Socrate , de Périclès , & d'Aspasie , moi , nous étions tous déterminés à l'enlever du milieu du Tribunal , si son arrêt lui eût été prononcé ; & à nous exposer nous-mêmes aux plus cruels supplices , plutôt que de voir le sien. Vous sentez quelles auroient été les suites d'une pareille violence , & ce qu'elle auroit paru aux yeux du Peuple , du monde , peut-être , le plus jaloux de son autorité. Mais il nous étoit en ce moment , plus aisé de les braver , que de les craindre ; & comme nous n'aurions pas voulu en être les victimes ,

nous aurions indubitablement allumé dans le sein même d'Athènes, la guerre la plus sanglante. Dieux ! avec quelle joye, s'il avoit fallu que mes yeux eussent été témoins du supplice d'Aspasie, je me serois enseveli sous les ruines de la Ville ingrate qui l'y auroit condamnée ! Les Dieux, heureusement, ont bien voulu que, pour la sauver, nous n'ayons pas eu besoin de recourir à de si terribles moyens. Ce n'est point, cependant, que l'éloquence de Périclès ait, dans cette occasion, été suivie de son ordinaire succès. Aspasie auroit infailliblement subi le sort qui lui étoit préparé, si la douleur dont il étoit pénétré, l'emportant enfin sur la dignité de sa place, & sur la fermeté de son âme, n'eût éclaté en pleurs & en gémissements. Alors, soit que ses ennemis fussent satisfaits de l'humiliation à laquelle ils l'avoient fait descendre, ou qu'ils ayent craint les

murmures du Peuple qui commençoit à s'émouvoir en sa faveur, ils ont, enfin, absous Aspasia; & m'ont, ainsi que Périclès, délivré du tourment le plus affreux que l'âme puisse éprouver. On ne doutoit pas que cette aventure qui a mis Socrate dans un péril presque aussi grand qu'Aspasia même, ne le dégoutât d'enseigner; & Thrazylle, quelque impétueux qu'il soit, a fait tout ce qu'il a pu pour le déterminer au silence. *Les Dieux me préservent de me taire*, a répondu ce grand homme, *quand mes concitoyens me prouvent si clairement, combien ils ont encore besoin que je parle*. En effet, le jour même il a continué ses leçons; &, pour montrer à quel point son âme est inaccessible aux terreurs qu'il semble que l'on ait voulu lui inspirer, il a parlé, non sur les Dieux, mais sur la Divinité; & vous sçavez assez à quel point il est loin de confondre l'être qu'il croit, avec



les ridicules objets de la vénération publique. Pour moi qui , de tous ses disciples , suis à la fois le moins docile & le plus suspect , je ne pâsse pas actuellement devant le plus petit Mercure , sans lui faire la plus profonde révérence ; mais ce qui me fera , je crois , beaucoup plus utile que toutes les mines que je fais aux Dieux , c'est le silence que je suis résolu de garder sur leurs Ministres.



## LETTRE LXIX.

ALCIBIADE ATHRAZYLLE.

DANS le tems même que Praxidice vous plaisoit le plus , c'étoit si foiblement qu'elle vous intéressoit , que je n'ai pas dû présumer qu'avec une passion qui encore , grâces à vos soins , n'est point heureuse , vous ne fussiez point sur son compte , de la plus profonde indifférence. Que , vous croyant passionnément amoureux d'Hégéside , & même l'étant en effet , vous eussiez eu des vûes sur quelqu'autre , cela eût été trop dans nos maximes pour que je pûsse en être surpris ; mais , que ce soit une ancienne affaire où , de votre aveu , vous ne trouviez depuis long - tems que le plus mortel ennui , qui vous partage , c'est , je le confesse , & ce que je ne comprends point , &

D iij

ce que, même, je n'aurois jamais imaginé. Il étoit, donc, moralement impossible que, comme vous m'en accusez, en reprenant Praxidice pour quelques instants, je ne me fûsse proposé que le plaisir de vous l'enlever. Si je sçavois que vous ne l'aviez point encore quittée, je n'ignorois pas, du moins, combien vous en aviez envie; & dans l'idée que je devois nécessairement me faire de votre pōsition, c'eût été bien plutôt pour vous faciliter les moyens de vous en tirer, que par tout autre motif que j'aurois cherché à vous la rendre infidelle; mais le fait est que je ne l'ai pas cherché. Il vous plaît encore, pour me donner un tort que je n'ai ni eu, ni voulu avoir, de supposer que j'ai été piqué de ce qu'elle vous avoit dit que jamais je ne lui avois rien inspiré de pareil à ce qu'elle sentoît pour vous; & de ce que vous n'aviez pas, vous, ba-



lancé à le croire. Je me doutois bien , & qu'elle vous l'avoit dit , & que vous l'aviez crû ; mais , quand j'en aurois eu la plus entière certitude , quelle raison aurois-je eüe de m'en blesser ? Je sçais trop , en laissant même à part l'intérêt qu'a une femme à décorer sa foiblesse , soit à ses yeux , soit aux nôtres , que le dernier qu'elle prend , lui paroît toujours le seul qu'elle ait aimé , ou , du moins , celui qui l'a touchée le plus vivement , pour m'être offensé de l'idée que Praxidice auroit voulu vous donner de la violence de sa passion pour vous. Je n'ignore pas davantage que , de tout ce qu'en pareil cas peut nous dire une femme , c'est ce que , par l'excès de notre amour propre , elle nous persuade toujours le plus aisément. Je ne vous aurois , en conséquence , pas moins pardonné d'avoir été jusques à croire que je n'avois été pour elle , qu'un objet d'hor-

reur , que je ne lui aurois pardonné à elle-même de vous l'avoir dit. Ce n'est pas , cependant , que je veuille nier que si vous vous étiez targué d'une façon mortifiante pour mon orgueil , de l'avantage prétendu que vous auriez eu sur moi , je n'eusse crû devoir vous prouver en parvenant encore à lui plaire , que les impressions que je fais , ne s'effacent jamais au point qu'elles ne renaissent dès que je le veux ; & que , même , l'amour qu'une femme auroit pû concevoir pour un autre , ne lui seroit pas alors contre moi d'une plus grande ressource que l'amour qu'elle ne feroit que se croire ; mais , soit que vous ayez ou non , compté sur ce que vous disoit Praxidice , plus votre vanité a ménagé la mienne , moins vous devez imaginer que le desir de la vengeance ait été ce qui m'a conduit. Elle vous a , dites-vous , écrit *que nous nous adorions de nouveau* ; il est , assuré-

ment, bien singulier qu'avec toutes les preuves qu'ont journellement les femmes, qu'elles se pressent trop de déclarer ce qu'elles supposent se passer, tant dans leur cœur que dans le nôtre, on ne puisse pas les en corriger ! J'ai, du moins, quelque sujet de croire que si, sur le prétexte spécieux de vous montrer combien elle est vraie, Praxidice se fût moins hâtée de vous annoncer le second triomphe qu'elle croyoit remporter sur moi, elle auroit aujourd'hui toute autre chose à vous apprendre. Je crois, au reste, voir dans vos reproches, que, soit par égard pour les sentimens qu'elle se flatte encore de vous inspirer ; soit ( ce qui pourroit être encore plus probable. ) pour vous cacher avec quelle promptitude, aussi honteuse pour elle, que desobligeante pour vous, elle vous a oublié ; elle m'a prêté pour l'y déterminer, des transports, des sermens, des larmes,



enfin, tout l'appareil d'une séduction en forme, & que, d'ailleurs, on auroit lieu de supposer difficile. Je suis trop accoutumé à voir les femmes employer la fausseté, lors même qu'elle leur est le moins nécessaire, pour être étonné que Praxidice en ait mis un peu dans une occasion où il lui étoit de toute impossibilité de s'en passer : aussi, ne songerois-je point à infirmer par une relation que, selon toute apparence, vous trouverez peu conforme à la sienne, ce qu'elle a jugé à propos de vous dire, si, au sérieux dont je vous vois prendre cette misère, je ne craignois pas de nepouvoir, sans que notre amitié en souffrît, vous en laisser l'impression.

Praxidice étoit chez Dercyle où, comme de coutume, la plus brillante, & la plus imbécile jeunesse d'Athènes, se trouvoit rassemblée : le même hazard qui l'y avoit menée, y avoit aussi con-

duit mes pas. Il est, au surplus, si peu vrai, que, comme elle me paroît vous l'avoir dit, je l'y cherchâsse, que si j'eusse sçu que je l'y trouverois, je n'y serois point entré. Quoique ce ne fût pas la première fois depuis notre rupture, que je la rencontrâsse; & qu'elle eût dû par conséquent s'être accoutumée à ma vue; à mon aspect, au milieu d'un décontentement difficile à peindre, elle fronce le sourcil, s'arme de l'air du monde le plus méprisant, affecte en même-tems, de ne me pas regarder; enfin, tout ce que nous appellons *les grandes manières*. Moi, vous sçavez comment je suis dans ces fortes d'occâsions; & l'air froid & dé-sintéressé que j'y conserve. Je laisse donc avec d'autant plus de tranquillité, les beaux yeux de Praxidice, m'annoncer tout le courroux que ma présence excitoit dans son âme, qu'en feignant de ne m'en pas appercevoir, j'étois sûr de la

mortifier davantage. Pour ajouter même à sa fureur, en lui prouvant combien, en supposant que je la remarquasse, elle m'étoit indifférente, je l'aborde; & après lui avoir demandé de ses nouvelles, du ton le plus familier, mais le plus galant, je m'assis intrépidement à côté d'elle, en la regardant avec le souris scélérat que vous me connoissez, & qui me réussit toujours si bien. C'étoit, toutes-fois, par pure habitude qu'en cet instant je l'employois, car j'étois, je vous le jure, bien éloigné d'avoir sur elle, la plus légère intention; mais, contre toute apparence, ce souris prend: elle perd de vue dans l'instant, mes torts & sa colère: ses yeux qui ne m'en annonçoient qu'une implacable, s'adoucissent par degrés, & bientôt ne peuvent plus me peindre que l'amour le plus tendre; j'entends des soupirs; enfin, je ne vis de mes jours, de révolution plus prompte, moins dé-



firée, & plus inattendüe que le fut celle-là. Je conviens qu'elle ne m'échappa point : cependant, autant par des ménagemens que je crûs vous devoir, que par indifférence sur tout ce qui pourroit en résulter, je ne voulus y contribuer en rien ; & me bornai simplement à ne pas en arrêter le progrès. Elle s'étoit, selon toute vraisemblance, flattée que ce ne seroit pas sans les seconder, que je fairois ses dispositions ; mais, malheureusement pour elle, dès l'instant que je les avois apperçües, je m'étois dit que je lui laisserois l'embaras de m'en instruire ; & toute la douceur de ses regards, toute la profondeur de ses soupirs n'eurent pas le pouvoir de me faire rien changer à mon plan. Voyant, enfin, que je m'obstinois au silence, malgré toutes les raisons qu'elle auroit eües de ne s'avancer avec moi qu'imperceptiblement, elles s'approchèrent de mon oreille ; &, d'une voix que

le trouble extrême où elle étoit, rendoit tremblante, & entrecoupée, « je ne sçais, « me dit-elle, ce que vous allez penser « de moi.

Il m'auroit, assurément, été bien aisé de la tirer de son doute; mais vous conviendrez, je crois, que ce n'en étoit pas le tems.

« Est-il croyable, continua-t-elle, qu'a-  
« près des procédés que je n'aurois jamais  
« dû vous pardonner, vous conserviez  
« encore tant d'empire sur mon cœur?

A cela qui, peut-être, eût exigé une réponse, je me contentai de m'incliner, & de plier les épaules: mouvement qui, dans le fond, ne vouloit rien dire, mais qu'elle pouvoit ne pas moins regarder comme un aveu tacite des torts qu'elle me reprochoit, que comme une marque de l'étonnement que me caufoient ses bontés: ce fut de cette dernière façon qu'elle l'interpréta. « C'est beaucoup en-

« coré, que vous ayez l'air de convenir  
« de ce que je vous impute; & je ne me  
« flattois pas de vous trouver tant d'é-  
« quité. - Au lieu de lui répondre, je lui  
montrai des yeux l'assemblée, comme  
pour lui faire sentir qu'elle nous per-  
mettoit d'autant moins de nous livrer  
à un entretien du genre de celui qui  
s'annonçoit entre elle & moi, que son  
attention paroissoit déjà plus se fixer sur  
nous. Lui faire faire cette remarque,  
n'étoit, ce me semble, rien moins que  
lui proposer un rendez - vous: c'étoit  
même plus dans le dessein de me délivrer  
d'une conversation aux suites de laquelle  
rien ne m'interessoit, qu'avec le projet  
de la mener si loin, que j'avois paru  
l'exhorter à ménager les spectateurs;  
mais vous connoissez les femmes. Pra-  
xidice, pour la situation où nous étions  
ensemble, s'étoit avancée avec une  
étourderie presque incroyable: elle ne



vouloit pas ( & rien n'étoit plus juste. )  
qu'il ne lui en restât que le ridicule : si ,  
d'ailleurs , elle me voyoit me tenir sur  
une si grande réserve , elle pouvoit aussi  
bien l'attribuer à la multitude de té-  
moins qui nous environnoit , qu'au peu  
d'envie que j'avois de profiter des dispo-  
sitions favorables où je la retrouvois.  
Ce fut encore le parti qu'elle prit. « Vous  
« avez raison , me dit-elle , on nous re-  
« garde : je voudrois , toutes fois , vous  
« parler : par malheur , encore , je me suis  
« laissée engager par Dercyle , à passer la  
« soirée chez elle : quel prétexte prendre  
« pour m'en dispenser ? & , quand j'en  
« trouverois , peut-être vous êtes-vous  
« arrangé de façon que cela me seroit fort  
« inutile ? Je l'interrompis pour lui dire  
qu'en effet , j'avois pour ce jour-là dis-  
posé de moi. « Eh bien ! reprit-elle vive-  
« ment , demain , chez vous , chez moi ,  
« par-tout où vous voudrez , à l'heure que  
« vous

« vous prendrez, réponds-moi, de grâce,  
« fera-ce pour demain. - Elle mettoit trop  
de chaleur dans ses prières pour qu'enfin  
elle ne fît point passer dans mon âme, un  
peu du feu qui l'animoit. Je lui dis  
que je la laissois absolument la maîtresse  
de l'heure, & du lieu du rendez-vous :  
le Céramique fut l'endroit qu'elle choisît,  
la fin du jour, l'heure qu'elle m'indiqua :  
elle fut ponctuelle, je ne me fis pas  
attendre. - Il me semble qu'elle vous a  
dit le reste.



## L E T T R E LXX.

L E M E M E A U M E M E.

**J**E me flattois trop d'être connu de vous pour imaginer que j'eusse à craindre de votre part, le soupçon d'avoir, dans le récit que vous m'avez forcé de vous faire de mon aventure avec Praxidice, moins consulté la vérité que mon amour propre. Quelques grâces que vous consentiez que j'aye, il vous paroît incroyable qu'il ne me faille que des souris pour renverser la tête d'une femme, sur-tout, quand elle a autant de raisons de s'armer contre leur charme, que j'en avois données à celle-là. Dire que cela est incroyable, est me dire assez que vous ne le croyez pas. Il m'auroit été facile, comme vous l'allez voir, de fortifier ce même récit qui, pour ne rien



dire de plus, vous paroît si douteux, par des preuves telles qu'il ne vous auroit pas été possible de supposer un moment qu'il ne fût pas fidelle; & je leur aurois fait accompagner ma dernière lettre, si je n'eusse pas craint qu'elles ne blessassent votre vanité. Une autre raison encore qui, lors même que je me les serois crües nécessaires, m'auroit porté à les supprimer, est la répugnance extrême que je me sens pour sacrifier les lettres des femmes. C'est une chose qui n'est que trop ordinaire dans un siècle où la crapule qui semble seule le signaler, a détruit tout sentiment d'honneur. Mais, si je veux bien partager quelques-uns des travers qui y sont à la mode, je ne prétends me souiller d'aucune des bassesses qu'il accrédite. Aussi, n'est-ce que pour le tems seulement que vous pouvez employer à lire la lettre de Praxidice, que je vous la confie. Je

ſçais aſſez quels ſont ſur cela vos principes , pour que , ſi vous étiez dans un état plus tranquile , je ne craigniſſe pas que vous en abuſaſſiez ; mais je n'ignore point tout ce qu'obtient de nous l'amour propre ; & combien , quand il eſt piqué , nous lui ſacrifions de chôſes que nous devrions toujourns reſpecter. Il eſt encore vrai que , rendus à nous-mêmes , nous nous mépriſons de lui avoir tant immolé : mais le remord ne répare rien ; & ſ'il nous éclaire ſur l'aviliſſement où nous ſommes tombés , il ne le prévient pas. Pour ne vous expoſer donc point à avoir à rougir de vous-même , & vous prémunir à cet égard contre toute tentation , l'eſclave qui vous remettra la lettre de Praxidice , eſt expreſſément chargé par moi , de l'attendre , & de me la rapporter. Je me plais à croire que vous faites encore aſſez de cas de mon amitié pour ne rien oppoſer à

l'exécution des ordres que je lui ai  
donnés , & qui ne font qu'une nou-  
velle preuve de mes sentiments pour  
vous.





## L E T T R E LXXI.

PRAXIDICE A ALCIBIADE.

**J**A I passé la plus grande partie de la nuit à faire des réflexions qui m'ont d'autant plus tourmentée, qu'elles m'ont été plus inutiles. Vous pouvez par ma lettre seule, juger du peu de fruit que j'en ai tiré : ce n'est que pour vous dire que je vous aime, que je vous écris : mais, quelle ne doit pas être la force de l'illusion que je me fais, puisque je puis imaginer que vous y serez sensible ! Vous seriez, sans doute, aisément blessé ( si, pourtant, cela étoit possible. ) que l'on ne vous aimât pas ; mais en revanche qu'il est difficile de vous trouver reconnoissant des sentiments que vous faites naître ! Eh ! qui le sçait mieux que moi ! Combien peu de tems, si toutes-

fois il est vrai que je vous aye jamais plu, m'avez-vous laissée jouir du bonheur de vous plaire! de combien de façons, dans ce peu de tems même, n'avez-vous pas tourmenté mon cœur! Avec quelle barbarie ne l'avez-vous pas condamné au malheur de ne vous aimer plus; ou, bien plutôt, au supplice de conserver toute sa tendresse, & de n'ôser même plus se l'avoüer! Mais, soyez sincère; est-il bien vrai, comme malheureusement tout voudroit que je le crûsse, que vous ne vous fussiez proposé auprès de moi, que de triompher d'Axiochus, & du sentiment qu'il commençoit à m'inspirer? Se peut-il que vous ayez pu former un projet si cruel, & que mon extrême tendresse pour vous, ait pu vous permettre de l'exécuter? Ah! combien, pour douter de ce dont vous m'avez donné tant, & de si cruelles preuves, ne faut-il pas que je vous aime

encore; & à quel excès ne doit pas aller mon aveuglement pour supposer que je puisse vous retrouver sensible, vous qui, lors même que j'étois le plus digne de vous, n'avez pas crû que je le fusse de votre tendresse! Mais, se pourroit-il que vous poussâssiez la cruauté jusques à me mépriser d'une inconstance que vous m'avez rendue nécessaire! Inconstante! moi! non, Alcibiade, au milieu même de mon erreur, je ne l'ai pas été un seul instant. S'il vous étoit possible de comprendre jusqu'où alla ma douleur, quand, le cœur encore tout plein de vous, je me trouvai dans les bras d'un autre! combien votre image m'y a persécutée! à quel point même, je m'y trouvois avilie! - Que les illusions que nous fait le dépit, s'effacent promptement! que la honte qui y succède, a d'amertume, & de durée! - Mais que pouvois-je contre un homme à qui, par les confidences



que vous lui aviez faites , vous sembliez m'avoir abandonnée ! Avec quel art , & , en même tems , quelle audace , il sçut abuser de ces secrets , dont vous étiez seul dépositaire , & qui , peut être , n'auroient jamais dû vous échapper ! quel moment il sçut choisir ! - Mais , non , c'est en vain que je me cherche des excuses : non , Alcibiade , non , je ne le sens que trop aujourd'hui , votre inconstance ne justifioit pas la mienne. - Que sçavoit-il ? que je vous avois adoré , qu'il n'y avoit rien que je ne vous eusse sacrifié ! Que craignois-je donc ? qu'il ne divulguât ma foiblesse ? mais , moi - même , ne m'en faisois-je pas honneur ? Loin de chercher à la cacher à personne , n'aurois - je pas voulu pouvoir l'apprendre à tout l'univers ? D'ailleurs , que lui aviez vous dit que moi - même je ne lui eusse confié ? quelles furent donc les craintes qui vinrent s'emparer de moi ? Comment , abî-

mée dans la douleur que peut causer l'inconstance de l'amant . . . que dis-je ! du Dieu qu'on adore , peut-on consentir à se livrer à un autre ? - m'y livrer ! est-il donc vrai que je m'y sois livrée ! Que lût-il dans mes yeux après ce fatal moment ? que le sentiment de la honte dont je venois de me couvrir ! de combien de larmes ne fut-il pas suivi ! Avec quelle contrainte ! quelle secrète indignation contre moi-même ! - mais quel tableau vous offré-je ! & dans quel moment ! O ! Alcibiade , serois-je assez heureuse pour que vous en détournâssiez les yeux avec horreur ! pour que vous eûssiez même , pour me pardonner d'avoir été à un autre que vous , besoin de tout l'amour que vous m'inspirez ! Oui , mon cher Alcibiade , punissez m'en : que mon repentir , mes larmes , la certitude d'être adorée plus que jamais , vous trouvent également inflexible ! Infortunée ! que

desiré-je ! - mourir de douleur , mais ,  
vous en avoir pour témoin. - Vous ver-  
rai-je aujourd'hui ! vous rappelez-vous  
que vous avez daigné m'en flatter ! - Quoi !  
je revivrois pour vous ! - Ah ! toute mon  
âme suffit à peine à ma joye ! - je me re-  
verrois , je me sentirois pressée dans vos  
bras ! - Venez , que j'y expire de mon  
bonheur ; que je puisse prévenir par ma  
mort, le supplice horrible de vous perdre  
une seconde fois ! - Qu'au milieu de toutes  
mes craintes , il m'est doux d'imaginer  
que je pourrai encore vous jurer un  
amour éternel ! A quelles inquiétudes ne  
suis-je pas en proie , pendant que , -  
ah ! écartons cette affreuse idée. D'ail-  
leurs ai-je le droit d'être jalouse ! Ren-  
dez-le moi , cruel ! ce droit dont , avec  
tant d'autres, vous m'avez privée. - Mais  
vous-même ! ( ah ! je le desire trop ar-  
demment pour ne m'y pas être trompée ! )  
vous avez paru me reprocher Thrazylle :



par la place que je vous ai dit qu'il occupoit dans mon cœur, c'est à vous que je laisse à juger quelle est celle qu'il y remplit aujourd'hui. -- Vous, Alcibiade ! vous seriez jaloux ! Je me flatte en cet instant, qu'on ne sçauroit l'être sans amour ; & qu'il n'est pas vrai, comme je l'ai mille fois entendu dire, que la vanité produise les mêmes mouvements. Vous ne m'avez pas, je l'avoüe, ordonné de vous le sacrifier ; mais, consentir à me revoir, n'a-ce pas été assez me le commander ? Si le premier devoir de mon amour a été de vous dire combien je vous aime, le second doit être de lui apprendre que je ne l'ai jamais aimé ; & sans attendre votre réponse ; encore dans l'ignorance, ou du moins dans le doute de ce que vous déciderez sur mon sort, je vais lui apprendre le sien. - Hélas ! que de choses je me dis que, peut-être, vous ne me direz point ! Vous m'avez, il est vrai,

fait espérer que ce ne seroit pas vainement que je me flatterois du bonheur de vous voir aujourd'hui : mais , quand vous m'en auriez donné la plus entière certitude , Diotime ! - elle est si belle ! - tant d'autres ! - vous êtes si volage ! il y a si loin pour vous , du desir à l'amour ! - Thrazyllé ! - un successeur ! croirez-vous que je ne l'aye pas aimé ? ne rejetterez-vous point sur mon cœur , ce qui n'a été qu'une erreur de mon imagination ? Votre vanité , si pourtant , j'ose vous le dire , est si délicate ! Je vous ai vû si blessé de n'avoir pas été ma première idée , que je n'ose croire que vous me pardonniez , non , de vous avoir banni de mon cœur , ( vous n'avez pas ce crime à me reprocher . ) mais d'avoir pû imaginer que vous l'étiez . - Ah ! vous aurez raison ! même sans espoir de vous retrouver , je n'en devois pas moins me conserver toute à mon amour : jamais , non ,

jamais jen'aurois dû laisser profaner par les hommages d'un autre, ce qu'Alcibiade avoit bien voulu croire digne des siens. Dieux! que je haïrois Thrazylle, si l'excès de ma tendresse pour vous, ne remplissoit pas toute mon âme! - Vous voyez mon trouble: je ne sçais ce que je vous écris: ah! si, pour excuser mon desordre, vous aviez les mêmes raisons que moi! Grands Dieux! se peut-il que j'aye crû ne vous plus aimer! - mais pourquoi, puisque j'étois condamnée à rester chez Dercyle, n'y êtes vous pas resté vous même? si je vous eusse été chère, m'auriez-vous quittée! eh! dans quel instant encore! - mais, des spectateurs! les voyois-je, moi! Craigniez-vous, si je vous eusse eû plus long-tems devant les yeux, que je n'eusse pû leur cacher l'état où vous metiez mon âme; ou, plutôt, n'est-ce pas que vous auriez rougi qu'ils faissent dans



la vôtre, ce que vous recommenciez à sentir pour moi ? Ah ! je suis perdue si vous m'en jugez si peu digne ! - mais il est tems que je me livre au sommeil , si , toutes-fois , il se peut que dans l'agitation où vous m'avez mis le sang , je puisse en espérer. Que de siècles il y a quelque-fois pour une âme sensible , à s'écouler entre le commencement , & la fin de la carrière du soleil ; & que vous me le faites cruellement éprouver !



## L E T T R E LXXII.

*AXIOCHUS A ALCIBIADE.*

**I**L y a déjà plus d'un mois que , sur la perfide parole que vous m'aviez donnée de me céder Diotime , je l'ai attaquée. Loin , cependant , que je voye encore à une entreprise que vous me peigniez si facile , aucune apparence de succès , chaque jour ne m'offre que de quoi me faire repentir de l'avoir tentée. Si Diotime n'avoit pour vous qu'un goût aussi léger que vous me l'avez dit ; & que , vous - même ne tîssiez pas plus à elle , que vous paroissiez croire qu'elle ne tient à vous , seroit-il naturel , ou que vous ne me l'eussiez pas déjà sacrifiée ; ou qu'elle s'obstinât à conserver un sentiment , trop léger de sa part pour lutter long-tems , contre la certitude d'être si mal

mal récompensé ? Mais, est-il bien vrai que votre intention soit de la traiter aussi légèrement que vous me l'avez promis ; & quand, en effet, ç'auroit été votre dessein, auriez-vous pû y rester fidelle avec une femme qui vous offre à la fois tant de charmes, & de passion ? Ce n'est pas que je croye, ni que vous haïmiez véritablement, ni même, que le voulûssiez-vous, cela vous fût possible ; mais elle est belle ; vous êtes ardent, impétueux ; & quelque fois les mouvements de votre cœur ressemblent si bien à l'amour, qu'il ne seroit pas bien étonnant que, même avec moins d'intérêt de s'y tromper, Diotime s'y méprît encore. Quoiqu'il en soit (car, comment percer un mystère, peut-être, fort obscur pour vous-même ?) vous auriez bien dû me sauver l'humiliâtion de soupirer pour elle, si infructueusement. Quelque vive que fût l'impression qu'elle faisoit sur moi,



c'étoit sans un chagrin que je ne pûsse pas supporter, que je la voyois dans vos bras ; mais mon amour pour elle, accru par l'espoir dont vous l'aviez flatté, m'en fait, & depuis assez long-tems, le plus cruel des supplices. Persuadé, d'ailleurs, de toute la supériorité que vous avez sur moi, je me ferois bien gardé d'en aller de moi même, chercher une preuve de plus en tentant de vous enlever une Conquête. Mes sentimens pour Dione n'étoient encore, quand je vous les confiai, qu'une fantaisie qui, selon toute apparence, avec le soin que je prenois de la décourager, n'auroit pas existé long-tems, si vous ne l'eussiez pas nourrie de tout ce qui pouvoit la fortifier dans mon âme, & l'en rendre, enfin, le tyran. Si vous ne m'avez embarqué dans cette affaire que pour vous donner le plaisir de m'y voir échoüer, & fournir à votre vanité un triomphe de plus, je vous

jure que je ne vous le pardonnerai ja-  
 mais. Croyez-vous, en effet, que je  
 pûsse ignorer à quel point vous sçavez  
 séduire; que vous parvenez à vous atta-  
 cher les femmes, par ceux-mêmes de  
 vos deffauts qui devroient les révolter  
 le plus; que votre légèreté qu'aucune  
 n'arrête; & que toutes, pourtant, se  
 flattent d'arrêter, n'est pour elles qu'une  
 raison de plus de chercher à vous inspirer  
 de l'ambour, ou de tenir avec plus d'at-  
 tachement aux sentimens que vous  
 leur faites naître; que nul homme n'a  
 aussi bien connu que vous, l'art d'é-  
 chauffer leur imagination, ou de trou-  
 bler leur cœur; que celles qui, avant  
 vous, ont aimé, croient, quand vous  
 daignez les enchaîner, aimer pour la  
 première fois; & que celles que vous  
 avez touchées le premier, cherchent  
 envain dans un engagement nouveau,  
 à perdre le souvenir de votre inconsé-

tance; qu'enfin ce volage Alcibiade qui, pour ainsi dire, n'a fait que passer devant leurs yeux, laisse dans leur cœur des traces que rien ne peut effacer? Y a-t'il dans Athènes quelqu'un qui doive être plus convaincu que moi de ces grandes vérités? Deux fois, pour mon malheur, il vous a plu de devenir mon rival: la première, votre seule présence, quelques propos qui, même, sembloient n'avoir pas d'intention directe, suffirent pour me priver d'un bonheur auquel je touchois, & qui me coûtoit trois mois de peines & de soins: vous triomphâtes, enfin, avant même que vous parussiez le désirer, & que l'on pût se dire que vous en seriez flatté. La seconde, vous fûtes avec la même facilité, m'enlever le cœur d'Hégéfide. Il étoit contre vos maximes, d'attaquer des femmes dont vous ne fûssiez pas le premier vainqueur; & j'eus encore des grâces à vous rendre de ce



que vous vouliez bien me faire en quelque façon , l'honneur de me succéder. Quand cesserez - vous donc de me poursuivre ? Encore une fois , vous devez vous rappeler que , quellequ'aimable que me parût Diotime , je n'avois sur elle aucune prétention. Vous m'avez flatté que je lui plairois : délivrez-moi donc , du moins , du plus grand obstacle que je puisse trouver auprès d'elle. Ne retardez plus mon bonheur par cette alternative d'indifférence & de tendresse qui , en tourmentant son cœur , vous l'attache de plus en plus. Vous m'avez rendu sa possession aussi nécessaire que vous m'assurez qu'elle vous l'est peu : déterminez-vous donc , je vous en conjure. Rendez-la heureuse , si vous le pouvez ; ou , en lui portant les derniers coups , ne lui laissez pour toute ressource , que les vœux , les soins , & la tendresse d'Axiochus.

## L E T T R E LXXIII.

*ALCIBIADE A AXIOCHUS.*

A mon entrée dans le monde , je croyois (& vous devriez, vous, l'ignorer moins que personne. ) qu'il n'y alloit pas moins de mon honneur à quitter toutes les femmes , qu'à les soumettre ; & que c'étoit même peu que le premier , si je ne leur rendois pas mon inconstance aussi mortifiante qu'elle leur étoit le plus communément douloureuse. Depuis quelque tems , plus éclairé sur mes véritables intérêts , je ménage leur amour-propre , autant qu'autrefois je me plaisois à le blesser. Quoique , peut-être , je ne fasse pas intérieurement autant de cas de leur suffrage que je le leur dis , je n'en ignore pas d'avantage jusques à quel point elles peuvent aujourd'hui influer

sur notre réputation; tout le crédit que leur donnent la mollesse, & la corruption de nos mœurs, la futilité de nos idées, le faux de nos airs; & combien, tant que, pour se faire un nom, le manège sera plus nécessaire que le mérite, il sera important de ne les pas avoir contre soi. On ne leur doit jamais, il est vrai, cette renommée qui nous survit, & dont la postérité est seule dispensatrice: mais elles ont l'art d'exagérer nos succès; d'affoiblir nos desavantages; d'ébloüir, & d'entraîner nos contemporains. Comme, pendant qu'il existe, elles peuvent, ou dégrader le héros, ou lui susciter des traverses qui, souvent obscurcissent sa gloire, ou la rendent douteuse; elles peuvent aussi, pendant sa vie, faire un grand-homme de celui qui, sans elles, seroit resté dans l'obscurité la plus profonde; ou, qui, du moins, n'auroit joui que d'une célébrité aussi médiocre, & aussi



resserrée que ses talents mêmes. Je ne voudrois donc pas leur devoir toute ma gloire ; mais , peut-être , voudrois-je moins encore les voir s'élever contre moi ; & c'est , assurément , ce que je n'aurois pas évité , si j'eusse continué de les ménager aussi peu que je le faisois autrefois. Persuadé avec raison que l'on afflige le cœur beaucoup plus impunément qu'on ne mortifie la vanité , loin aujourd'hui de quitter celles qui ne me touchent plus , je me borne à tourmenter leur âme de tant de façons ; & sçais leur faire du mouvement qui les porte vers moi , quel qu'il puisse être , un supplice si cruel & si continu , que , quelque patience que puisse leur inspirer ou l'amour , ou l'orgueil de m'avoir conquis , & plus encore le desir de me fixer , je les force , enfin , à l'inconstance. Par-là , tout coupable que je suis de la leur , je les mets avec moi dans un tort

apparent qui ne leur permet plus les plaintes ; & en leur laissant la consolation de me quitter les premières , leur sauve le seul affront qu'elles ne nous pardonnent jamais. Il ne se peut point , à la vérité , qu'elles ne se disent pas qu'elles avoient cessé de me plaire ; mais , enfin , elles n'ont pas eu l'humiliation de me l'entendre prononcer ; & la satisfaction de m'avoir prévenu ; la certitude que d'autres ne seront pas plus heureuses ; le besoin de perdre de vue une aventure désagréable ; un engagement nouveau les remettent bientôt à mon égard dans cet état de tranquillité qui n'admèt plus aucune sorte de sentiment. Convaincu aussi, que nous ne pouvons être amenés à la simple amitié pour un objet qui nous a inspiré quelque chose de plus , tant que, soit par le regret de l'avoir perdu , ou par quelque autre mouvement que ce puisse être , nous nous souvenons de ce

qu'il nous a été, j'attends pour les y conduire, qu'elles m'ayent aussi parfaitement oublié que je les ai oubliées moi-même; & ne cherche à les y disposer, qu'avec tant de finesse qu'elles ne peuvent me soupçonner d'en avoir l'intention. Je garde le plus profond silence sur celles qui (car il s'en trouve encore.) aiment mieux qu'on ignore leurs faiblesses, que d'entendre vanter leurs charmes; n'avoie que celles à qui la réputation est moins chère que la célébrité; & sur-tout, laisse par mon silence sur ce qui les intéresse le plus, à celles qui ne possèdent pas les beautés dont elles nous offrent l'apparence, les moyens d'exciter encore la curiosité. Enfin, je fers si bien la vanité des unes, & ménage tant l'amour-propre des autres que, non-seulement je parviens auprès d'elles au but où j'aspire; mais qu'il m'arrive toujours d'en tirer le



même parti que dans le tems qu'elles m'aimoient le plus , lorsque le caprice , le desœuvrement , ou l'envie de triompher du nouveau sentiment qu'elles se croyent , me font desirer de les trouver encore indulgentes.

Dans l'expôfition que , comme à un ami que j'ai toujourns laiffé lire dans mon âme , je vous fais de ma façon de penfer actüelle , vous trouverez la caufe de la continüité de ma liaifon avec Diotime , & de l'obftacle que j'oppôfe encore à votre bonheur. Je ne rougis pas , de plus , de vous avoüer que je me fuis trompé lorsque je ne lui ai crû pour moi qu'une fantaiſie que je pourrois aifément décourager. Plus tendre , plus vraie , plus eſtimable encore , s'il ſe peut , qu'elle n'eſt belle , je l'allarme ſur mon cœur ; mais c'eſt ſans lui faire naître le deſir de m'ôter le ſien ; & , ſoit que ſes charmes prennent plus ſur moi que je ne

le croyois moi-même; ou que la force, & la vérité de son sentiment m'imposent, je n'ai pû jusques à présent, me déterminer à la traiter avec l'offensante légèreté qui en rendant son amour pour moi, inexcusable à ses propres yeux, lui feroit bientôt une loi de l'éteindre. Cependant, en lui jurant que je l'aime toujours, je lui fais des infidélités si publiques; & la fais instruire avec tant de soin, de tout ce qui peut me nuire auprès d'elle, qu'il ne se peut point qu'enfin je ne la force de me quitter. Daignez donc, mon cher Axiochus, vous prêter, tant aux ménagements que je lui dois, qu'à ce que ma politique me prescrit; & ne pas douter que je ne me prête moi-même autant que je le puis, à l'impatience que vous avez d'être heureux. D'ailleurs, je ne vous renverrois actuellement qu'un cœur encore trop plein de son objet, & sur qui la vanité n'auroit,

par conséquent, pas assez d'empire pour  
 que vos soins ne le révoltâssent pas plus  
 qu'ils ne le toucheroient. Laissez-moi  
 donc, & pour vous-même, le tems de  
 l'indigner contre sa foiblesse, d'inté-  
 resser son orgueil à en triompher, & de  
 me conduire avec elle, de façon qu'en  
 lui faisant détester l'amant qui lui aura  
 rendu si peu de justice, elle ne puisse  
 assez haïr l'amour pour refuser les res-  
 sources qu'il pourra lui présenter.





## L E T T R E LXXIV.

## L E M E M E A U M E M E.

**J**E vous envoie une lettre que je viens de recevoir de Diotime. Si en la lisant, vous aurez sujet de croire que c'est l'amour qui l'a dictée, du moins, ne pourrez vous pas supposer qu'elle soit l'ouvrage de l'amour content; & n'y trouverez vous point de quoi m'accuser d'avoir pour ses sentiments, plus d'égards que je ne vous le dis. Je lui ai fait une réponse qu'il me paroît inutile de vous détailler, parce qu'elle ressemble à ce qu'en pareille circonstance, & sans en sentir plus que moi, vous avez, vous-même, écrit mille fois. Je ne lui en donne pas moins un rendez-vous: je n'ai pas besoin de vous dire qu'on en donne, & qu'on en reçoit sans en être plus amou-

reux ; & même sans trop ſçavoir quelque-fois comment on s'en tirera. Sur cela, comme ſur bien d'autres chôſes, nous donnons beaucoup au hazard ; & ce n'eſt, peut-être, pas ce que nous faiſons de plus mal. Comme vous êtes naturellement fort jaloux, j'ai balancé long-tems ſi je vous inſtruirois d'une chôſe aſſez peu faite pour vous plaire ; mais ſi je vous l'eûſſe cachée, & que le hazard vous l'eût fait découvrir, ce même myſtère que vous n'auriez dû qu'à mon amitié, auroit pu vous paroître partir d'une autre cauſe. La crainte, enfin, que ce qui n'étoit qu'un égard, ne vous parût une diſſimulâtion, m'a déterminé à vous dire que Diotime conſent à ſe rendre vers la fin du jour au Céramique. Pour détourner, ſ'il ſe peut, vos idées d'un objet qui, eûſſiez-vous moins de délicateſſe, ne pourroit que deſagréablement vous affecter, je vous prie

d'aller souper avec Némée que je livre pour ce soir, à toute la fureur de vos desirs. Vous me répondrez sans doute, qu'elle ne vous en inspire pas; mais dans la position où vous êtes, il vous est si nécessaire qu'elle vous en inspire, qu'il ne se peut point que vous ayez assez peu de philosophie pour vous faire un crime d'une distraction que, par ses rigueurs, Diotime semble elle-même vous prescrire. Si l'amour heureux ne se fait point quelque-fois scrupule d'en admettre, une passion malheureuse doit encore moins les rejeter. Ne vous souvenez donc de nous deux quand vous serez près de Némée, que pour avoir plus d'ardeur à vous en venger. Elle vous attendra. Je sens bien que je ne puis lui commander cette infidélité, sans lui ôter beaucoup, d'abord, du plaisir qu'elle trouvera à me la faire; mais je me flatte, & moins encore pour elle,



elle, que pour vous, que vous sçaurez lui faire oublier que je la lui ordonne. Gardez-vous bien, sur-tout, de vous piquer pour Diotime, d'une fidélité que vous ne lui devez pas plus qu'elle-même ne l'exige de vous; & qui ne feroit que vous coûter des plaisirs de la perte desquels elle est si peu dispôlée à vous dédommager. Némée possède, d'ailleurs ( & vous pouvez m'en croire. ) tous les charmes qu'il faut pour vous plaire, & même vous occuper. Je n'ignore pas, de plus, qu'elle vous trouve aimable; & qu'en vous la donnant, je ne fais que la prévenir. Si, ce que je ne crois pourtant pas, vous ne lui trouviez point toute l'ardeur que je vous annonce ici; & que votre vanité lui desirera plus que vous ne pensez, rappelez lui qu'en cet instant même je lui en préfère une autre. Quoiqu'elle soit d'une profession à ne se pas piquer d'une bien grande délicatesse,

elle est femme. C'est à dire que si son cœur ne sçauroit être blessé de la préférence que je donne sur elle à Diotime, il est impossible que son amour-propre n'en souffre pas. Ce motif de plus, sans rien ajouter dans le fond au goût que je lui connois pour vous, doit le lui exagérer. S'il ne vous importe point d'en être aimé, il ne doit pas vous être indifférent qu'elle se persuade, ou non, qu'elle vous aime, puisqu'elle ne peut, sans vous en plaire davantage, se faire cette illusion. Vain comme vous me croyez, vous ne douterez sûrement pas que mon intention en vous envoyant la lettre de Diotime, ne soit de vous donner une preuve de plus de l'empire singulier que j'ai sur les femmes, & de la passion que celle-là conserve pour moi, malgré la conviction où elle paroît être d'avoir assez mal placé son cœur. Ce n'est, cependant, que pour votre consolation que je desire

que vous la lisiez. Ah ! si vous connoissiez les femmes comme moi , mon cher Axiochus , que cette lettre qui , selon toute apparence , vous paroîtra si crüelle , y répandroit d'espérance , & de joye ! Elle s'y plaint , il est vrai , des soins que vous lui rendez , & semble , même , s'en plaindre avec amertume ; mais , pourquoi ne se plaint elle que de vous , quand Callicrate , Antigènes , Adymante ne doivent pas lui paroître moins épris d'elle , que vous-même , & ne la tourmentent point de leur amour , avec moins de vivacité ? Peut-elle plus se dissimuler leurs desirs que les vôtres ? Si c'est qu'en vous voyant chercher à la rendre sensible , vous lui donnez sujet de vous accuser de respecter peu l'amitié , ceux que je viens de nommer , vivent-ils avec moi , moins intimément que vous-même , & peut elle plus l'ignorer ? Pourquoi donc êtes vous d'eux tous le seul à qui



elle fasse l'honneur de le nommer? c'est que vous êtes le seul qu'elle trouve dangereux pour son cœur. Si elle vous voyoit avec autant d'indifférence qu'elle en a pour eux, elle vous laisseroit infailliblement dans le même publi. Peut-elle vous prouver mieux que, malgré elle-même, elle vous distingue de vos rivaux, qu'en se plaignant comme elle fait, des soins que vous prenez pour lui plaire? J'ai, vous le sçavez, quelque expérience dans ces sortes de choses; & je n'ai pas encore vû de femmes qui, pour se consoler de l'abandon de son amant, ne prît celui de tous les hommes de qui, dans le tems qu'elles'en croyoit le plus aimée, les prétentions paroissent la blesser le plus. Que la passion qui règne dans la lettre de Diotime, ne soit donc point pour vous une raison de craindre qu'elle ne se rende jamais à vos desirs: L'amour malheureux

s'exprime toujours avec plus de véhémence que l'amour content, & quelquefois n'en est pas plus tendre. Comme le bonheur nous affoiblit nos sentiments, l'infortune nous les exagère. Souvent pour cesser de croire qu'on aime encore, on n'a besoin que d'apprendre qu'on est encore aimé: Cela, par exemple, ne s'éprouve jamais mieux que, quand après avoir craint l'inconstance d'une femme, on la retrouve fidelle. Au reste, ne redoutez rien pour votre amour, du rendez-vous que je donne à Diotime. Il est vrai que mon intention n'est pas qu'il me soit totalement inutile; mais je sçaurai mêler tant d'amertume à mes transports, que, tout délicat que vous êtes, vous-même ne voudriez-vous point que je ne le lui eusse pas donné. J'ai peine à croire qu'elle oublie de me parler de vous, & des persécutions de votre amour: en cas, cependant, qu'elle ne s'en souvint pas, je

promets non-seulement de vous rappeler à sa mémoire, mais d'exiger qu'elle vous sacrifie aux craintes que je feindrai. Ce sera, à la vérité, avec si peu de tendresse, & une hauteur si choquante que j'exigerai d'elle ce sacrifice, que, quelque disposée qu'elle pût être par elle-même à me l'accorder, la dignité qu'elle a dans l'âme, ne le lui permettra pas. Je vous exhorte donc plus sérieusement que jamais à la tourmenter de votre amour, & à ne vous pas plus effrayer de la violence de sa première douleur, que des projets d'indifférence éternelle que vous l'entendrez former. Quand, en pareille circonstance, on n'auroit pas à se fier à l'amour propre, du soin de consoler le cœur, il n'en feroit pas moins sage de compter sur l'habitude d'aimer, la plus constante, & en même tems, la plus dangereuse de toutes. Ce ne sera, sans doute, qu'au dépit que d'abord vous la devrez;



mais j'ai toujours vû le goût achever ce que le dépit avoit commencé. Vous n'êtes pas, d'ailleurs, fait pour voir Diotimene donner toujours tout qu'à la vengeance. Que le desir que vous avez de lui plaire, ne vous fasse pas, cependant, brusquer son cœur. Vous aurez, non-seulement à lui faire oublier un ingrat qu'elle y retrouvera, peut-être, plus, & plus long-tems qu'elle ne le voudroit sans doute, mais à lui ôter les idées défavorables que je lui aurai données & de nous, & de l'amour. Vous vous abuseriez si vous croyiez qu'avec une femme de ce caractère, ce fût un ouvrage si facile; mais il se peut que vous ne vous trompâssiez pas moins si vous le jugiez impossible. Gardez-vous, sur-tout, d'oublier que vous ne pouvez la gagner que par l'excès de votre patience, de votre respect, & de votre soumission; qu'en général, il faut pour triompher d'une femme, plus d'art

que d'amour; que le sentiment qu'on a; vaut r rarement auprès d'elle le sentiment qu'on f sait feindre; que c'est enfin beaucoup moins aux avantages que j'ai p  recevoir de la nature, que je dois mes succès, qu'au bonheur que j'ai eu jusques ici, de n'en aimer aucune, & de paroître les adorer toutes. Adieu, songez que Némée vous attend ce soir; & ne vous rappelez qu'aux conditions que je vous ai prescrites, que je vais attendre D otime, & que ce ne sera pas vainement.



## L E T T R E L X X V.

*DIOTIME A ALCIBIADE.*

O ! mon cher Alcibiade , que cette infortunée Diotime qui vous adore , vous occupe peu ! Voilà trois jours entiers que vous me privez de votre présence , & que vous m'en privez volontairement ! Callicrate , tout accoutumé , tout ardent qu'il est à vous deffendre , ne peut plus trouver d'excuses à votre froideur , ni justifier votre négligence. Mais , n'auriez-vous point poussé la barbarie jusques à lui prescrire de me laisser toutes mes craintes ? De quoi en ce genre votre cœur , en effet , n'est-il pas capable ? J'ai sçu , comme tout Athènes , les bruyantes , & trop peu décentes fêtes que vous venez de donner à vos amis dans vos jardins ; & ne pouvois pas ignorer davantage que



Callicrate en avoit été. Je ne lui demandois seulement que de me tromper là-dessus; & l'interrogeois bien moins pour tirer de lui l'aveu de vos crimes, que pour trouver dans le refus qu'il me feroit de me les apprendre, des raisons de vous croire moins coupable. Mon cœur qui cherche encore plus à vous excuser, que vous ne le chercheriez vous-même si vous m'aimiez; & que, cependant, l'amour pût vous permettre d'être si criminel, auroit préféré les infidelles récits de Callicrate, à la certitude la plus avérée. Il voyoit avec quelle ardeur je desirois un prétexte pour couvrir une indulgence qui m'est si honteuse; mais le barbare, digne de vous jusques au bout, loin d'avoir pour moi la pitié de m'abuser, sembloit se faire une joye maligne de me faire le récit de vos plaisirs. Eh! qui sçait même s'il ne me les a pas exagérés? Ah! laissez-moi, cruel! le pouvoir

dé vous haïr, ou répondez mieux à la malheureuse passion que vous m'avez inspirée. Vous m'aimez, dites vous; & c'est dans d'autres yeux que les miens, que vous allez chercher l'expression de l'amour! C'est dans d'autres bras que vous croyez en trouver les plaisirs, & que vous les trouvez, peut-être! Ingrat! eh! quelles rivales encore me donnez-vous! Je sçais, ou, pour parler plus juste, je me plais & beaucoup plus encore pour votre gloire, que pour les intérêts de ma vanité, à croire que vous ne les aimez pas: mais, enfin, elles vous occupent, vous partagent, prennent sur votre imagination, séduisent vos sens. En supposant même que, dans ces instans cruels, vous puissiez vous rappeler mon image, quel doit être mon empire sur votre cœur! Vous me direz, peut-être, (car combien n'êtes-vous pas ingénieux à tromper!) que de plus estimables ri-

vales feroient bien plus dangereuses pour moi : mais ne pouvez-vous donc vous dispenser de m'en donner ? Quand vous règnez seul sur mon âme ; quand je vous préfère à ce qu'Athènes renferme de plus à craindre après vous, ne puis-je en obtenir que vous me laissiez du moins ignorer vos égarements ? Je suis aimée, vous le sçavez : Axiochus , tout votre ami qu'il est , m'adresse les vœux les plus ardens : Eh ! l'ôseroit-il si, en m'aimant , il croyoit vous déplaire ? Quoi ! vous ne pouvez douter qu'il ne m'aime ; & vous ne le haïssez pas ! O ! mon cher Alcibiade , cachez-moi une tranquillité d'autant plus faite pour m'outrager , que je puis moins me dissimuler que je ne la dois qu'à votre indifférence. Les Dieux me sont témoins que , tout cruels que vous me rendez mes sentimens , je n'ai point cherché par un art que rien n'excuseroit à mes yeux , à réveiller les vôt-



sres ; à vous forcer par les tourments de la jalousie , à vous les exagérer peut-être ; qu'Axiochus , enfin , ne peut , malgré sa tendresse pour moi , m'obliger à tourner mes regards vers lui , que lorsqu'il me prononce votre nom. Vous le voyez : je ne veux pas que vous puissiez un seul instant penser que , dans mon desespoir , il pourroit être , quelque momentané que ce fût , l'objet de mon attention ! Mais , lui-même , comment ose-t'il se flatter qu'un cœur tout rempli d'Alcibiade , puisse se rendre à ses desirs ? Hélas ! que je prends d'inutiles soins ! Eh ! comment se peut-il que je croye vous plaire encore en vous parlant de ma tendresse , lorsque tout me prouve si bien que ce ne seroit qu'en vous assurant de mon indifférence , que je pourrois commencer à vous être chère ?



## L E T T R E LXXVI.

ALCIBIADE A NÉMÉE.

**I**L m'est impossible, ma chère Némée, de souper aujourd'hui avec vous, comme je vous le promis hier. Diotime qui croyoit qu'elle ne pourroit pas me voir, vient de me mander qu'elle se rendroit ce soir au Céramique. Il y a trop peu de tems qu'elle me fait la grâce d'y venir, pour que je puisse un peu décemment refuser le rendez-vous qu'elle me propose. Vous voudrez donc bien, & me permettre de lui accorder ce qu'elle desire; & agréer qu'un de mes plus intimes amis aille vous dédommager de mon absence. Axiochus-vous souriez déjà, perfide! — oui, cet Axiochus si beau! si bien fait! si galant! que je vous ai vû quelque fois regarder avec tant de tendresse,

brûle du desir de souper avec vous sans témoins, & me prie de vous l'apprendre. Ce n'est pas, cependant, qu'il ne veuille tenir que de ma seule amitié, le bonheur auquel il aspire; mais il sçait combien vous m'êtes chère; & il auroit crainten ne le demandant qu'à vous, de manquer au sentiment qui nous unit. J'ai deviné ce dont il se faisoit scrupule de vous instruire; & je vous conjurerois de ne pas lui refuser la grâce qu'il implore de vous, si j'étois moins convaincu qu'il n'a pas besoin que je vous en presse. Il est, d'ailleurs, atteint d'une douleur qu'il cherche à dissimuler; & que, malgré le goût que vous lui inspirez, je ne doute point qu'il ne doive à l'amour. L'en guérir, est un triomphe de plus pour vos charmes; & je crois pouvoir être sûr que vous ne le négligerez pas. Armez-les donc de tout ce que la parure peut vous offrir de plus sédui-



fant : moins vous avez à craindre qu'il respecte la vôtre , moins , ce me semble , vous devez l'épargner. Que les expressions les plus tendres , les souris les plus enchanteurs , enfin , que tout ce qu'on peut donner à l'amour , le fassent rougir dans vos bras , d'en aimer un autre , ou ne le laissent pas se le rappeler. Vous me verrez aussi reconnoissant de ce que vous ferez pour vous-même , que s'il m'étoit de l'impossibilité la plus absolüe de ne pas l'attribüer à votre seule complaisance pour moi.



L E T T R E

## LETTRE LXXVII.

NÉMÉE A ALCIBIADE.

**E**XIGER de la reconnoissance de vous, lorsque l'obligation est toute de mon côté, seroit une inconséquence, ou une perfidie dont je ne suis pas capable. Qu'il vienne, donc, cet Axiochus à qui jusques ici j'avois si vainement souhaité de plaire. Ne craignez rien pour lui de mes rigueurs. Si je lui fais quelques reproches d'avoir si long-tems conservé son indifférence auprès de moi, ils seront adoucis par de si tendres transports qu'ils n'allarmeront pas ses desirs. Jamais il n'aura eu plus de sujet de se croire aimé; & jamais, peut-être, n'aurai-je crû moi même aimer davantage. Ne vous inquiétez point de ma parure; vous pouvez, à cet égard, vous en ras-

Part. III.

H

porter à l'envie que j'ai de lui plaire. Je crois lui avoir entendu dire que les ajustemens qui voilent le moins la nature , lui paroissent fort au-dessus de tout ce que l'on a imaginé pour l'embellir ; & je dois avoir en mes charmes assez de confiance pour ne point douter que ce qui le séduit le plus , ne soit aussi ce qui me sied le mieux. Il est , dites-vous , atteint d'une douleur secrète ; & vous craignez qu'il ne la doive à l'amour ! Ah ! m'est-il permis de penser que l'amour puisse le rendre malheureux ? Que , du moins , il me fera doux de le lui faire oublier ! C'est un triomphe de plus pour moi ; & jamais je n'en aurai remporté de si flatteur. Je ne sçais , cependant , si je ne devrois pas vous cacher , ou vous affoiblir tout ce que m'inspire Axiochus : mais , pourquoi , dans le fond , me ferois-je une violence si pénible ? Vous ne me la prescrivez pas ! Qu'importe , en effet , puisque



vous me voulez coupable, que je le sois ou moins, ou plus? Quand j'éprouverois le malheur de n'être que complaisante dans une occasion où il est si intéressant pour moi, d'être sensible, croiriez-vous, quelques serments que je vous en fisse, que je m'en fusse tenue à la simple complaisance? Mais, quoiqu'il en soit, puis-je me flatter que vous ayez sur mes sentiments, la plus légère inquiétude? Je crois donc que, sans risquer de vous déplaire, je puis vous dire que j'aurai autant de plaisir à souper avec Axiochus, que si j'étois fâchée de ce que vous souperez avec Diotime. Vous vous imaginez en cet instant, peut-être, que, pour vous punir de la légèreté de votre conduite avec moi dans cette occasion, je me plais à vous exagérer mes transports; vous vous trompez: je ne fais tout au plus que vous les montrer. Si vous ne m'en croyez pas, Axiochus pourra vous

répondre de la bonne-foi dont je suis avec vous. Je ne vous en prie pas moins de m'envoyer pour ce soir, de vos vins les plus précieux. Le dernier souper que vous avez fait chez moi, a épuisé ce qui m'en restoit; & quelques bons que soyent les miens, il doit vous paroître tout simple qu'aujourd'hui sur-tout, je les trouve peu dignes d'Axiochus. Je vous envoie en revanche, des parfums que je viens de recevoir du Satrape de Phrygie: vous verrez, en les essayant, que je puis me passer des vôtres. O Vénus! que vous me rendez heureuse; & par quels sacrifices pourrai-je jamais vous témoigner ma reconnoissance!



## L E T T R E LXXVIII.

AXIOCHUS AU MEME.

**I**L n'y a pas d'endroit dans Athènes où je ne vous aye cherché tantôt en quittant Némée; & je crois qu'il est inutile que je vous dise que j'ai été jusques au Céramique. L'air incertain, & embarrassé de vos gens en m'en refusant l'entrée, a suffi pour me prouver que vous y étiez : vous ne pouvez donc pas ignorer à présent que je m'y suis présenté. Vous y étiez donc encore ! & avec qui pouviez-vous y être qu'avec cette même Diotime que vous feignez de n'aimer plus, & à qui, cependant, vous consacrez encore des jours entiers ! Ah ! je sçais trop combien le desir seul abrège les rendez-vous, pour qu'à la longueur du vôtre, je puisse méconnoître le sentiment que



vous y avez porté! - Mais quand il feroit vrai que vous n'auriez voulu la revoir que pour la préparer à votre inconstance, pourrois-je penser que sa tendresse, & sa beauté vous eussent laissé exécuter un si crüel projet? Non, pour vous rendre toute votre ardeur, elle n'aura pas même eu besoin de tout ce qu'une passion vive, & malheureuse aura pû lui dicter. S'il ne m'est pas possible de croire que la sienne pour vous, ait pénétré jusques à votre cœur, je vous connois trop pour pouvoir douter que ses charmes, du moins, n'ayent fait sur vos sens la plus vive impression. Je ne doute pas davantage, que vous ne l'ayez déguisée sous les plus tendres apparences de l'amour, devant une femme que le simple desir auroit beaucoup plus offensée qu'il ne l'auroit séduite. Ah! - pourquoi Némée ne pense-t-elle pas de même? Pourquoi s'est-elle contentée d'un hommage aussi peu flatteur

pour elle, qu'il étoit avilissant pour moi !  
Ce fouhait qui vous annonce tout à la  
fois son triomphe, & mes remords ,  
vous dit aussi, combien je vous dois de  
reproches, & de remerciemens. Si, ce-  
pendant, je ne voulois, comme cela est  
assez ordinaire, juger des choses que par  
leur effet, je croirois avoir beaucoup  
moins à me louer de vous qu'à m'en  
plaindre, puisqu'en me faisant manquer  
d'une façon si cruelle à mon sentiment,  
vous ne m'en avez pas guéri. Ah - ! si  
j'eusse pû croire que, de tous les plaisirs  
que je viens de goûter, il ne me resteroit  
que la honte de m'y être livré, & que  
je n'en aimerois pas avec moins de vio-  
lence ! - Je n'ignore pas, au reste, que,  
quelle qu'eût été ma conduite avec Né-  
mée, je n'aurois point échappé à vos  
plaisanteries ; & que vous n'auriez pas,  
sans doute, plus respecté ma rete-  
nue, que vous n'épargnerez ma foi-

blesse ; mais j'avoüe que les ironiques éloges dont je vous entends d'ici honorer la dernière , me blesseront mille fois plus que n'auroit fait le ridicule que vous auriez infailliblement jetté sur l'autre. Si je le pouvois sans manquer à la reconnoissance qu'après tout , je crois vous devoir , je ne douterois pas qu'en me livrant Némée avec tant de générosité , votre intention n'ait été , bien moins de me distraire d'un amour malheureux , que de vous confirmer à mes dépens, dans l'idée où je vous ai toujourn vû que la passion la plus tendre ne nous fauve jamais des surprises des sens. J'avoüe , à ma honte , que je viens de prouver pour votre systême. Je n'ai qu'entre-vû , & encore, bien obscurément, le piège que vous me tendiez ; mais , à vous parler avec franchise , vous me l'auriez caché sous de moins belles apparences , que , sûr comme je croyois pouvoir



l'être, de mes sentiments pour Diotime, j'aurois encore accepté le dangereux souper que vous m'aviez arrangé. Je me sens si humilié du succès qu'il a eu, que si j'eusse pû me flatter que Némée voudroit bien vous le taire, jamais je n'aurois pû prendre sur moi, de vous l'avouer. Je lui laisse donc avec la gloire du succès, le plaisir de vous en conter les détails. Je vous dirai seulement que, quelque chose que le desir de plaire ajoutât à ses grâces naturelles, je lui ai disputé la victoire plus long-tems qu'elle ne s'en étoit flattée. J'ai, même, tout sujet de douter qu'elle l'eût remportée, si l'idée des plaisirs que vous goûtiez avec Diotime, n'eût secondé ses efforts. Il vous paroîtra bien bizarre, je le sens, qu'un tableau que je ne devois me présenter qu'avec horreur, ait été plus dangereux pour ma fidélité, que les agréments mêmes de Némée, & la séduction

du moment; mais si vous songez, combien, en me peignant ce que j'adore, livrée, quoiqu'entre vos bras, aux plus tendres transports, j'ai dû lui supposer de charmes! à quel point, enfin, ces mêmes images, si cruelles d'un côté, mais, de l'autre, si voluptueuses, ont dû embrâser mes sens, & mon imagination, vous cesserez d'être surpris que l'excès de mon amour ait contribué à me rendre si coupable. Némée, d'ailleurs, offroit à mes yeux tant de grâces! sçavoit si bien feindre la passion! annoblir ses vûes, & masquer son état, qu'il n'étoit guères possible qu'enfin je ne me rendisse pas. Je conviens encore que, soit, (ce que je croirois assez.) elle ait de quoi faire durer long-tems une erreur de ce genre là; soit que, quand je me suis vu entraîné, je n'aye pû trouver que dans la continuité du crime, une ressource contre mes remords, j'ai été horrible-

ment criminel. Ce n'est qu'avec une extrême confusion que je vous fais un aveu où vous ne trouverez, selon toute apparence, que beaucoup de vanité. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'avant même que de quitter Némée, j'avois retrouvé tout mon amour pour Diotime. Je vous conjure donc, mon cher Alcibiade, si je suis assez heureux pour qu'elle ne vous retienne plus, de venir chez moi où je vous attends, ou de me mander du moins, & de quelle façon vous vous êtes séparés, & si je puis me flatter de quelque espoir. Vous auriez peine à concevoir quel est le tumulte de mes idées, & la contrariété qui règne entre mes desirs. Si ma tendresse pour Diotime, mille fois plus vive que je ne pourrois vous l'exprimer, me force à souhaiter que vous m'en fassiez le sacrifice, ce même sentiment qui me retrace avec la dernière vivacité, les tourments qu'elle



va devoir à votre inconstance, me le fait redouter, plus encore que je ne le desiré; mais je ne vous cache pas que ce généreux mouvement, sans doute trop peu compatible avec l'amour pour subsister long-tems, n'est pas de tous les miens, le mouvement que je retrouve le plus souvent dans mon cœur, ni qui y prenne le plus d'empire.



## L E T T R E LXXIX.

*ALCIBIADE A AXIOCHUS.*

**J**E suis bien aise que vous ayez éprouvé par vous-même combien je suis de bon conseil, & à quel point la délicatesse est idéale. Si vos remords m'épouvantoient moins, je vous prierois d'essayer encore une fois de la distraction que je vous prescrivis hier. Il pourroit vous en arriver d'être forcé de convenir que vous êtes en amour un peu comme les autres hommes ; mais vous trouveriez, d'ailleurs, tant à y gagner, que le malheur d'être obligé de rabattre quelque chose du cas que vous faites de votre façon de penser, seroit, en comparaison, bien peu de chose. Enfin donc, mon cher Axiochus, ceux qui soutiennent que les sens peuvent être remués sans le secours

de l'amour , & qu'ils peuvent même l'être à son desavantage , n'ont plus tant de tort à vos yeux ? Vous me devez , dans le fond , bien de la reconnoissance de vous avoir démontré votre erreur , lorsque Socrate lui-même n'avoit pû vous en guérir. Il me paroît , au reste , aussi simple qu'avant même que de quitter Némée , vous ayez retrouvé tout votre amour pour Diotime , que je trouve peu surprenant que , quelques moments auparavant , il laissât votre cœur plus tranquille. Je veux même que cette tendre réminiscence soit un effet de la prodigieuse passion qu'elle vous a inspirée : quelle aura en ce cas , été la cause de votre distraction ? Car , ou l'amour est un sentiment qui nous domine avec un empire extrême , & que , par conséquent , il ne dépend pas de nous d'affoiblir ; ou il n'est qu'une intention générale de la nature que notre seule fantaisie applique à un



seul objet. Si c'est le dernier, pourquoi nous en laissons-nous maîtriser ? si c'est l'autre, comment pouvons-nous à notre choix, nous en laisser distraire ? Cette recherche ne feroit, ce me semble, ni aussi indigne de la Philosophie, ni aussi inutile que des gens plus graves que nous, & qui pourroient bien, malgré toute leur morgue, n'être pas si sensés, le supposeroient sans doute. Aussi m'y livrerois d'autant plus volontiers, qu'aidé des nouvelles lumières que vous venez d'acquérir sur cette matière, je douterois que je ne la discutasse avec un grand avantage, si je vous croyois plus en état de vous prêter au raisonnement. Nous reprendrons donc cette thèse quelque jour : parlons à présent de ce qui vous intéresse.

Ma soirée a été si peu différente de la vôtre, que je me suis mis aussi dans le cas d'avoir des remords. Je vous avois

promis de me conduire avec Diotime ; de façon que mon rendez-vous avec elle , fût le dernier qu'elle voulût bien m'accorder ; & je crois vous avoir tenu parole. Elle m'a quittée , en effet , avant le commencement du jour , si mécontente de mes procédés ! si intimément convaincue que je ne l'aime pas , ou , du moins , que ce qu'elle m'inspire , n'est ni ce qu'elle sent , ni ce qu'elle se croit digne d'inspirer ! Elle étoit si désespérée ; & même ( ce qui me donne pour vous les plus grandes espérances. ) si humiliée d'aimer un homme si peu fait pour son cœur , que je ne doute presque pas qu'aidée , non de ce que je lui ai dit , mais de ce que je l'ai laissée se dire , elle n'ait intérieurement formé la résolution de ne me revoir jamais. Que les femmes fières sont commodés pour les inconstants ! ce n'est pourtant , pas que Diotime m'ait une seule fois menacé de prendre ce parti ;  
mais

mais elle n'y en est pas moins décidée ; & c'est ce qu'au travers du morne silence qu'elle s'obstinoit à garder , & de la profonde douleur où je la plongeais , j'ai démêlé parfaitement. Ce seroit trop diminuer du prix du sacrifice que je vous fais , que de vous dire tout ce qu'il me coûte. Toutes réflexions faites , il vous étoit plus important de ne m'avoir plus pour rival , qu'il ne me l'étoit de rester le vôtre. Il est vrai que Diotime me plaisoit encore , & que si je n'avois consulté que l'impression qu'elle faisoit sur moi , j'aurois sûrement attendu pour la forcer à une rupture que ce mouvement se fût affoibli. Mais c'étoit avec tant d'ardeur que vous desiriez que je la misse dans la nécessité de ne m'aimer plus , qu'en m'obstinant à attendre pour cela que mon goût pour elle fût diminué , j'aurois beaucoup plus fait contre vous que je n'aurois fait pour moi-



même. Je me suis donc courageusement mis dans la p<sup>o</sup>sition où quelques semaines de plus j'aurois été avec elle; & cette idée, jointe au sincère desir que j'ai de vous voir heureux m'a donné la force de desespérer la femme, du monde, la plus digne à tous égards, de l'amour le plus tendre, & le plus constant. Il étoit de si bonne heure quand elle m'a quitté; & j'avois la tête si noircie de la douloureuse scène où je venois de jouer un rôle si pénible & si cruel, que pour éguayer mes idées, & remplir le reste de ma nuit, j'ai envoyé prier Ampélis de venir au Céramique; &, effectivement, elle n'a pas fait plus de façons pour s'y rendre que je n'en faisois pour l'y inviter. Elle est la seule, je crois, qui réunisse tant d'agréements, & si peu de principes: figurez-vous qu'auprès d'elle, Glycérie même a des mœurs: c'est une femme charmante! Elle étoit encore chez

moi quand vous y êtes venu ; & comme mes gens ne sçavent pas aussi-bien que moi combien peu votre présence l'auroit embarrassée, ils ont crû devoir vous refuser l'entrée d'un lieu où vous ne devez pas moins commander que moi-même. Elle y soupe ce soir ; & si votre amour, vos remords, la fatigue qu'ils doivent vous causer ; & les tourments de Diotime vous en laissent le moyen, je vous prie d'y venir. Tout en me parlant de son ardeur, Ampélis m'a dit avec tant de franchise, qu'elle trouve Thrazylle fort aimable, que j'ai crû ne pouvoir sans la plus noire ingratitude ne lui pas procurer la douceur de lui dire elle-même tout ce qu'il lui inspire. Je viens donc d'écrire à ce dernier de se rendre au Céramique. Elle a le desir on ne peut pas plus vif : Thrazylle, a de son côté, le mépris on ne peut pas plus rebelle : quoi-qu'il s'y abuse quelque-fois, vous sçavez

qu'il lui faut toujours des femmes à sentiment ; je me trompe donc beaucoup si les avances immodérées que lui fera Ampélis, & la sécheresse dont il les repoussera, ne rendent pas notre souper fort amusant.

Je reçois dans l'instant, une lettre de Diotime, qui me prouve que j'avois bien jugé les dispositions où elle étoit en me quittant. Il y a dans cette lettre plus de sécheresse que de reproches, plus de dignité que de colère ; enfin, elle est très-bien. Toute décidée, cependant, qu'elle s'y montre à ne me revoir jamais, je ne sçais s'il me seroit aussi difficile qu'elle paroît vouloir que je le croye, de la ramener à son sentiment. S'il faut que je vous le confesse, j'ai quelques moments été vivement tenté de triompher d'une résolution si déterminée : le sacrifice que je vous fais de cette tentation, n'est peut-être, pas entre nous



ce dont en cette circonstance, vous devez  
me sçavoir le moins de gré. Après m'avoir  
dit, ce que je sçais encore mieux qu'elle  
même, *que je suis, de tous les hommes, le  
plus perfide, & le moins digne d'être aimé,*  
elle ajoûte tendrement, *qu'elle ne sent  
plus que le malheur de s'y être méprise; &  
qu'elle ne veut que se retracer le reste de sa  
vie, la honte que lui cause une si inexcu-  
sable foiblesse.* Comme on change d'avis,  
pourtant ! Car enfin, hier au soir en-  
core, elle croyoit que j'étois le seul  
qu'on pût aimer. Il faut convenir qu'on  
est en amour, exposé à de singulières  
révolutions ! Quoiqu'il en soit, elle finit  
par m'assurer » qu'il seroit inutile que je  
» lui écrivisse; que rien, au monde ne  
» pourroit la déterminer à recevoir une  
» lettre de moi; & que tout ce qu'elle  
» en exige, est que, convaincu autant  
» que je dois l'être, que tout ce que je  
» pourrois tenter auprès d'elle, ne la

» feroit pas changer de sentiment, je  
» n'ajoute pas aux atrocités que j'ai déjà  
» à me reprocher, l'indignité de cher-  
» cher à l'abuser encore; qu'enfin je la  
» laisse tranquille, si, toutes-fois, après  
» le malheur qu'elle a eu de me croire,  
» malgré la voix publique, quelques  
» vertus, il est possible qu'elle le soit  
» jamais. »

J'ai crû ne pouvoir trop ponctuellement obéir aux ordres d'une femme si respectable; & pour commencer à lui prouver à quel point ils me sont sacrés, j'ai renvoyé son esclave sans réponse. Cela est dur, je l'avoüe; car elle s'étoit assurément flattée que je lui en ferois une. J'ai bien senti moi-même toute l'horreur de ce procédé là; mais je ne pouvois me conduire différemment avec elle, sans m'exposer à un raccommodement qui m'étoit assez peu nécessaire, & qui auroit rendu aussi inutile que, di-

eule, tout ce que j'avois fait pour vous.  
Vous lirez vous-même sa lettre, ce  
soir; & pendant que la tendre Ampélis  
s'occupera du farouche Thrazylle, nous  
chercherons ensemble tous les moyens  
qui peuvent vous procurer le bonheur  
de triompher de Diotime, & de vous  
entendre un jour accâbler de toutes les  
injures dont elle m'honore aujourd'hui.





## L E T T R E L X X X.

N É M É E A A L C I B I A D E.

C E n'est pas pour vous demander ; puisque je la fais , la raison de la mine affreuse que vous me faites depuis quelques jours ; mais seulement pour vous prier , ou de cesser de me voir , ou de reprendre avec moi votre ton ordinaire , que je vous écris. Tant d'humeur ( & vous devriez vous-même vous le dire. ) ne va pas avec si peu d'amour. Si je pouvois n'attribuer votre jalousie qu'à la force de votre sentiment , je vous la passerois , peut-être ; mais , sûre , comme il est impossible que je ne le sois pas , de ne la devoir qu'à votre vanité , il ne me convient point de m'en laisser être la victime. Vous venez de me donner & la plus convaincante , & la plus cruelle

de toutes les preuves que je ne suis pour vous qu'un objet fait seulement pour amuser vos loisirs ; & que, même, vous m'en croyez encore trop honorée. Ne vous rendant exactement que ce que je reçois de vous , je n'ai ni l'injustice de me plaindre de votre façon de penser , ni même le desir de vous voir prendre celle qu'il se peut à la rigueur , que vous m'eussiez dûe , parce que si elle avoit plus de quoi flatter mon orgueil , elle n'en agiroit pas davantage sur mon âme : mais je voudrois , du moins , qu'en affichant pour moi si peu de tendresse , vous n'en exigeassiez point de ma part ; qu'enfin vous écoutâssiez moins les besoins de votre amour - propre , que les véritables sentiments de votre cœur. Si je ne donne point au premier tout ce qu'il voudroit , je ne sçaurois douter que je n'accorde à l'autre tout ce qu'il me demande ; & je ne sçaurois vous expri-

mer à quel point cette certitude à laquelle vos procédés donnent chaque jour plus de force , me rend ridicules les effets de votre vanité. Moins , enfin , il m'est impossible de vous supposer cette délicatesse , quelque-fois incommode , mais toujours si flatteuse dont une passion vive, tendre, & sincère rend susceptible , plus je dois être blessée de vos fantaisies , & de vos injustices. Qu'ai-je fait en recevant Axiochus , que ce que vous-même avez exigé que je fisse ? Autant que je puis en juger par quelques mots qui , au milieu du superbe silence que vous gardez avec moi depuis ce tems-là , vous font échappés , vous êtes offensé des complaisances que j'ai eues pour lui ; mais comme vous sentez qu'après m'y avoir vous-même condamnée , vous ne pouvez avec justice m'en faire un crime , vous feignez de craindre que ce que vous ne vouliez que momenta-



née, ne forme une liaison durable ; & qu'enfin Axiochus ne vous enleve mon cœur. *Mon cœur !* ne sentez-vous pas, & quel est entre nous deux, l'abus de cette façon de parler, & ce qu'elle doit me paroître ? Peut-on craindre de perdre ce qu'on se soucie assez peu de posséder, pour le céder avec si peu d'effort, & tant de légèreté ? Car, enfin, qui vous forçoit de me livrer à Axiochus, lorsque lui-même éperduement amoureux d'une autre, ne me voyoit qu'avec la plus profonde indifférence ? Je concevrois aisément qu'attachant à ma personne fort peu de prix ; & toujours plus flatté de faire des choses extraordinaires, que d'en faire de raisonnables, si c'eût été de moi qu'Axiochus eût été amoureux, vous m'eussiez cédée à lui ; mais, que pour le distraire de la malheureuse passion que lui inspire Diotime, vous l'avez sollicité de m'honorer de ses desirs ; &

que vous m'avez, moi, obligée d'y répondre, c'est une idée qui ne pourra jamais venir qu'à vous, & dont je vous conseille d'autant plus de vous féliciter, qu'il y a moins d'apparence que vous en partagiez l'honneur avec personne. Aussi, ne crains-je pas de vous avouer que, piquée autant qu'en effet, je devois l'être, du mépris que vous ôsiez me marquer, je pensai ne répondre à votre lettre qu'en rompant avec vous de la façon la plus éclatante. Heureusement pour moi, je sçais quelquefois réfléchir. Je connois le sentiment le plus déterminé de votre âme, & le seul, peut-être, qui n'y soit pas factice. Je crus donc qu'en paroissant accepter Axiochus avec transport, je vous punirois beaucoup plus que si je prenois le parti que, d'abord, le dépit m'avoit conseillé. D'ailleurs, sans vous aimer, vous ne m'êtes point assez indifférent pour que, sans me faire violence, je

pûsse me déterminer à la rupture. Je considérai qu'en cessant de vivre avec vous, je pouvois me préparer des regrets ; que , mon dépit satisfait , mon goût pour vous , pourroit se rallumer ; que , vain comme vous l'êtes , jamais vous ne me pardonneriez de vous avoir fait essuyer un affront qui vous seroit si nouveau. Je considérai encore qu'en vous punissant très-peu dans le fond, je manquois une occasion de plaisir que , de moi-même , à la vérité , je n'aurois pas cherchée ; mais qui dans mes principes ne pouvoit pas m'être absolument indifférente. Axiochus est aimable , & me l'avoit toujours paru , pas assez cependant , pour que j'eusse pesé sur la forte d'impression qu'il me faisoit. Votre proposition , ou , pour parler plus juste , les ordres que vous me donnâtes , m'éclairèrent tout d'un coup sur le goût que j'avois pour lui , & le rendirent plus



vif. A tous ces motifs , plus que fuffifants pour me déterminer , fe joignit le defir de l'emporter fur Diotime. Ce n'étoit pas que je ne fentiſſe ce que je devrois de ce triomphe au moment , & aux ſens ; & qu'il ne feroit pas plus durable qu'il n'auroit de quoi me flatter. Mais je n'aimois point aſſez Axiochus pour me faire une peine de ne lui pas inspirer d'amour ; il y a même , toute apparence que ce ſentiment de ſa part , m'auroit plus embarraſſée encore , qu'il ne m'auroit plu. Mais le triomphe que je voulois remporter ſur elle , tout imparfait qu'il devoit être , ne pouvoit que me ſuffire , à moi qui ne me propoſois que de le ſéduire auſſi paſſagèrement qu'il me ſéduiroit lui-même. Auſſi conſéquente dans mes actions que vous l'êtes peu dans les vôtres , je n'oubliai donc rien de ce que les circonſtances où vous m'aviez miſe , & mes propres

dispositions me firent juger nécessaire , tant pour remplir les devoirs que vous m'aviez imposés , que pour parvenir au but où je tendois. Plus , enfin , Axiochus à peu près aussi foible contre l'occasion que je m'en étois flattée , & ; pourtant , plus long-tems fidelle à la passion que je ne l'aurois crû , me disputa la victoire , plus je m'obstinai à la remporter. Il étoit impossible , l'eusse-je même voulu , que je l'amenasse où je le desirois , sans que lui-même ne vint à m'intéresser à un certain point ; & qu'à la fin je ne partageasse point , & son erreur , & ses transports. Je ne sçais combien de pardons il en a , depuis , demandé à l'amour ; ce que je ne puis de même ignorer , c'est que ce Dieu a dû le trouver bien coupable ; & que s'il vous restoit encore quelque sentiment pour moi , je devrois aussi vous le paroître beaucoup. Si je pouvois me flatter de

vous punir de votre générosité envers Axiochus en vous faisant le détail de tout ce qu'il lui doit, je ne vous en refuserois assurément pas l'histoire; mais comme je dois croire que vous y porteriez la même grandeur d'âme qui m'a exposée à en avoir une pareille à vous conter, vous trouverez bon que je m'en épargne la peine. S'il vous restoit sur cela quelque curiosité, votre ami à qui j'en n'ai pas demandé le secret, pourra aisément la satisfaire. Examinez, au reste, lequel doit l'emporter dans votre âme, ou du goût que je vous soupçonne d'avoir encore pour moi, ou du cruel affront qu'il vous semble que je vous ai fait en trouvant aimable pour quelques instants un homme que vous exigiez qui me le parût. Si vous prenez le parti qu'à votre place je crois que je prendrois, c'est-à-dire, que votre humeur vous paroisse aussi mal fondée qu'elle l'est



l'est en effet, vous viendrez ce soir chez moi ; & je vous y prouverai que ma fantaisie pour Axiochus, toute vive que vous l'avez supposée, ne m'a pas autant que vous le croyez, changée à votre égard. Si, au contraire, vous y persistez, il ne me reste qu'à vous prier de relire le commencement de ma lettre,



## L E T T R E LXXXI.

ALCIBIADE A AXIOCHUS.

**J'**AI, depuis que j'existe, vû beaucoup de choses extraordinaires, sans doute; je puis même, sans vanité, dire que j'en ai fait quelques-unes; mais je suis forcé d'avoüer que, ni tout ce que j'ai vû, ni même tout ce que j'ai fait en ce genre, n'approche pas de la bizarre idée dont vous venez de me faire la confidence. Ma propre singularité me donnant un peu de penchant pour tout ce qui en porte le caractère, j'ai, dans le premier moment, éré l'on ne peut pas plus tenté de faire ce dont vous me priez avec tant d'instance; moins encore dans l'espoir de vous égaler, que pour voir comment votre grandeur d'âme s'accommoderoit des suites qui devoient

naturellement en résulter : & si mon amitié pour vous, eût été moins vive, vous m'auriez vû, en conséquence de cette curiosité, plus seconder votre desir que le combattre. C'est, tant pour votre vanité que pour la mienne, grand dommage, assurément, que nous soyons forcés de cacher au Public des choses qui nous feroient tant d'honneur à ses yeux. Vous devenez passionnément amoureux d'une femme que je n'aime pas, à la vérité; mais qu'il ne se pouvoit, cependant, point que je possédasse sans plaisir; & quand ( ce dont, malgré tous les dédommagements que je vous devois, vous n'auriez jamais dû vous flatter. ) je vous la sacrifie, vous me sollicitez de la reprendre, par la raison, dites - vous, que vous ne pouvez point supporter le spectacle de la douleur que lui cause mon inconstance. Il est vrai que ce n'est point tout à fait de cela que vous me



priez ; mais il ne l'en est pas moins que ce seroit indubitablement ce qui arriveroit ; si , dans la p<sup>o</sup>sition où nous sommes elle & moi , je la revoyois ainsi que vous m'en pressez. Comment , en effet , voulez-vous que je reparoisse devant ses yeux ? à quel titre ? en quelle qualité ? Lrai-je , à la place du sentiment qu'elle réclame , & qui seul , dans cet instant pourroit la rendre heureuse , lui offrir une froide , & insipide amitié si peu faite pour lui en tenir lieu ? Non : si ma présence ne lui est pas un garant de mon retour , si , en l'abordant , je ne tombe point à ses genoux ; si je ne mouille point ses mains de mes larmes ; si , enfin , tout ce que je lui dirai , n'exprime point le plus vif , & le plus tendre des repentirs , cette même démarche que vous croyez si faite pour calmer sa douleur , ne peut être pour elle , qu'un nouveau sujet de desespoir , & un coup plus cruel encore

que le coup que je viens de lui porter. Ce n'est pas, croyez-moi, mon cher Axiochus, dans les premiers moments que l'on est quitté, que l'on peut accepter pour ami l'objet que le cœur regrette; peut-être paroît-on croire, peut-être même croit-on alors ne rien désirer de plus; mais quand il seroit vrai que l'on ne se trompât point sur cela, ce ne seroit jamais que dans l'espérance de le r'engager, que l'on se borneroit à n'avoir plus que la seconde place où l'on a occupé la première. En supposant encore qu'après avoir inspiré les sentimens les plus tendres, on pût se contenter de la simple amitié, pensez-vous que la vanité y consentît? Vous avez été plus d'une fois dans la pōsition où se trouve Diotime; & il ne se peut point qu'en échange de ce dont on vous privoit, on ne vous ait pas offert tout au moins de l'estime: car c'est la règle;

mais ce que, guéri par le tems, ou par le secours d'une fantaisie nouvelle, vous avez accepté, ne l'avez-vous pas, dans le tems qu'il vous a été offert, rejeté, & même avec indignation? Quoique je puisse dire que je n'ai jamais été quitté, puisque je ne le suis que quand, & parce que je veux l'être, je n'en conçois pas moins qu'on doit, non-seulement avec assez d'indifférence pour l'objet qui nous abandonne, mais avec l'ennui d'en être aimé, être fort affligé de n'être plus rien pour lui. Je crois, de plus, que si ceux à qui ce malheur arrive, vouloient, ou pouvoient s'examiner, ils trouveroient plus souvent qu'ils ne le pensent, que ce dont ils croient que leur cœur gémit, ne blesse que leur amour-propre. Beaucoup moins pour les intérêts de ma gloire, que pour rendre à Diotime la justice qui lui est due, je n'imagine point que la douloureuse situation où elle est aujourd'hui ne soit



que l'ouvrage de sa vanité ; mais je n'en ai point pour cela plus de pente à croire que l'amour y entre pour tout. En effet, elle s'honorait trop de ma conquête pour n'être pas, & fort humiliée de ma légèreté, & , peut-être, plus surprise encore de l'avoir sitôt éprouvée. Elle est, sans doute, bien loin de se croire ce sentiment ; mais il n'en est pas moins vrai & qu'elle l'a, & qu'il est même impossible qu'elle ne l'ait pas. Ce n'est pas, au reste, que je la blâme de s'être flattée qu'elle me fixerait. Si j'en excepte Aspasia, elle est, de toutes les femmes qui se sont fait la même illusion, la seule qui pût se la faire avec justice ; & plus ses espérances étoient fondées, moins elle doit être disposée à vivre avec moi sur le ton qui, seul, conviendrait à votre tendresse pour elle. Je vous le répète : sans l'avoir jamais aimée comme elle méritoit de l'être, je la trouvois fort aimable.

En la quittant pour vous, long-tems auparavant que le dégoût m'y forçât, je vous ai fait un sacrifice. J'ai crû devoir cette complaisance à un ami sur une chose qui, faisant le malheur de sa vie, ne contribüoit que foiblement au bonheur de la mienne. Je ne cherche pas ; comme vous voyez, à vous exagérer ce que vous me devez ; mais je voudrois bien que par une fantaisie de générosité plus déplacée encore qu'elle n'est inouïe, vous ne la rendissiez pas inutile. Encore une fois, je ne puis, ni ne dois revoir Diotime que pour la presser de renouer avec moi. Elle a sur mes sens assez d'empire encore pour que ce ne fût ni la simple politesse, ni la nécessité attachée à la démarche que vous voudriez que je fisse, qui me forçassent à l'en prier ; & , toute armée qu'elle devrait être contre mes serments, pensez-vous que ce fût impunément qu'elle me re-

verroit à ses genoux ? Quelque pénible que puisse vous être le spectacle qu'elle vous présente, pouvez-vous un instant le comparer avec le supplice que vous éprouveriez si ce que vous exigez de moi, la remettoit entre mes bras ? La justice qu'elle doit se rendre d'avoir de quoi être aimée plus tendrement que personne ; l'amour-propre, le desir de la vengeance ; le plaisir d'aimer dont, lorsqu'on l'a goûté, l'on ne sçauroit être privé long-tems ; ce charme qu'une femme trouve à jouir du desordre où plongent les sens, & à n'être pas belle pour elle seule, la consoleront plus promptement que vous ne croyez, & qu'elle ne le croit elle-même, des malheurs que je lui ai fait éprouver. Mettez la, pour son bonheur, & pour le vôtre, à l'abri des injustices que je lui ferois encore si je la revoyois. J'acheverois, peut-être, par une seconde inconstance, de la dé-



goûter de l'amour ; & il vous est important que ce ne soit que moi qu'elle abhorre. Sans former des projets, sans doute fort généreux, mais, si vous me permettez de vous le dire, plus absurdes encore, ne songez qu'à profiter des avantages que vous avez auprès d'elle pour lui faire partager vos sentiments. Vous n'avez pas dû vous flatter que ce fût sans regret qu'elle me perdît ; & vous auriez encore plus de tort d'imaginer que ce regret puisse être éternel. De tous les rivaux que j'avois auprès d'elle, vous êtes le seul à qui elle ait permis de voir couler ses larmes : c'étoit, dans l'état où elle est, la plus grande, & la plus flatteuse préférence qu'elle pût vous donner. Vous vous plaignez respectivement, elle, de ce qu'elle m'aime toujours, vous de ce qu'elle ne peut vous aimer ; vous vous consolez ensemble de vos communs malheurs ; elle vous ouvre

son cœur, vous permet de lui parler du vôtre, & veut vous guérir de la passion qu'elle vous a inspirée : elle finira par y être sensible, j'ose vous en répondre. Continüez de respecter sa douleur, & ne la contraignez jamais : si vous l'entreprenez de votre amour, que ce ne soit qu'après l'avoir laissée s'épuiser sur le sien ; mais, sur-tout, paroissez toujours convaincu que c'est le plus inutilement du monde que vous l'aimez. Une femme qui dit, & croit qu'elle n'aimera jamais, peut être flattée d'inspirer une passion ; mais elle seroit, à coup sûr, blessée que l'on eût l'air de croire qu'elle peut tôt ou tard la récompenser. Conserver de l'espérance, & feindre de n'en avoir point ; paroître même faire tous vos efforts pour triompher d'un sentiment si malheureux ; l'accâbler de vos soins, & ne la pas fatiguer de vos desirs, c'est dans votre état actuel, de tout ce que vous pouvez em-

ployer ce qui doit avoir le plus de succès. Je ne desaproouverois pas, non plus, que si dans quelque tems vous ne la trouvez point plus sensible, vous lui fissiez craindre que vous pouvez parvenir à vous dégager. Plus accoutumée à votre tendresse qu'elle ne s'en doute, elle craindra tout au moins qu'une passion nouvelle ne vous enlève à des soins qui insensiblement lui seront devenus nécessaires, & dont il n'est pas à présumer qu'elle consente à se voir privée. Quoique sur l'article de la vanité, je l'aye trouvée moins femme qu'une autre, il ne se peut pas davantage qu'elle voye sans un peu de jalousie, l'impression qu'une autre pourroit faire sur vous; & ce mouvement, auquel les femmes, quoiqu'elles en disent, ne se méprennent pas moins souvent que nous-mêmes, ou développera dans son âme, le sentiment sourd qu'elle peut y avoir pour vous,



ou lui fera croire qu'il y existe. Délicat  
jusques au ridicule, en ne supposant que  
le dernier cas, vous rougirez sans dou-  
te, de ne devoir votre triomphe qu'à  
une erreur. J'avoüe qu'en effet il aura  
moins de quoi vous flatter que s'il  
étoit l'ouvrage du penchant; mais, sans  
compter qu'aussitôt que vous l'aurez sou-  
mise, sa propre vanité sera intéressée à  
ne plus rien refuser à la vôtre, l'unique  
chôse qui vous importe à présent, est de  
vaincre. Vous devez donc par consé-  
quent, regarder comme également glo-  
rieux pour vous, tous les moyens qui peu-  
vent vous mener à la victoire. Votre  
amour vous a jusques à présent (chôse  
assez rare!) aussi bien conduit que si vous  
n'eûssiez fait qu'en feindre; & je connois  
trop Diotime pour douter qu'elle ne  
sente pas vivement la façon dont vous  
vous comportez avec elle. Moins, en  
effet, elle ignore l'état de votre âme,

plus elle doit vous sçavoir gré de l'effort que vous vous faites pour ne lui parler jamais que de moi. Ne vous exposez donc point à voir détruire votre ouvrage, par un seul instant de ma présence. Toute la reconnoissance qu'elle vous doit, & que selon toute apparence elle a pour vous, ne tiendrait pas contre un de mes regards. Relativement à notre sentiment, nous sommes tous injustes, ou ingrats; mais, ou j'ai mal étudié les femmes, ou elles sacrifient au leur, plus encore que nous ne sacrifions au nôtre. Je vous invite d'autant plus à peser sur les réflexions que je vous présente, que le parti que vous prendrez, peut, quelque'il soit, plus influer sur votre bonheur. Si, cependant, malgré mes remontrances, vous persistez dans le dessein où vous êtes, je vous donne ma parole, & que j'irai demain voir Diotime, & que vous n'at-

tendrez pas jusques au soir, à être, de  
tous les hommes, le plus à plaindre, &  
le plus desespéré.





## L E T T R E L X X X I I .

L E M E M E A P É R I C L È S .

*Cette Lettre & celle qui la suit , paroissent s'être croisées.*

Q U O I Q U E ce ne soit point de vous que j'apprenne ce qui vient de se passer à Athènes , le fait qu'on me mande est si vraisemblable ; & je dois , d'ailleurs , tant de foi à ceux qui m'écrivent , que je ne doute pas plus de votre déposition que si vous me l'eussiez annoncée vous-même. Vous aviez , en effet , dans le cours d'une administration encore plus heureuse qu'elle n'a été longue , eu trop de droits à notre reconnoissance pour que nous pussions sans la dernière des injustices , ne vous point traiter comme nous avons fait Miltiade , Thémistocle , Cimon , & généralement tous ceux de nos Chefs qui ont le plus utilement travaillé à augmenter notre puissance , & à  
étendre

étendre notre gloire. Je vous connois trop pour croire que le coup qui vous frappe, vous étonne plus qu'il ne vous afflige ; mais si, dans cette occurrence, vous pouviez être surpris de quelque chose, ce seroit, à mon sens, beaucoup moins du prix dont nous payons vos services, que de notre lenteur à vous l'accorder. Heureusement pour notre gratitude accoutumée, sur le point de vous rendre maître d'Épidaure, vous êtes tombé malade d'une fièvre pestilentielle qui s'étant répandue parmi toutes les troupes, vous a mis dans la nécessité absolue d'en lever le siège. Un Peuple, tout à la fois, moins religieux, & moins éclairé que le nôtre, n'auroit sans doute vû dans ce qui vous est arrivé, qu'un accident d'autant plus naturel que l'air d'Épidaure est en été l'on ne peut pas plus mal sain, & que la Grèce vient d'essuyer une peste violente dont même elle

n'est point encore entièrement délivrée ; mais les Athéniens pouvoient-ils se dispenser d'y reconnoître Esculape se vengeant de ce que vous ôsiez assiéger une Ville qui lui est consacrée ? Pourquoi , cependant , est-ce vous que le courroux de ce Dieu poursuit , vous , dis-je , qui , sans lui attribüer pour Epidaure une si grande sollicitude , mais jugeant plus convenables d'autres opérations , n'avez qu'à regret porté nos armes de ce côté là ? Ce Dieu , certes , est ou bien mal instruit , ou bien peu reconnoissant ! Au reste , fatigués comme ils l'étoient de vous voir à leur tête depuis si long-tems , vous vous seriez plus fortement encore que vous n'avez fait , opposé au siège de cette place , & ne vous y seriez même point trouvé , qu'ils ne s'en feroient pas moins pris à vous de la honte dont leurs armes viennent de s'y couvrir. Enfin , donc , ils vous permettent de jouir de



ce repos que vous desiriez depuis si longtemps ! Je crois , toutes-fois , que vous vous trompez , si vous vous flattez que ce soit pour toujours qu'ils vous y rendent. Plus las , bientôt , du gouvernement de ceux qui vous succèdent , qu'il ne l'étoit du vôtre , vous verrez ce Peuple , aussi volage qu'il est ingrat , vous redemander avec encore plus de fureur qu'il n'en a mis à vous déposer ; & je crains qu'importuné de leurs clameurs , ou , plutôt , ne croyant pas que l'ingratitude de votre Patrie , soit pour vous une raison de vous dispenser de lui être utile , vous ne repreniez ces mêmes chaînes dont avec tant de plaisir vous vous voyez aujourd'hui délivré. \* J'avoue qu'en de pareilles circonstances ,

---

\* L'événement justifia de tout point la prédiction d'Alcibiade. Peu de tems après avoir déposé Périclès , les Athéniens le rappellerent à leur tête ; & il resta en place jusques à sa mort , qui arriva à la vérité l'année d'après.

le plaisir de m'en venger, l'emporteroit de beaucoup dans mon âme, sur la gloire qu'il pourroit y avoir à la servir ; mais je ne suis point étonné qu'au lieu de penser sur cela comme moi, vous vous croyiez d'autant plus obligé de vous y consacrer, que vous avez plus à vous en plaindre. Laissons, si vous le voulez bien, ces discours superflus. Quoique j'imagine que, dans la position où vous êtes, vous avez pu trouver des ressources dans votre économie, je n'en ai pas moins de peine à croire que, pour payer la formidable amende à laquelle vous êtes condamné, vous puissiez vous passer du secours de vos amis. J'envoie, en conséquence, à Timagènes l'ordre de vous fournir tout l'argent dont vous aurez besoin ; & je me flatte que vous voudrez bien ne pas refuser ces foibles marques de mon respect, & de mon dévouement pour vous. Disposez donc de mon bien, je vous en

conjure, avec la même liberté que vous  
 dispôseriez du vôtre; & songez que, de  
 toutes les obligations que je vous ai,  
 celle d'avoir permis que je vous prou-  
 vâsse, quoique bien foiblement, ma re-  
 connoissance, ne fera pas, de tout ce  
 que je vous dois, ce dont je conser-  
 verai le moins précieusement la mémoi-  
 re. Comme j'attache infiniment plus de  
 gloire à pouvoir vous être utile, qu'à  
 l'être aux Athéniens; & que, dans les  
 circonstances où vous êtes, il se pourroit  
 qu'à la ville je vous fusse de quelque  
 secours, je vous supplie, si vous en avez  
 encore le pouvoir, de m'y rappeler;  
 & si cela ne dépend plus de vous en  
 aucune façon, d'obtenir de ceux qui  
 gouvernent actuellement, que j'y ramè-  
 ne l'Armée que vous m'aviez confiée.  
 Ne croyez pas qu'en m'accordant, ou  
 en me faisant accorder cette grâce,  
 vous fassiez à la Patrie, le tort même le



plus léger. Quoique nous n'ayons rien tenté dont Esculape pût avoir à se plaindre, la vengeance nous poursuit aussi. Nous sommes foibles, & malades: je n'ai pû, pour ces deux raisons, depuis l'ouverture de la Campagne, faire d'autres exploits que de prendre trois méchants petits Forts que, faute de monde pour les garder, j'ai démolis sur le champ; & je regarde pour beaucoup dans l'état où nous sommes, que l'ennemi n'ait qu'en vain, tenté de nous entamer: mais enfin, notre situation devient si critique & nous déperissons si sensiblement, que je ne répondrois pas, tout avantageux qu'est le poste que j'ai choisi, & quelque bien retranché que j'y sois, que je n'y fusse forcé si j'y étois attaqué un peu vivement. Plus il est étonnant que l'ennemi n'en ait pas encore conçu le projet, moins aussi, je puis me flatter de le voir long-tems dans la même inaction. Je

suis, même, bien sûr de ne devoir la  
 sienne qu'à l'art avec lequel j'ai sçu jus-  
 ques à présent lui déguiser notre foi-  
 blesse : mais il est impossible, & que mille  
 choses ne la lui décèlent pas, & que l'ins-  
 tant qui le desabusera, ne soit pas l'instant  
 de notre perte. J'ai déjà instruit le Con-  
 seil, de notre p<sup>o</sup>sition ; &, si dans deux  
 jours, je n'en reçois point l'ordre que  
 j'en attends, quoiqu'en puissent dire nos  
 Orateurs, je prendrai sur moi notre re-  
 traite. Le vent est bon, la mer ne nous  
 est pas encore fermée ; & je me hâterai de  
 profiter de deux avantages qu'il ne se  
 peut pas que je conserve long-tems,  
 pour sauver le reste des Troupes que j'ai  
 sous mes ordres, & pour satisfaire l'im-  
 patience où je suis de vous revoir.



## L E T T R E LXXXIII.

PÉRICLÈS À ALCIBIADE.

**T**ANT, & de si desagréables affaires ont accompagné & suivi ma déposition, que, ne scachant quand je pourrois vous en faire part, j'avois prié Thrazylle de vous en instruire. Je crois donc, en vous disant que je ne suis plus à Athènes, qu'un simple Citoyen, moins vous en donner la nouvelle, que vous la confirmer. Vous savez trop combien c'étoit sincèrement que je desirois le repos, & à quel point même ma place m'étoit devenue onéreuse, pour croire qu'en contribuant à m'en priver, mes ennemis m'ayent causé autant de chagrin qu'ils s'en flattent. La meilleure preuve que je puisse vous donner du plaisir que j'ai d'en être débarrassé, & qui,



à mon sens, est sans réplique, est la tranquillité dont j'ai vu toutes les cabales qui se formoient contre moi, & l'inaction où je me suis tenu, lorsqu'il m'eût été si facile, ou d'en empêcher l'effet, ou de le faire retomber sur les cabaleurs mêmes. Mais j'étois las de lutter sans cesse contre l'injustice & l'envie; d'ailleurs, l'objet étoit à mes yeux fort au-dessous des peines qu'il auroit fallu que je me fusse données pour me la conserver. Si, par cette indifférence, j'ai encouru le blâme de ceux à qui une pareille place paroît d'un si grand prix, j'ai du moins agi d'après l'appréciation qu'intérieurement j'en avois faite. Ou je me trompe fort, ou vous ne ferez pas du nombre de ceux qui me pardonneront de l'avoir si peu prise; je n'en serai pas surpris. Votre ambition qui n'a point encore essuyé de traverses, ne doit pas vous permettre de croire mes dégoûts ni aussi vrais, ni aussi

continûs qu'ils l'étoient. Un jour, ce que vous en éprouverez vous-même, vous rendra moins douteuse la réalité des miens. Vous ne sentirez que trop, croyez-en à mon expérience, que l'honneur de conduire une multitude de qui vous avez sans cesse le caprice & la légèreté à combattre; qui, en s'attribuant constamment ceux des succès qu'elle se doit le moins, rejette toujours sur ses Chefs, ceux des revers qu'elle effuye, auxquels ils ont pû avoir le moins de part; vous sentirez, dis-je, que cet honneur n'a point du tout de quoi dédommager des peines qui y sont attachées, & de l'ingratitude qui en est si communément le prix. Quelque vive, cependant, que soit la joye que je ressens de me voir enfin à portée de jouir de cette liberté que j'avois jusques-là si vainement désirée, j'aime mieux la renfermer au fond de mon cœur, & la cacher sous

l'air de l'indifférence, que de donner sujet à mes ennemis, en la leur montrant telle qu'elle est, de la croire factice. C'est aussi, ce me semble, avoir bien peu de philosophie, que de ne pouvoir se passer que les autres nous en croient. La reddition de mes comptes a immédiatement suivi ma déposition, & ne vient que d'être terminée. Si vous sçaviez moins de combien de petitesse aussi deshonorantes pour le cœur humain que la haine même, cet odieux sentiment est accompagné, & de quoi il rend capables ceux qui l'éprouvent, vous auriez peine à imaginer la minutielle, & méprisable exactitude qu'on a apportée à leur examen. Enfin, malgré le desir effréné qu'ils avoient de me trouver coupable, mes Commissaires ont été forcés de déclarer que j'avois administré avec la plus grande fidélité, les revenus de la République. D'après cet aveu, d'autant moins



suspect de partialité en ma faveur qu'il a été fait par mes plus cruels ennemis, je devois naturellement me flatter que ma déposition étoit tout le mal que je pûsse avoir à craindre ; mais je ne connoissois encore ni toute l'intrépidité, ni toutes les ressources de la haine. Pour se consoler donc de la douleur que leur caufoit mon innocence, & de l'aveu si humiliant qu'après tant d'injurieuses imputations, ils étoient forcés d'en faire, ils m'ont fait condamner à une amende de cent cinquante talents. *Sur quel prétexte, me demanderez-vous, puisque vos comptes n'offroient point de malversation à punir ?* Je vais vous le dire : c'est pour me faire porter la peine des malheurs que la République a essuyés pendant que je l'ai gouvernée, & vraisemblablement aussi, de ce qu'à fort peu de chose près, j'ai, devant Epidaure, été attaqué de la peste. J'étois, peut-être, en droit de demander que les suc-

cèz qui , pendant le même-tems , ont tant ajouté à sa puissance , & à sa gloire , fûssent mis en compensation avec les infortunes dont on me rend responsable ; mais j'ai crain , quelque juste que cela eût été , de ne pouvoir le proposer sans m'avilir. Vous ne ferez pas surpris que la même délicatesse m'ait encore moins permis de demander que mon amende fût modérée. J'avois toute la certitude possible que si je faisois cette démarche , j'obtiendrois aisément cette grâce ; & même , qu'en faveur de cette bassesse , il ne seroit pas impossible qu'on me la remît toute entière ; mais le goût que vous me connoissez pour l'argent , n'a pû , tout ardent qu'il est , l'emporter dans mon âme , sur la honte de devoir quoique ce fût à des gens que je ne puis que mépriser. Ce ne sera pas , sans doute , ce qui vous étonnera le moins : cela est , pourtant , comme je vous le dis. Plaîsan-

terie à part , voyez dans quel embar-  
ras je me serois trouvé, sans cette éco-  
nomie que vous m'avez si souvent repro-  
chée. Quelques ressources que j'y aye  
trouvées , il me manquoit encore cin-  
quante talents; & comme je n'ai pas plus  
voulu retarder le payement de la somme  
à laquelle j'étois condamné , qu'en de-  
mander la modération, j'ai écrit à Tima-  
gènes de m'envoyer ce qu'il me falloit  
pour la compléter. A sa promptitude à  
me l'apporter , ainsi qu'aux pressantes  
solicitations qu'il m'a faites d'en prendre  
davantage , j'ai reconnu vos sentiments  
pour moi. Lorsque vous serez ici , nous  
prendrons ensemble les arrangements né-  
cessaires, & que Timagènes n'a pas crû  
devoir décider lui-même. Je ne doute  
point que le peu de moyens que vous  
avez d'acquérir de la gloire où vous  
êtes, n'ajoute beaucoup à l'empressement  
que vous devez avoir de vous retrouver



dans Athènes ; & comme , par la situation actuelle des choses , je crois pouvoir le servir , sans qu'il en résulte rien de fâcheux pour la Patrie , j'en ai parlé en particulier à Démochâres qui , dans la sorte d'Anarchie où nous sommes depuis ma déposition , a de l'influence sur les affaires. D'après ce qu'il m'a dit , & ce que je sçavois déjà de ce que l'on veut faire ici à ce sujet , il y a toute apparence que vous recevrez incessamment l'ordre d'y ramener les Troupes. Je vous conjure , mon cher Alcibiade , de ne le point prévenir. Si vous vous rappelez combien le Peuple à qui vous avez affaire , est jaloux de son autorité , vous ne devez pas douter qu'il ne fâisît cette occasion de sévir contre vous , & avec d'autant plus de joye que , par notre attachement respectif , il seroit plus persuadé que les coups qu'il vous porteroit , retomberoient sur moi.

## L E T T R E LXXXIV.

NÉMÉE AU MEME.

J'AI, je l'avoüe, peine à concevoir, & pourquoi vous vous plaisez tant à me donner des ridicules, & comment le peu que cette peine vous rend, ne vous dégoute pas de la prendre. Du moins, en me demandant des grâces, ne devriez-vous point pour votre propre intérêt, vous servir d'expressions si peu propres à me porter à vous en faire. A lire votre lettre, il feroit, tant l'ironie & le desir y marchent d'un pas égal, difficile de décider lequel, de me voir, ou de me plaisanter, vous est le plus nécessaire. Si la raillerie avoit pour moi, autant de charmes qu'elle en a pour vous, je pourrois en trouver dans ce que vous m'écrivez, une assez ample matière. D'abord  
c'est,

c'est, dites-vous, par dignité, que je n'ai point pendant si long-tems recherché l'honneur de vous voir ; ce n'a pas même été sans qu'il en ait beaucoup coûté à mon amour, que j'ai fait à ma gloire, ce sacrifice ; cependant vous ne doutez pas que je n'aye été occupée de Châres au point d'en oublier la nature entière ; ce qui, pourtant, n'empêche pas (toujours selon vous) que je n'aye été on ne peut pas plus piquée de votre oubli. Mais, un instant après, vous oubliez ma dignité, mon amour pour Châres, mon chagrin contre vous ; & ne donnez plus à mon silence, d'autre cause que la crainte que j'ai eüe de troubler vos occupations. Tout cela, si vous me permettez de vous le dire, me paroît bien inconséquent ! Mais il n'est pas possible apparemment, de donner tant à la légèreté, que ce ne soit aux dépens de la justesse ; & ceux qui savent combien il vous est important de briller, ne seront



pas surpris qu'au hazard de tout ce qui peut en arriver, ce soit à la première de ces deux choses que vous donniez constamment la préférence. Devidons, s'il se peut, tout ce que vous m'avez dit : premièrement, que je vous eusse, ou non, crû occupé, rien, & vous le sçavez, si j'eusse eu envie de vous voir, ne m'auroit été plus indifférent. Je vous aurois, avec autant de liberté que dans des circonstances contraires, prié de vouloir bien me procurer cet honneur. Je l'aurois, même, pû faire avec d'autant moins de scrupule, que, dans le cas où vous auriez été desœuvré, ma prière n'auroit pas pû vous être à charge ; & que, dans l'autre, je vous aurois offert l'occasion toujours pour vous si flatteuse, de faire une perfidie. Secondement : vous-même ne paroissant point douter que je ne sois très attachée à Châres, ne craignez point de me proposer un rendez-vous qui,

si mon cœur eût été dans les dispositions  
 que vous lui attribuez, n'auroit sûre-  
 ment pas eu de quoi me plaire; & je ne  
 vois point pourquoi, tout devant sur  
 cela être égal entre nous, j'aurois eu  
 pour vos fantaisies, plus d'égards que  
 vous n'en témoignez pour les miennes.  
 Quant à cette dignité qui, selon vous, a  
 concouru avec l'amour pour me forcer au  
 silence, vous ne devriez pas ignorer que  
 de tous les ridicules que vous pouviez me  
 donner, c'étoit le ridicule que je pou-  
 vois le moins prendre. Il eût été si sim-  
 ple de ne chercher que dans mon indif-  
 férence pour vous, la cause de mon peu  
 d'empressement à vous voir, qu'il falloit  
 tout votre amour-propre pour lui en  
 donner une qui, de toutes façons, m'est  
 si étrangère. Ce qu'il y a de très-vrai,  
 c'est qu'occupée de Chârés, ou d'un  
 autre; peut être aussi, ne l'ayant été de  
 personne; à peine, loin de pouvoir être

piquée de votre oubli, vous êtes-vous  
une seule fois offert à mon imagination.  
Pour réparer à vos yeux (si, pourtant,  
cela est possible) le tort d'une distrac-  
tion si peu croyable, je vous dirai avec  
la même franchise que, depuis quelques  
jours je sentoís assez vivement votre ab-  
sence pour desirer que le caprice, ou  
l'ennui vous ramenât vers moi. Je  
doute même, que, *toute dignité à part*,  
je n'eusse pas cherché à hâter des instants  
dont j'accusois en secret la lenteur, si en  
prévenant vos desirs, je n'eusse pas eu à  
craindre de vous armer contre les miens.  
C'est à cette seule considération, beau-  
coup moins illusoire que vous ne la trou-  
verez, sans doute, que vous avez dû mon  
silence, & sa continuité. Peut-être ne  
pouvant plus vous flatter de me faire  
faire une infidélité qui me soit un peu  
pénible, vous repentirez-vous de vous  
être souvenu de moi; mais, telle est la



vérité de mon caractère , que quelque chose que je pûsse gagner à votre erreur, je ne scaurois me résoudre à vous la laisser. Si , comme je le crois possible , la confiance que je vous fais , tournoit vos idées d'un autre côté , je vous serois obligée de me le faire dire. J'avois un projet : je n'y tiens pas assez pour que le sacrifice que je vous en faisois , me coûtât beaucoup ; mais je ne serai pas fâchée de le retrouver , s'il faut que je laisse le Céramique, & l'honneur de vous y voir, à quelque beauté qui , pour le moment , vous paroisse plus digne que moi , de l'un , & de l'autre. Je vous rends , au reste , mille grâces de tous les ménagements que vous prenez sur vous de vous imposer , pour dérober à Châres , l'emploi que , jusques à présent , je dois faire de ma soirée : s'il eût été pour moi , ce que vous pensiez , ou je n'aurois pas accepté votre invitation , ou , du moins ,

ce n'auroit pas été sans l'en prévenir, que je l'aurois fait. Ce sera donc, si vous n'avez, vous, personne à tromper, le plus ouvertement du monde, que j'irai au Céramique. Comme, de toutes les maisons que vous avez dans Athènes, c'est celle où l'on peut le moins se cacher aux yeux du Public, j'avois inféré du choix que vous en faisiez pour me voir, ou que vous aviez moins d'envie que vous ne dites, que Châres ignorât ma marche, ou que vous vouliez, par une chose d'éclat, desespérer quelque infortunée. Je vous ai dit combien à l'égard de Châres, les précautions étoient peu nécessaires; c'est à vous à vous arranger sur le reste. Quelque soit le lieu du rendez-vous, vous m'obligerez de vous y trouver le plutôt qu'il vous sera possible. Pour moi, l'instant où je compte m'y rendre, sera si près du moment où je vous écris que, quelque diligence que

vous puissiez faire, j'y aurai, selon toute apparence, devancé vos pas. Quoique cet empressement de ma part, doive assez vous annoncer que ma complaisance pour vous, ne m'est point onéreuse, j'y mets, cependant, un prix : ce seroit que vous voulussiez bien me montrer plus d'amour que d'emportement : c'est-à-dire, pour ne pas trop vous effrayer, que vous eussiez avec moi, plus le ton du sentiment, que le ton que vous mettez toujours à sa place. J'aime, vous ne l'ignorez pas, à m'annoblir mes erreurs : d'ailleurs, lorsque je suis sûre de ne faire naître que des desirs, soit délicatesse, soit vanité, je me fais des miens, une honte qui les gêne, & que je ne puis sentir sans que celui qui me la fait essuyer, n'en partage les inconvénients. Je veux enfin, pouvoir ne me pas moins tromper sur ce que j'inspire, que je n'aime à m'abuser sur ce que je sens. Il y a des mo-



ments dont cette double méprise m'augmente les charmes ; & , comme il ne se peut pas que je sois plus sensible , que l'on n'en soit en même-tems plus heureux , je me flatte qu'à cette considération , vous vous déterminerez à vous faire la violence que je vous demande. Il vous paroîtra singulier , sans doute , que ce soit lorsque je ne prétends plus à votre cœur , que j'exige de vous , des choses dont le sentiment seul doit faire une nécessité , & auxquelles , même , dans le tems que je vous aimois le plus , je semblois peu attachée ; mais c'est qu'alors je trouvois dans mes propres dispositions , un dédommagement de votre peu de délicatesse ; que si je sentois que je n'étois point aimée comme j'aurois voulu l'être , je croyois l'être pourtant ; & que moins il m'est possible de me faire aujourd'hui cette illusion , plus j'ai besoin de quelque chose qui , s'il se

peut, me fasse oublier à quel mouvement  
je dois vos desirs, & quel est aussi le  
motif que j'ai pour m'y rendre.



## L E T T R E LXXXV.

ALCIBIADE A THÉRAMENE.

J'AI comme un autre, ou, pour parler plus juste, j'ai, comme tout le monde; été l'objet des bontés d'Ampélis; mais je n'ai pas eu, comme vous, la manie d'en exiger des sentiments, ni la foiblesse de lui en accorder. Je crois, cependant, que si ce malheur m'étoit arrivé, j'aurois, sans balancer, préféré l'ignominie d'aimer une femme si méprisable à tous égards, au tourment de ne la plus posséder par excès de délicatesse; & que, sans avoir même à me faire beaucoup d'efforts, j'aurois sçu être philosophe jusquelà. Il est bien singulier que vous qui, sur la vanité en général, & sur la mienne en particulier, sçavez dire de si belles choses, vous ne sentiez pas non-seulement com-



biën dans cette occâsion, vous sacrifiez à la vôtre, mais que ce n'est qu'à ce mouvement seul que vous sacrifiez. Je ne me pique, assurément, de penser ni autant, ni avec autant de profondeur que vous; mais je n'en crois pas moins avoir découvert que l'amour n'a le pouvoir de nous rendre malheureux, que parce que nous ne l'avons pas laissé tel que nous l'avons reçu de la nature. Il nous suffisoit de plaire: nous avons voulu être aimés; & qu'une simple préférence qui devoit être aussi momentanée que le desir qui l'a fait naître, devint un sentiment, & même un sentiment suivi. Un sentiment! Grands Dieux! Que l'orgueil nous a gâté de choses! Car, enfin, sans cet imbécile mouvement, seroit-il pour nous d'une si grande importance d'être ou la première fantaisie d'une femme, ou le seul objet qui prenne sur son imagination, ou sur ses sens? Que fait, dans le

fond , à la sorte de bonheur qu'il est en elle de nous procurer , qu'il lui ait plu d'en fairejouir quelqu'un avant nous , ou de nous le faire partager avec un autre ? *Ampélis* , dites-vous ( & vous dites vrai ) *n'a ni mœurs ni principes*. Eh bien ! pourquoi voulez-vous vous faire une nécessité de choses qui vous sont si peu nécessaires , lorsqu'elle vous offre , d'ailleurs , tout ce que vous devriez seulement désirer ? Connoissez - vous , en effet , quelque peau qui égale la blancheur , & la finesse de la sienne ? d'yeux aussi séduisants que ses yeux , & qui renferment une expression plus vive ? Ne l'emporte-t'elle point , tant par la justesse des proportions , que par la beauté des formes , sur la plus belle statue que nous connoissions ? N'est - il pas vrai que sa fraîcheur est telle que rien ne peut l'altérer ? Ne le disputeroit - elle pas pour la sensibilité , à Vénus même ? Que de char-

mes ! » Mais cette même Ampélis qu'on  
 » trouve toujours si sensible, on ne la  
 » voit jamais tendre : il n'est pas moins  
 » impossible d'en arracher le plus léger  
 » sentiment, que de n'en point obtenir  
 » les faveurs les plus marquées. Tou-  
 » jours, & toute au desir, elle imagine  
 » si peu l'amour, que dans les instants  
 » même où l'idée d'en sentir, & d'en  
 » inspirer, pourroit ajouter tant au  
 » plaisir, elle ne vous permet pas plus  
 » cette illusion, qu'elle-même ne cher-  
 » che à se la faire. Sans décence, com-  
 » me sans délicatesse, elle ne se pré-  
 » pare jamais à parler que l'homme qui  
 » s'intéresse à elle, n'ait à trembler  
 » pour ce qu'elle va dire ; & , en effet,  
 » elle n'a jamais parlé, qu'il n'ait eu à  
 » rougir pour elle, de ce qu'elle avoit  
 » dit. » Rien n'est plus vrai que tout  
 » cela ; mais, encore une fois, qu'importe  
 » au plaisir ? Que je vous plains, si, pour



que vous ne vous fassiez pas une honte  
des desirs qu'une femme peut vous inspi-  
rer, il faut nécessairement, qu'elle ait  
de l'esprit, & des mœurs! Ce n'est point  
que, tout le premier, je ne veuille que  
celles que j'attaque, ayent, au moins,  
la réputation d'en avoir. Toute femme,  
entrée dans le monde, par un autre que  
moi, si quelque raison particulière ne  
me force à le lui pardonner, me paroît,  
vous ne l'ignorez pas, quelque célèbre  
même qu'elle puisse être par sa beauté,  
peu digne de mes soins; mais c'est bien  
moins, vous le sçavez encore, par sévé-  
rité de principes, que j'exige qu'elles en  
ayent, ou que l'on puisse leur en croire;  
que pour rendre plus éclatants, les triom-  
phes que je remporte sur elles; & que si,  
comme cela m'est arrivé, mes plus bril-  
lantes victoires ont intérieurement peu  
de quoi flatter mon amour-propre;  
on ne puisse pas, ainsi que moi, ne les

priser que ce qu'elles valent. Loin donc de désirer réellement des mœurs aux femmes que j'ai soumises, cette vanité qui, je l'avoue, détermine & règle toutes mes actions, m'impose la loi de leur en ôter, si je le puis, jusques à la plus légère apparence, afin que mon successeur, quelle que soit sa façon de penser, trouve tout à regretter, ou rien à faire.

Si vous aviez eu sur cela, autant de philosophie que moi, vous n'auriez pas immolé un bonheur réel à des chimères qui, si elles pouvoient se réaliser, ne vous laisseroient bientôt que le regret de vous en être formé une trop haute idée. Eh ! mon cher Théramène, il est, en effet, si rare que ce soit par les sentiments de l'objet qui nous plaît, que nous soyons heureux, que je ne comprenne pas que, dans ces sortes d'engagements, ce soit cela qu'on se propose. Je suis, de plus, persuadé que si l'homme qui se croit

le plus vivement amoureux , & qui , en conséquence , desire le plus d'inspirer des transports , vouloit bien s'examiner , à trouveroit que c'est beaucoup moins par délicatesse , que par amour-propre qu'il le desire si vivement. Cherchons pour nos propres intérêts à remplir l'imagination d'une femme , & à troubler ses sens : n'oublions rien de ce qui peut en porter l'ivresse au-delà de toutes bornes ; mais dans le tems même que nous jouissons de nos succès , le plus délicieusement , souvenons-nous que nous n'en sommes redevables qu'à la nature ; & gardons-nous , sur-tout , de les croire plus que nos propres desirs , l'ouvrage de l'amour. Nous ne pourrions sans nous imposer une reconnoissance aussi gênante pour nous , qu'elle pourroit , d'ailleurs , être mal fondée , nous flatter de l'un ; & l'autre , en nous exagérant ce que nous sentons , multiplieroit plus nos erreurs .



erreurs, qu'elle n'étendrait nos plaisirs. Si vous avez assez de raison pour goûter ces réflexions; ou que votre amour-propre vous permette de suivre mes conseils, loin de vous obstiner à fuir Ampélis, & à tâcher de haïr une femme qui n'est pas moins faite pour inspirer le mépris le plus profond, que pour faire naître les plus ardents desirs, vous ne chercherez qu'à vous confirmer dans le premier, en la voyant le plus qu'il sera possible; & puisque, malgré ce qu'elle se croit d'indifférence pour vous, & de goût pour un autre, elle veut bien se prêter encore à votre frénésie, à perdre les autres dans ses bras. Ce que je vous propose, ce qu'elle-même, pour adoucir la douleur que vous cause son inconstance, vous a proposé, annonce, j'en conviens, que nous avons aussi peu l'un que l'autre, de ce qu'on appelle *délicatesse*, & *principes*; mais, en

revanche , cela est on ne peut pas plus sensé. Ce que vous avez ici à considérer, n'est point que vous ne lui plaisiez plus , mais qu'elle vous plaît encore. Vous perdez , d'ailleurs , si peu de chose , au changement de ses idées , que si elle ne vous avoit pas dit que ce n'est plus vous qu'elle croit aimer , vous ne vous en douteriez pas. Eh ! qui sçait si elle-même pourra toujours s'en souvenir ! Mais , je veux , contre toute apparence , que les complaisances qu'elle consent à s'imposer , lui soient aussi onéreuses que vous le craignez , c'est encore ce que vous devez consulter le moins. Votre répugnance sur cela , ne me paroît pas plus raisonnable que la haine que vous vous sentez pour elle , & que vous mettez avec tant d'injustice , à la place de la reconnaissance que vous lui devriez. Il me semble , du moins , qu'en se livrant à vos desirs , lorsque vous lui paroissiez aimable,

elle ne fit pas à beaucoup près autant pour vous, qu'elle ne fait, quand, par égard pour le goût qu'elle vous inspire encore, elle se résigne, tant qu'elle aura le malheur de vous plaire, à vous traiter comme si un autre ne lui plaisoit pas. Je n'ignore pas que le préjugé lui feroit de cette condescendance, un très-grand crime; & qu'il faudroit, dans toutes les règles, qu'au lieu de ne vous faire perdre à son inconstance, que le titre de son amant, elle vous laissât expirer de la douleur de l'avoir perdue; mais je ne sçais si la raison & l'humanité ne lui prescrivent point ce que le préjugé lui défend. Quoiqu'il en puisse être, je suis, quant à moi, très-loin de la condamner, & de vous exhorter comme Axiochus, à attendre que le tems vous guerisse. Aimpélis me paroît juger la situation, & connoître le cœur, mieux que vous, & que lui. Si un amour véritable, en supposant qu'il y en



ait de tels , peut s'accroître par les plaisirs , ou , du moins , n'en être pas altéré ; une fantaisie du genre de la vôtre , & dont , pour en parler sérieusement , l'honneur & la raison ne sçauroient nous faire qu'un supplice , ne peut que s'y évanouir :



## LETTRE LXXXVI.

*AXIOCHUS A ALCIBIADE.*

**E**NFIN, mon cher Alcibiade, je viens de vaincre : mais, quel triomphe ! & que, pour en être satisfait, il faudroit avoir peu d'amour, & de délicatesse ! Grands Dieux ! se peut-il que Diotime ait paru m'accorder tout ce qu'il étoit possible qu'elle me donnât, & qu'elle me laisse encore tant à desirer ! Crüel ! me nuirez-vous toujourns ; & faut-il qu'un cœur assez à plaindre pour s'être laissé toucher par vos perfides soins, conserve éternellement une idée qui ne peut que le déchirer ! Quoi ! même entre mes bras, l'ingrate vous rappelle toujourns dans les siens ! N'aurois-je donc que profité d'un instant de foiblesse ! Ah ! je ne crois pas avoir à me reprocher la plus légère violence.

Niiij

Quand même cette odieuse voye auroit pû me réussir auprès de Diotime, j'aurois, sans hésiter, préféré le tourment où je vivois, quelque crüel qu'il me fût, à la honte de ne la devoir qu'à des entreprises dont le succès ne m'auroit pas moins avili qu'elle-même à mes yeux. Mais vous jugerez mieux de ma situation actuelle, lorsque je vous aurai fait le récit de ce qui vient de se passer ; & , peut-être, pourrez-vous me la définir.

Vous vous rappelez, sans doute, que nous étions tacitement convenus, elle, de me laisser lui parler de mes sentimens, moi, de souffrir qu'elle m'entretînt autant qu'elle le voudroit, de la passion que, toute malheureuse qu'elle étoit, elle s'obstinoit à conserver pour vous. Tous deux, également fidelles à notre traité, à quelque point que, dans sa bouche, votre éloge me fatiguât, je la laissois, sinon sans impatience, du moins avec



Une apparente tranquillité vous loïer sans cesse : elle , de son côté , quelque ennuyée qu'elle pût être de mon amour , avoit la complaisance de le laisser s'expliquer. J'étois cette après dinée à ses genoux d'où elle avoit plus d'une fois inutilement tenté de me faire relever. Je ne sçais si ce n'est qu'au desordre où votre idée , toujours présente à son esprit , avoit plongé ses sens , que j'ai dû ma victoire ; ou si , entraînée par la force de fureur dont je lui parlois de ce qu'elle m'inspire , elle s'est trouvé moins de moyens de me résister ; mais , quelque offusqués que fussent mes yeux par les larmes qu'en cet instant , elle me faisoit répandre , j'ai crû voir dans les siens , une sorte d'attendrissement , qui m'a paru plus tenir de l'amour , que de la simple compassion. Après une rêverie aussi longue que profonde , elle s'est tout d'un coup précipitée sur moi , a permis

que je la serrâsse dans mes bras , a mêlé ses pleurs aux miens, nos soupirs , même , se sont unis. Tout mon respect pour elle, n'a pas , plus que son indifférence pour moi , pû tenir contre une si dangereuse situation ; sa complaisance , enfin , n'a pas eu plus de bornes que mes desirs. Mais, combien, quand elle a été rendue à elle-même , les mouvements que j'ai saisis dans son âme , & l'envie que je lui ai vue de me les dérober , ne m'ont-ils point causé d'alarmes ! Avec quelle tristesse , les yeux où je ne lisois que le repentir , & l'étonnement de m'avoir rendu heureux , ne se sont-ils point portés sur moi ! Quelle peine c'étoit pour elle de les y fixer ! Combien, enfin, l'expression qu'elle trouvoit dans les miens , les droits qu'elle venoit de me donner , mes transports , l'ivresse où j'étois de mon bonheur , ne paroissent-ils pas faire son supplice ! Enchaînée , toutes - fois ,

par ce moment de foiblesse dont , quel-  
qu'heureux qu'il m'ait rendu , je ne de-  
sirerois pas moins vivement qu'elle-mê-  
me , qu'elle n'eût point éprouvé la puis-  
sance, Diotime ne se refusoit à rien de ce  
que , malgré toute la honte que je m'en  
faisois, mon amour me forçoit d'attenter :  
mais, que ne lui en coûtoit-il pas pour en  
tolérer les entreprises ! Avec quelle inhu-  
maine sécheresse ne s'y prêtoit-elle pas !  
Ah ! cruel ! ce n'est pas ainsi que vous  
l'avez vüe ! Heureusement ( & jugez com-  
bien il falloit que j'eusse à me plaindre  
d'elle, pour que, dans cet instant, j'aye pû  
regarder cela comme un bonheur ! ) on  
est venu nous interrompre. Vous imagi-  
nez aisément que ce n'a pas été d'abord  
que je m'en suis félicité ; mais la joye  
qu'elle a paru en ressentir , ne me prou-  
vant que trop ce que je ne faisois que  
penser de l'état de son cœur ; la certitude  
qu'il me seroit impossible de lui cacher



long-tems mes idées ; l'inquiétude que j'avois de la façon dont une explication entr'elle, & moi, pourroit tourner ; la crainte que ma délicatesse ne lui parût qu'une injustice, m'ont fait, enfin, envisager des mêmes yeux qu'elle, le trouble qu'on apportoit dans notre tête à tête. Ce n'est pas que j'ignore que, quand cette interruption auroit autant gêné sa tendresse, qu'elle gênoit la mienne, ce qu'elle se doit, ne lui auroit point permis de le faire paroître : mais de la joye ! Car je ne me suis point trompé, j'en ai saisi dans ses yeux ; d'ailleurs, avec quelle liberté ne s'est-elle point livrée à la conversation ! Que d'art pour la prolonger ! Que vous dirai-je de plus ? Persuadé, aux mesures que je lui voyois prendre pour la faire durer, que ce seroit vainement que j'en attendrois la fin, & même la craignant, je suis sorti. J'ai été vous chercher par-tout pour vous communi-

quer ce que , ne vous ayant rencontré  
nulle part , & dans le besoin extrême  
que j'ai que vous m'éclairiez sur l'état du  
cœur de Diotime, je prends enfin le parti  
de vous écrire. Adieu : s'il est vrai que  
vous m'aimiez , vous ne me ferez pas  
attendre votre réponse.



## L E T T R E LXXXVII.

*ALCIBIADE A AXIOCHUS.*

QUOIQUE je ne doutâsse point que vous ne triomphâssiez de Diotime , je ne croyois point , je l'avoüe , avoir à vous féliciter sitôt de votre victoire. Les femmes--mais laissons les réflexions que je pourrois avoir à faire sur elles. Je vais vous en tracer à la hâte , quelques-unes qui me paroissent vous être d'autant plus nécessaires que , dans votre pôtion actuelle , un instant d'humeur peut être plus dangereux pour vous. Plus donc, soit que vous ayez , ou non , raison d'en juger comme vous faites , vous trouvez qu'il manque de chôses à votre bonheur , moins , à mon sens , vous devez avoir l'air de le remarquer. Un amant qui ne doit son triomphe qu'à l'amour , & ne



ſçauroit en douter, peut hazarder avec ſuccès quelques plaintes ſur la façon dont on le rend heureux, ſ'il y trouve de quoi bleſſer ſa vanité, ſa délicateſſe, ſes idées particulières, ou la violence de ſes deſirs: encore douté-je fort que, dans ces premiers moments où une femme eſt ordinairement encore plus occupée de ce qu'elle ſacrifie, que de l'objet même à qui elle l'immole, le reproche ne fût pas de mauvaiſe grâce: pour vous, vous ne pouvez trop ſévèrement vous l'interdire. Il eſt toujours, en ces occâſions, convenable d'attendre que celle qui fait en notre faveur, violence à des principes qu'elle avoit juſques-là reſpectés, ſe ſoit familiarifée avec ſa foibleſſe; & que celle à qui elle ne coûte rien, ait jugé à propos de dépôtſer le maſque que le deſir, ou la néceſſité de nous en impôſer lui ont fait prendre. Paroitre la dupe de l'un, & reſpecter l'autre, ſont de petits

égards qui , loin de vous dérober rien de ce dont on jouit , ne peuvent selon moi , qu'y ajouter beaucoup. Voir , en effet , une femme , éperdue , emportée loin d'elle-même par un sentiment , auquel , quoi qu'elle lui oppose , elle ne sçauroit résister ; qui éprouve à la fois toutes les contradictions de la vertu , & toute la puissance de la passion ; ne s'arrache d'entre vos bras avec une sorte d'horreur , que , pour s'y rejeter avec toute la mollesse de la volupté ; ne refuse ce qu'elle vient d'accorder , que pour en accorder davantage ; irritée contre vous , & contre elle-même de l'empire qu'elle vous trouve sur elle , & n'en être pas moins forcée d'y céder : ce combat , enfin , de l'amour & de la vertu , me paroît , quand il est vrai , devoir plus faire encore le charme de ce moment , que les plaisirs qui y sont attachés ; & dans le cas où l'habitude de se rendre , & le peu qu'une femme est de-

venue à ses propres yeux , ne lui permettent pas de vous donner un spectacle si flatteur , vous vous amusez des efforts qu'elle fait pour que vous la croyiez ce qu'elle n'est plus ; & jouïssiez , du moins , de la maligne satisfaction de lui voir imiter mal la nature. Ne pensez pas , au reste , que je veuille accuser ici Diotime , d'une supercherie si peu faite pour la dignité de son caractère. Loin , même , de lui faire cette injustice , je suis convaincu que si , ignorant que je vous ai précédé dans son cœur , elle vous eût vû vous flatter d'en recevoir les prémices , votre amour , & votre estime pour elle , eussent-ils tenu à votre erreur , quelque chers que l'un & l'autre lui eussent été , elles n'auroit pas voulu vous la laisser. Vous ne pouvez donc point imputer au desir de vous en faire plus priser sa conquête , la sorte de contrainte dont vous venez de la voir se livrer à vos desirs ; &



vous ne vous tromperiez pas moins, si vous n'attribuiez votre victoire qu'à une surprise des sens qui ne sçauroit être à son usage. Il seroit tout simple, sans y chercher même, d'autres raisons que, pensant comme elle fait, elle éprouvât à vous rendre heureux, cette sorte de répugnance dont vous vous plaignez. Née avec beaucoup de principes, & beaucoup moins sensible que tendre, elle n'a point, comme quelques autres, peut-être, la ressource de s'étourdir sur sa foiblesse, ou de la compter pour rien : mais, vous étiez vous flatté que la passion qui, en elle, s'opposoit à vos desirs, pût s'éteindre avec tant de promptitude ; & la croyez vous aussi libre qu'elle voudroit l'être, du sentiment que je lui avois inspiré ? Ce qui vient de se passer entre vous, m'annonce, il est vrai, qu'elle n'en est plus tourmentée avec la même violence ; mais on peut être moins agité, & n'être pas tout

tout à fait tranquille. S'il m'est permis de vous le dire sans blesser votre vanité, je crois qu'elle se dit plus que vous êtes aimable, qu'elle ne le sent encore; & que ça été pour tâcher d'accorder sur cela son cœur & son esprit, qu'elle s'est déterminée à faire votre bonheur, avant que d'y être nécessitée par la violence de sa tendresse. Je ne doute pas davantage, que le desir de s'arracher à un reste d'amour qui la persécute, & la certitude que le meilleur moyen qu'elle eût pour y parvenir, étoit de s'engager avec vous, ne soient ce qui vous l'a donnée. Elle n'est pas assez gouvernée par l'amour-propre; & elle a dans l'âme trop de noblesse pour ne s'être livrée que par dépit. Il ne seroit pas plus raisonnable de penser que ce soit la seule pitié qui l'ait entraînée vers vous: un pareil mouvement n'est pas fait pour la mener si loin. Je crois de plus, que toute femme qui, dans

la situation de Diotime, rejette sur cela sa défaite, en dit plus le prétexte que la raison; & je connois assez celle-là pour être sûr que, si vous n'aviez fait sur elle, qu'une impression si foible, elle se seroit contentée de vous plaindre, & ne se seroit pas mise dans le cas d'avoir à se plaindre d'elle-même, en se donnant par un motif dont elle n'auroit pû que rougir, & qui n'auroit fait le bonheur d'aucun de vous deux. Attendez tout du tems; mais, sur-tout, ne cherchez pas à le hâter. Si ce qu'elle a fait pour vous, lui cause des remords, *le tems*, beaucoup plus que vos raisonnemens, & les siens mêmes les amortira. S'il est vrai qu'elle nourrisse pour moi dans son cœur, un reste de sentiment, gardez-vous plus encore de paroître seulement le soupçonner. Plus dans la position où elle s'est mise avec vous, elle doit en être humiliée, moins elle vous pardonneroit de



vous en être apperçu ; & , ce que vous devez le plus soigneusement éviter , est de mortifier son amour - propre. Lui échappât-il même des choses faites pour vous prouver le contraire , feignez donc autant qu'il vous sera possible , de croire qu'elle m'a oublié ; & que , s'il se peut encore , ce soit avec tant d'art , qu'à votre apparente tranquillité elle puisse se flatter de vous avoir dérobé ses mouvements. Une passion malheureuse est un poids que nous ne portons qu'à regret ; mais dont , à quelque point que nous en soyons accablés , & quelque chose que nous puissions nous dire , ce n'est pas à nos seules réflexions qu'il appartient de vous délivrer. Le meilleur moyen de perpétuer en elle , & cette tristesse qui vous afflige , & l'idée que malgré elle-même elle conserve encore de moi , c'est de l'obliger en vous en offensant , à contraindre l'une , & l'autre. A quoi pour-

roit-il, en effet, vous servir de vous en plaindre, quand les reproches qu'elle se fait elle-même, sont impuissants ? Laissez-lui donc, encore une fois, & le tems, & le soin de se parler ; & ne la forcez pas à dévorer & sa douleur, & ses larmes, si vous ne voulez point que bientôt elle ne vous fasse verser des pleurs encore plus amers que les siens.



LETTRE LXXXVIII.

LE MEME A THRAZILLE.

**C**ela n'étoit pas, dites-vous, la peine de ne chercher à s'engager Thrazyclée, que pour la quitter encore. Et même plus scandaleusement que la première fois : Et en la forçant de commettre un crime, vous auriez, au moins, bien dû lui laisser la consolation d'en jouir quelques tems. Cette phrase est, assurément fort belle, mon cher Thrazylle le terrible mot de *crime*, y produit, surtout, un grand effet : c'est dommage que les reproches que m'y fait votre vertu, soient si peu fondés. Il est d'abord de la fausseté la plus insigne, que, comme je vois que Thrazyclée vous l'a dit, je l'aye plus forcée de revenir à moi, que de me sacrifier *Châres*. Tout ce dont elle pouvoit dans cette affaire, avoir quelque rai-



son de se plaindre, c'est qu'ayant si peu d'envie de la garder, je ne l'en aye pas empêchée, quand mon indifférence pour elle, sembloit me rendre si peu nécessaire, ce même sacrifice; mais ce n'est pas ma faute, non plus, si, voulant s'aveugler, tant sur le motif qui pouvoit me ramener dans ses bras, que sur mon inconstance naturelle, elle a oublié tout ce qu'elle avoit à craindre de l'une, & combien elle avoit à se défier de l'autre. Il est très-vrai que la chose du monde qui, du côté du cœur, m'importoit le moins, étoit qu'elle quittât Châres. Si j'avois des raisons de vouloir qu'elle fût infidelle, je n'en avois aucune de desirer qu'elle fût inconstante; & tout, d'ailleurs, dans mes projets, me faisoit une loi de la laisser ne se décider sur cela que par elle-même; mais si le peu qu'elle m'inspiroit, me rendoit tout égal auprès d'elle, mon amour-propre qu'elle, &

lui avoient cherché à mortifier, exigeoit une réparation aussi publique qu'à mon sens, l'insulte l'avoit été. Que le desœuvrement, & le dépit l'eussent jettée dans les bras de Châres, rien ne m'auroit paru plus simple. L'un & l'autre forment bien plus d'engagements de cette espece, que l'amour; aussi n'étoit-ce pas de cela que je m'étois offensé. J'avois trouvé bien moins extraordinaire de le voir mon successeur, que de me voir moi, à votre prière, successeur d'Agathon: mais que, plus sûrement dans l'intention de me blesser, que pour s'en rendre plus précieuse aux yeux de Châres, elle dît que, de tous les hommes à qui elle avoit laissé tenter la conquête de son cœur, il étoit le seul qui eût eu la gloire de le toucher; & qu'à son tour, Châres non-seulement crût cette absurdité, mais la répandît partout avec affectation! Qu'en fin quittée, & avec tout l'éclat que le

besoin qu'àlors j'avois de rassurer Aspasie, m'impôsoit, Thrazyclée eût trouvé le secret de me rendre presqu'aussi ridicule que si moi-même je m'en fûsse laissé quitter ! c'étoit, je ne vous le cache pas, ce dont je croyois ne pouvoir me dispenser de me venger. Je juge, au reste, par les reproches dont vous m'accablez, que, comme Praxidice l'a fait dans une occasion à peu près semblable, Thrazyclée m'aura peint à vos yeux, comme n'ayant rien épargné auprès d'elle pour me procurer le bonheur de lui plaire une seconde fois ; & qu'elle se fera même permis de vous dire que ce n'a été que sur les serments les plus réitérés de ma part de ne plus vivre que pour elle, que je l'ai enfin déterminée à manquer si cruellement à ce même homme que seul, dans la nature, elle eût véritablement aimé. La mauvaise foi de l'une, & la présomption de l'autre, mé-



étoient, peut-être, que j'y misse un peu de noirceur; & il y a, aussi, toute apparence que, pour peu que j'en eusse besoin, je ne me serois pas fait scrupule d'en employer; mais vous allez voir par le récit très-exact de ce qui s'est passé entr'elle, & moi, que si elle a à se plaindre d'elle de m'avoir crû amoureux, elle n'a pas plus que Praxidice, à me reprocher d'avoir cherché à le lui paroître; autant, du moins, qu'elle m'en accuse. Vous trouverez, peut être, ce détail un peu long; mais puisque vous me le rendez nécessaire, vous voudrez bien que je vous en fasse impitoyablement esluier toutes les circonstances.

Je me rappelle de vous avoir autrefois dit à propos de mon aventure avec Ampélis, sur quel ton j'étois avec Callipide. Vous sçavez aussi-bien que moi, que moins on met de sentiment dans ces sortes de liaisons, plus il y entre de con-

fiance. Je ne lui avois donc caché ni les raisons que Thrazyclée m'avoit données de me vanger d'elle, ni le besoin que j'en avois; & , moins, peut-être encore par intérêt pour moi, que pour se procurer le plaisir de voir tomber Thrazyclée dans un piège si cruel, Callipide s'étoit engagée à servir mon ressentiment: chose qui lui étoit d'autant plus facile que Thrazyclée, & elle, étoient plus liées. Nous complottons donc ensemble, qu'un jour que nous déterminons, elle priera cette dernière, & seule à souper, & qu'elle l'engagera à s'y rendre de bonne heure. L'invitation se fait: Thrazyclée l'accepte; & peu après, Callicrate, & moi, nous arrivons chez Callipide. C'étoit depuis notre rupture, la première fois que je me trouvois à portée d'entretenir Thrazyclée. Quoiqu'à mon aspect, elle se fût armée de cet air sec que prend toujours avec nous, & si

inutilement, une femme que nous avons quittée, je crus, au bout de quelque tems, remarquer que ce mouvement de déplaisance s'affoiblissoit en elle, & que ses yeux (il est vrai que je mettois dans les miens, une expression fort douce.) se détournoient moins de dessus moi. Sûr de mes complices, je m'approche d'elle, & m'affieds à ses côtés, nul effort de sa part pour m'éviter. Sans lui parler de rien de ce qui s'étoit passé entre nous, je mets dans mes premiers propos, non le ton du desir, (il n'étoit pas encore tems qu'il s'annonçât.) d'ailleurs je voulois que, quand je lui ferois pour la seconde fois essuyer mon inconstance, elle ne pût absolument s'en prendre qu'à elle-même de s'y être exposée; mais je ne me refuse point à la légère perfidie de prendre avec elle, un air d'intérêt qui puisse un peu l'encourager. A tout hazard, enfin, je lui dis qu'elle est char-



mante. Sans contester sur cela, plus qu'il  
je ne m'y attendois, elle me répond avec  
douceur, *que c'est bien tard que je m'a-*  
*rise de la trouver telle.* Sans me jeter  
dans une explication qui ne pouvoit que  
m'embarrasser, je lève les yeux au ciel,  
les reporte sur elle d'un air attendri, &  
pousse un soupir, comme si c'étoit moins  
mon cœur qu'elle le fort, qu'elle dût accu-  
ser de ma légèreté. Je la fixe; elle en  
fait autant. « Non, me dit-elle enfin avec  
émotion (& remarquez, je vous prie,  
que c'est elle qui commence.) il n'est pas  
vrai que vous m'ayez jamais aimé. » Pour  
toute réponse il m'échappe un second  
soupir, mais beaucoup plus marqué que  
le premier: & le trouble, non la confu-  
sion, (car ici il faut bien vous garder de  
confondre les mouvemens.) se peint  
dans mes yeux. Mais, dit elle avec dou-  
ceur, répondez moi. Ici, j'en conviens,  
mes yeux se mouillent. — « Vous êtes véri-

« tellement inexplicable, continua-t-elle ; car, si vous m'aimiez, pourquoi me  
 « quittez-vous ? Alors je lui réponds en balbutiant, que j'aurois sur cela bien des choses à lui dire : je parois tomber dans la rêverie ; enfin il m'échappe une larme. C'est, vous le sçavez par votre propre expérience, de tout ce qu'en pareil cas on peut employer auprès d'une femme, ce qui nous coûte le moins, & la touche toujours le plus : elle me presse encore.  
 -Que vous dirois-je ? lui réponds-je d'une voix à peu près étouffée, vous aimez Châres. - « Je le croyois : livrée par votre  
 « inconstance à la douleur la plus crüe, je ne vous cache pas que j'ai tâché d'y  
 « faire diversion. - Il est donc heureux ? -  
 « Mais, quand il le seroit, vous croiriez-  
 « vous en droit de m'en faire des reproches ? - Non, sans doute ; mais, du moins, il pourroit m'être permis de penser, que, si vous vous êtes si promptement arran-

gée avec lui, il falloit que vous-même vous m'aimâssiez bien foiblement.--« Il y a de  
« certaines choses, qu'il est plus aisé de de-  
« firer que de pouvoir; & peut-être ne sent-  
« on jamais mieux cette vérité, que quand  
« c'est vous qu'on se commande d'oublier.  
--Il est, sans doute, arrivé plus d'une  
fois, que l'on a, malgré soi-même, porté  
dans les bras de l'objet nouveau, un sou-  
venir bien importun, de l'objet qu'on  
regrettoit; mais cela même prouve qu'on  
s'y étoit mis. ( Ici, il faut en convenir,  
elle parut embarrassée, & rougît.) Mais  
reprenant bientôt courage, « Si, me dit-  
« elle, vous inférez de ma réponse, qu'au-  
« près de moi Châres n'a plus rien à défi-  
« rer, vous ne l'interprétez pas plus com-  
« me vous le devriez, que comme je le défi-  
« rerois.--Hélas! répondis-je en soupirant  
à peu près, si je ne courois pas tant de ris-  
que de me tromper, je ne demanderois  
pas mieux que de croire Châres moins



heureux qu'il ne le publie... Comment !  
 interrompit-elle vivement, il le publie ! &  
 vous le croyez !- « Et je le crois. Quoique  
 « je ne me flattâsse pas que vous rendiez  
 « justice à ma façon de penser, j'imaginois  
 « je l'avoüe, qu'ayant tant de quoi présu-  
 « mer de vous même, si vous croyiez qu'à  
 « force d'amour , & de soins , Châres  
 « pouvoit parvenir à vous bannir de mon  
 « cœur , du moins ne croiriez vous pas  
 « que ce fût sitôt qu'il y parviendrait :  
 « mais, dans cette occasion , ce n'est pas  
 « de vous que vous avez mal pensé. Je sçais,  
 repliquai je d'un air modeste, m'apprécier  
 mieux que personne ; mais en supposant ,  
 & que je fusse aussi supérieur à Châres  
 que vous me le dites , & même que vous  
 m'aimâssiez encore autant qu'il me sem-  
 ble que vous voudriez que je le crûsse ,  
 je sçais comme un autre , tout ce que ,  
 dans de certaines circonstances, l'amour-  
 propre peut sur nous , & combien quel-

que-fois ce qu'il en obtient , est contradictoire avec nos sentiments.-- « De forte  
« donc que vous ne doutez pas que, malgré toute la tendresse qui pouvoit me  
« refler pour vous le dépit ne m'ait jettée  
« dans les bras de Châres? -- A vous parler naturellement, j'en meurs de peur : au reste, ajoutai-je, en voyant redoubler son embarras, quand il vous seroit arrivé de vous tromper à votre cœur, même de prendre pour la plus forte, ou pour la première impression que vous auriez jamais reçue, l'effet que de malheureuses conjonctures lui auroient fait produire sur vous, & que vous en auriez parlé sur ce ton là, je me souviendrois trop de mes torts avec vous, pour me croire en droit de m'en plaindre.-- « Enfin donc il  
« est tout établi dans votre esprit, que je  
« suis folle de Châres? Vous ne voulez pas  
« me le dire, continua-t'elle, voyant qu'à cette question, je gardois le silence; mais  
vote

vosre obstination à ne me pas répondre, m'en dit assez. Je sens, de plus, que les serments ne vous persuaderoient pas davantage; ainsi je me les épargnerai : mais les faits vous laisseroient-ils la même incrédu- lité? - Les faits! - Oui, les faits : je vous demande seulement si vous y croi- riez?

Comme je voyois aisément où elle vouloit en venir, vous pensez bien que, je me gardai de lui répondre que, quitter un homme, n'étoit point du tout prou- ver qu'on ne l'eût pas pris. Je me con- tentai donc de lui dire, qu'effectivement mon incrédu- lité, toute grande qu'elle étoit, ne tiendroit pas contre des faits. - Eh bien! dès ce soir, si, pourtant, vous n'avez rien qui vous empêche de vous rendre chez moi, j'écrirai en votre pré- sence, à Châres, que je ne veux le revoir de ma vie; & pour que vous ne puissiez pas douter que ce ne soit réellement mon



intention, ce sera vous, si vous le voulez, que je chargerai de ma lettre. Si ce n'est pas assez pour vous convaincre de mon innocence, dites-moi quels sont les preuves que vous en exigez ; & il n'y en a pas, tout ingrat que vous en ferez peut être, que, de quelque genre qu'elles foyent, je veuille vous refuser. (Voyez, mon cher Thrazylle, jusques où va d'elle-même Thrazyclée!) Il seroit superflu que je vous disse & que j'acceptai le rendez-vous qu'elle m'offroit, avec autant de transports que si le bonheur de ma vie en eût dépendu, & que je ne parus en attendre l'instant qu'avec la plus vive impatience. Après un souper vif, brillant, & pendant lequel sa clémence ne se démentit pas, il vint enfin. Soit qu'il lui parut également inutile de me demander ou les motifs de mon inconstance, ou les raisons de mon retour ; soit que, comme c'est assez leur usage, elle prit pour de

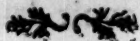
l'amour, les desirs que je lui montrois, elle ne songea pas plus à se procurer des sûretés pour l'avenir, qu'elle ne parut se rappeler le passé; &, ce fut avec toute la sécurité du monde, qu'elle se livra à mes perfides empressements. Il manquoit, cependant, à mon triomphe, de lui faire avouer les bontés qu'elle avoit eues pour Châres: j'avois senti que je ne pouvois guères dans notre premier entretien, m'obstiner à lui arracher cette confidence, sans nuire à mes projets. Pouvoit-elle, en effet, sans risquer de se dégrader trop à mes yeux, convenir qu'un autre m'avoit succédé, & en même tems me rendre mes premiers droits? Le parti de tenir aux engagements qu'elle avoit pris, quelque pénible qu'il lui fût, devoit donc nécessairement lui paroître préférable à la honte de l'aveu que je lui demandois. Ce ne fut en conséquence de cette réflexion que lorsque j'eus lieu

de juger que la confiance étoit bien rétablie entre nous , que je hazardai de lui faire quelques questions sur cela. Il faut lui rendre justice, elle se deffendit le plus long-tems qu'il lui fut possible, d'avouër Châres. Enfin , je lui répétai si souvent que, dans la pôtion crüelle où je l'avois mise, il ne se pouvoit physiquement pas qu'elle ne lui eût cédé ; j'employai pour le lui prouver, tant de sophismes, qu'elle convint qu'assez peu de jours après mon inconstance ( dans la suite de la conversation , je découvris que ç'avoit été le surlendemain. ) *lâsse de mourir de douleur* , & comptant même se venger de moi, en s'engageant avec Châres qui, au surplus, étoit depuis long-tems fort amoureux d'elle, tourmentée par lui, au-delà de toute expression, la tête tournée, elle avoit fini par se rendre. Au reste, ce violent amour qu'elle attribuoit à Châres pour elle, étoit de sa part un



nouveau mensonge. Car j'ai la certitude la plus avérée, & qu'il n'avoit jamais eu d'idée sur elle auparavant, & qu'il n'en eût même ce jour là, que parce qu'elle le mit dans le cas de ne pouvoir honnêtement s'en dispenser. Comme elle feignoit de se reprocher cette foiblesse avec beaucoup d'amertume, & que notre entretien en prenoit une assez triste tournure, je me hâtai de l'en consoler, & y parvins, moins encore par le peu d'importance que je semblois attacher à cette même foiblesse, que par l'assurance que je lui donnai qu'il n'y avoit pas de femme qui, pour peu qu'elle eût de philosophie, en pareille circonstance, ne prît le même parti. Oh ! dès qu'elle vit que, sans risquer de faire douter de la sienne, elle ne pouvoit s'affliger plus long-tems, elle se calma. Après je m'attachai à dissiper les légers nuages que cette discussion pouvoit lui avoir laissés ; & m'ac-

quittai avec tant de zèle, du soin que je m'imposois, que, pour me prouver combien c'étoit de bonne-foi qu'elle renonçoit à Châres, non-seulement ce fut elle qui se souvint de la lettre de congé qu'elle s'étoit engagée à lui écrire, mais qu'elle exigea que je la lui dictasse. Vous aurez, sans doute, peu de peine à croire que de ses jours il n'en a reçu de moins obligeante, & que j'y ai assez cruellement mortifié son orgueil pour rendre entr'eux deux la réconciliation impossible. Il est vrai que comme le peu de goût que j'ai toujours eu pour elle, ne me rendoit pas absolument facile de la garder long-tems, je lui ai écrit fort peu de jours après, que je m'étois ravisé, & que je lui permettois de revivre pour Châres, si elle le jugeoit à propos. Je voudrois bien, à présent, que ce fut de mon côté, que vous trouvâssiez les torts.



## LETTRE LXXXIX.

LE MEME A ANTIPE.

A PRÈS s'être vu enlever jusques au dernier de ses enfants légitimes, par la contagion qui, depuis si long-tems, ravage la Grèce, Périclès en a, enfin, été frappé lui-même, & nous venons de le perdre, mon cher Antipe. Vous connoissez trop l'inconséquence des hommes en général, & la nôtre en particulier, pour que j'aye besoin de vous dire que ceux qui, parmi nous, blâmoient sa conduite avec le moins de ménagement, en sont devenus les plus ardens panégyristes; & que sa mort ne semble pas les affecter moins que nous-mêmes. Quelle crûelle destinée que celle des Grands Hommes! Calomniés, persécutés sans relâche pendant leur vie, ils meurent sans être même sûrs de leur gloire! BÉ-



riclès , dans ses derniers moments qui ont été de la tranquillité la plus grande , a paru s'occuper peu de la sienne , ou , du moins , être bien loin alors de l'attacher aux mêmes objets dont jusques-là il sembloit l'avoir fait dépendre le plus. Le jour de sa mort , nous étions tous rassemblés dans sa chambre. Comme il y avoit long-tems qu'il ne parloit plus , nous nous entretenions , & avec d'autant plus de liberté que nous ne croyions pas qu'il pût encore nous entendre , de tout ce qu'il avoit fait de grand pour la République ; d'une voix presque éteinte , il nous appella : *vous oubliez , mes amis , nous dit-il , ce dont je n'ai pas attendu cet instant , pour me féliciter le plus : c'est que , dans le cours d'une administration longue , & que l'on a cherché à me rendre orageuse , je n'ai fait porter le deuil à aucun de mes Concitoyens. En achevant ces paroles , & en nous fixant avec des yeux où la mort*

qui y étoit déjà peinte, ne nous a pas empêché de discerner de l'attendrissement, il a expiré. J'aurois peine à vous exprimer la douleur où sa perte me plonge. Pour reconnoître autant qu'il pouvoit être en moi, & dans ce qu'il a le plus aimé, une partie de ce que je lui dois, j'ai offert à Aspasia que, malgré toute sa tendresse pour elle, il n'a pû laisser dans l'état qui conviendrait à la veuve de Périclès, celle de mes terres qui lui agréeroit le plus; puisque vous connoissez sa fierté, vous ferez peu surpris qu'elle ait dédaigneusement rejeté mes offres; & que mes plus pressantes sollicitations, mes larmes mêmes, toutes sincères qu'elles étoient, n'aient pû triompher de l'obstination de ses refus.—Mais il est tems de vous dire quel est l'état actuel de la République. Il y a ici des gens à qui la tournure qu'y prennent les affaires, fait présumer que, si Périclès en mourant, a

paru si indifférent sur la durée de sa gloire, c'est qu'il croyoit pouvoir s'en repôser sur ceux qui gouverneroient après lui. Si ceux qui lui attribuent cette idée, avoient comme nous été témoins de son inquiétude à cet égard, ils rendroient plus de justice à son amour pour sa Patrie. Ils sçauroient, dis-je, que, dans ces instans où affaiblis sous le poids des maux qui accompagnent ordinairement le terme de notre existence, nous ne conservons qu'un sentiment bien foible de ce qui nous a intéressé le plus, & souvent n'en conservons aucun, ce qu'il nous a recommandé avec le plus de force, a été de nous opposer le plus qu'il nous seroit possible, au succès des prétentions de Cléon. Cléon, ainsi qu'il l'avoit craint, se présente pour lui succéder, & avec autant d'audace que s'il en avoit les talents. Cela ne vous étonne point de sa part, sans doute; & peut-



être, ne vous surprendrai-je pas d'avantage en vous disant qu'il n'y a personne ici qui ne soit persuadé que nous effuyons le malheur, & l'affront de le voir à notre tête. Voilà, pourtant, ce que nous devons à cette loi d'Aristide si vantée, qui permet à quelque Citoyen que ce soit, d'aspirer aux honneurs ! Comment se peut-il qu'il n'ait pas vu que par cette concession, il en ouvroit la route à une foule de gens obscurs de qui l'admission à ces mêmes honneurs, seroit d'autant plus pernicieuse à l'État que, pour y parvenir, ils auroient besoin de plus de bassesse ? Par quelle voye, en effet, Cléon, & tous ceux qui lui ressemblent, se sont-ils concilié la bienveillance du Peuple ? Est-ce par leur éloquence, ou par leur courage qu'ils l'ont acquise ? Non, c'est en flattant servilement ses caprices. Quelque tort, cependant, que nous fasse la loi d'A-

ristide, je doute, à vous parler avec franchise, que, sans l'extrême crainte qu'intérieurement Périclès a toujours eüe de perdre son autorité, elle nous eût été si funeste; car, si cette même crainte ne lui eût pas fait exiler Thucydide \*, ou écarter des affaires tous ceux que leurs talents lui faisoient redouter, Cléon eût-il jamais ôsé s'offrir pour Chef, aux Athéniens? Mais je veux qu'ils n'eussent point découragé son impudence: malgré toute sa prédilection pour lui, le Peuple, si dans cet instant il les avoit sous les yeux, oseroit-il le préférer à de si grands personnages? Aussi, vous avoué-je que si, lorsqu'il nous exhorta si fortement à nous opposer aux vües de Cléon, son état ne m'eût pas interdit tout ce qui auroit pû sentir le reproche, je lui aurois répondu qu'il n'auroit tenu qu'à lui,

---

\* Ce Thucydide est un autre que l'Historien.

que nous n'eussions point à le craindre ; & , à la honte des Athéniens , il l'est beaucoup. Il n'y a , pour se faire nommer , rien qu'il ne mette en usage , point de mirâcles qu'il ne promette. La réduction de nos Alliés , & de nos Tributaires révoltés , la subversion totale de Lacédémone , la conquête de la Perse , toutes ces opérations , quelques grandes qu'elles soyent , ne doivent lui coûter , au plus , que trois ou quatre Campagnes. Enfin , si nous voulons l'en croire , son Gouvernement ne sera pour nous qu'un long enchaînement de prospérités. Comme ses partisans mêmes les plus zélés , connoissent son peu de courage , & son incapacité en quelque genre que ce soit , il n'y a personne qui ne rie de ses magnifiques promesses ; malgré cela , on le sert avec une incroyable chaleur. Voilà , peut-être , le seul homme au monde à qui le ridicule n'ait pas nui. Ce n'est



pas , quand tous les vœux du Peuple paroissent se réunir sur ce vil personnage , que la République n'ait encore des hommes dignes de la gouverner ; mais , ou les uns sont effrayés de l'état présent des choses , ou les autres ont depuis trop long-tems abandonné le fil des affaires pour croire que , sur-tout dans les fâcheuses circonstances où nous nous trouvons , ils pussent le reprendre avec succès. Nicias seul s'est présenté , ou plutôt , malgré lui , on a présenté Nicias : car vous sçavez à quel point le Peuple le fait trembler. Chose étrange que l'on puisse réunir tant de bravoure , & de pusillanimité , & qui achève bien de me prouver que le courage de la machine , & cette fermeté d'âme que l'on appelle , *courage d'esprit* , sont deux qualités très-différentes , & qu'il s'en faut beaucoup que l'une suppose toujours l'autre ! D'une voix à demi étouffée par la timidité , & avec

ce décontenancement disgracieux qu'on lui voit toujours, Nicias a donc, par une harangue, sans feu, comme sans nerf, offert ses services : aussi, tout le fruit qu'il a tiré d'une démarche si mal soutenue, a été d'être remercié de son zèle avec la plus insultante froideur. Cette nouvelle preuve de l'aveuglement des Athéniens pour Cléon, n'a rien diminué du desir que j'ai de le renverser. Il me voit, à la tête d'une faction considérable, & fortifiée de tout ce qu'il y a de plus grand parmi nous, poursuivre mon projet avec la plus grande opiniâtreté. Si cela ne change pas les dispositions du Peuple, du moins l'effet en est-il suspendu. La faction dont je suis le chef, vouloit que je me présentasse à mon tour, & vous concevez aisément que je ne m'en éloignois pas. Cependant, avant que de le hazarder, j'ai crû qu'il m'étoit important de sçavoir comment j'étois dans

l'esprit des Athéniens; ce que j'en ai appris, ne m'a pas fait croire que je pûsse réussir. Ce n'est point que l'on doute de mon courage, de mon activité, & même de mon expérience à la guerre; mais ma jeunesse, plus encore mon genre de vie, peu fait, j'en conviens, pour me concilier les suffrages, écartent de moi ceux mêmes qui doutent le moins de mes talents. Si j'en suis fâché, en revanche j'en suis peu surpris: il est tout simple, en effet, qu'à l'ardeur qu'ils me voyent pour les plaisirs, ils me croient pour les affaires, une répugnance invincible; qu'enfin ils pensent que les intérêts de la République ne pourroient que souffrir entre mes mains. Je vais, autant par une conduite, en apparence, plus réglée, qu'en m'appliquant davantage à la Politique, tâcher de leur donner de moi l'opinion que je veux qu'ils en ayent. Quelque estime qu'ayent pour eux les Lacédémoniens,



moniens, je ne les crois pas, entre nous, beaucoup plus difficiles à tromper que des femmes; mais c'est ce qu'il ne faut pas que je dise. — On m'apprend dans ce moment, que Cléon vient, enfin, d'être élu. L'unique ressource qui me reste actuellement, est de lui susciter dans son administration, le plus de traverses qu'il me sera possible, & de mettre par-là son incapacité dans tout son jour. Il en pourra, je l'avoue, coûter à la République, quelques malheurs de plus; mais, quelques pertes qu'il en résulte pour elle, je croirai qu'elle aura beaucoup gagné, si ces pertes mêmes peuvent lui faire ouvrir les yeux sur l'indignité du Chef qu'elle vient de se choisir.



## L E T T R E X C.

THRAZIBULE A ALCIBIADE.

**J**E ne m'amuserai pas ici à chercher ; soit avec vous, soit avec moi-même, la cause de la sorte d'intérêt que l'on prend subitement pour un objet que l'on n'avoit regardé long-tems qu'avec la plus profonde indifférence. Cette recherche, en occupant long-tems, & fort inutilement, sans doute, ma philosophie, ne me seroit d'aucun secours contre le désordre de mon imagination, trop vivement blessée pour qu'elle puisse ou se fixer sur des discussions semblables, ou se guérir par de simples raisonnements. Ce que, d'ailleurs, je desiré en cet instant, est beaucoup moins de m'éclairer à cet égard, que de perdre, s'il se peut, une fantaisie qui ne me tourmente pas

moins par la continuité, qu'elle ne me paroît me dégrader par son objet. Némée, dans un souper que vous me fîtes faire avec elle, il y a plus d'un mois, me parut tout d'un coup assez aimable pour que je vous reprochâsse moins que je n'avois fait jusques-là, votre attachement pour elle. Cette indulgence de ma part, ne pouvoit être qu'une preuve de l'indulgence dont je commençois moi-même à avoir besoin : mais le mouvement que cette fille donnoit à mon âme, fut d'abord si peu marqué, & il m'en resta si peu de traces, que je n'eus alors aucun sujet de soupçonner ou qu'il pût renaître, ou qu'il pût augmenter. Je ne me rappellois pas, en effet, de l'avoir éprouvé, lorsque, quelques jours après, je soupai encore avec elle au Céramique. Ma surprise de me trouver en la revoyant, la même agitation, fut d'autant plus grande, que la foiblesse dont avoit été,



la première impression qu'elle m'avoit faite, avoit moins dû me la laisser prévoir. Cette rechûte me déplut : ce n'étoit point que je craignisse que ce que je sentoais, pût devenir de l'amour ; mais , quelque peu sérieusement que je me crûsse occupé de Némée, c'en étoit encore beaucoup trop pour moi, que ce qu'elle me faisoit éprouver. Quelque léger que cela fût, ou que je le crûsse, ce n'en fût pas moins vainement que j'essayai de m'en distraire. Toujourns, & malgré moi-même ramené vers elle, tout ce que je me dis sur un caprice si peu fait pour ma façon de penser, ne l'affoiblit point. Je ne crains pas que ce mouvement puisse devenir passion ; cependant, comme il m'inquiète, me trouble, me poursuit, je desirerois, quelque'il puisse être, que mon âme qu'il tient dans une espèce de servitude, en fût affranchie, dussé-je même un jour avoir à rougir de n'avoir pû m'en dé-

barrasser qu'en m'y livrant. J'ai, plus d'une fois, entendu dire à Socrate, que le Sage ne sçauroit trop peu de tems, laisser subsister de pareilles erreurs; & quoique vraisemblablement je ne prenne point contre l'erreur dont je me plains, les armes dont il voudroit qu'en pareil cas, le Sage se servît, je n'en imagine pas moins qu'il y a toujours pour ma philosophie, plus à gagner à m'y soustraire de quelque façon que ce puisse être, que de risquer de lui faire prendre encore plus d'empire sur moi, en m'obstinant à la combattre. La possession de Némée me paroissant donc la seule chose qui puisse me rendre à moi-même, je vous conjure, mon cher Alcibiade, de vouloir bien faire pour moi, ce que, dans une position semblable, on m'a dit que vous n'aviez point refusé à Axiochus. L'affront d'avoir besoin de recourir à Némée, & de ne la devoir qu'à elle-même,

feroit encore plus humiliant pour moi , que les desirs qu'elle m'inspire. Plus de délicatesse de ma part , feroit , sans doute plus d'honneur à sa vanité ; mais elle blesseroit la mienne ; & le simple desir n'est pas fait pour sacrifier autant que l'amour. J'ai crû , aussi , vous devoir l'égard de vous confier plutôt qu'à elle , l'état où je suis. Je ne fais que m'en plaindre avec vous , devant elle j'en aurois rougi. J'aurois , d'ailleurs , regardé comme une perfidie de travailler sourdement à me la rendre favorable. Ce n'est pas , cependant , que , s'il se pouvoit qu'en deux ans , ses dispositions n'eussent pas changé , cela dût m'être bien difficile. Soit qu'alors sa tête se fût frappée pour moi , soit , ce qui me paroît plus probable , que son amour-propre fût intéressé a me rendre sensible , j'ai tout sujet de penser que si elle eût fait sur moi l'impression que , par quelque



motif que ce fût, elle desiroit d'y faire, je n'aurois pas besoin auprès d'elle, de votre médiâtion. Mais, comme en ce tems-là, ses charmes, & ses avances me trouverent inflexible, je ne crus point lui devoir la complaisance qu'elle sembloit desirer de ma part. Je ne crois pas plus aujourd'hui devoir lui demander si elle se rappelle que j'ai pour quelque tems été l'objet de son caprice, de sa curiosité, ou de sa vengeance. Tout ce dont j'ai besoin, étant donc que vous lui donniez vos ordres, je vous prie encore une fois de lui faire sçavoir que votre volonté est qu'elle me rende tranquile; & de lui cacher en même-tems à quel point ce honteux caprice prend sur moi. Ma façon de penser, & de vivre ne me mettant point à portée de reconnoître par un service du même genre, la grâce que j'attends de vous, ce sera par tout ce qui pourra dépendre de

moi, que je vous marquerai combien  
je serai sensible aux preuves que, dans  
cette occâsion, vous m'aurez données  
de votre amitié.



LETTRE XCI.

ALCIBIADE A THRAZIBULE.

**V**OUS vous ferez une idée bien différente de la liberté que je paroissais laisser à Némée sur un point fort délicat, & cesserez en même tems de me croire sur elle un pouvoir si absolu, quand vous sçaurez qu'elle ne s'est engagée avec moi, que sous la condition expresse que je la laisserois satisfaire toutes ses fantaisies, de quelque nature qu'elle pût être. Traité singulier, sans doute, & dont je crois, moi-même, qu'on trouveroit peu d'exemple; mais qui, malgré cela n'en existe pas moins entre elle, & moi, Adymante, Axiochus, Thérasme, & peut-être encore quelques autres de mes amis, ayant sçu lui paroître aimables, elle en a agi avec eux, en



conséquence du droit que notre convention lui donnoit d'être infidelle ; sans que je pûsse m'en plaindre. Moins j'ai eu le pouvoir de l'en empêcher , moins je puis aussi lui prescrire ce que vous auriez besoin que j'en exigeâsse. C'est donc uniquement de vous, & d'elle, mon cher Thrasybule , que la chose dépend ; & vous ne m'en paroissez que plus heureux. Il sera tout à la fois , & plus flatteur pour elle, de vous voir chercher à lui plaire , & plus agréable pour vous de ne la devoir qu'à elle-même, que de ne l'obtenir que par une sorte de violence. Les plaisirs ont toujours besoin d'un peu d'amour , ou , du moins , de l'opinion qu'on en inspire , & que , soi même on en sent. Je doute , de plus , quelque rigide que soit votre philosophie à cet égard, que vous ne voulûssiez pas en de certaines circonstances , voir à Némée un peu de goût pour vous ; &

qu'en ne faisant que m'obéir, elle ne vous laissât point encore plus à desirer qu'elle ne vous accorderoit. On peut n'avoir pas le cœur délicat; mais l'amour-propre l'est toujours : & vous ne pourriez pas blesser la vanité de Némée, sans qu'elle le rendît cruellement à la vôtre. Travaillez donc à lui plaire, puisqu'elle vous plaît. Ce que je puis, & que je vous promets, c'est de n'apporter aucun obstacle à vos desseins, & de ne paroître même pas m'en appercevoir. Je manquerois à l'amitié, de ne point faire pour vous, dans cette occasion, tout ce qui est en mon pouvoir; &, de votre côté, vous ne la blesseriez pas moins, si vous exigiez de moi, plus que ce qui m'est possible. Si, (comme vous avez crû le remarquer, & sans doute, avec d'autant plus de justesse que Némée ne vous inspirant rien, vous avez moins dû vous tromper à ses dispositions) Némée a eue des

projets sur vous , il vous sera d'autant moins difficile de l'y ramener , qu'une fantaisie de ce genre , quand elle n'a pas été satisfaite , est à ce que j'ai oui dire , toujours tout près de renaître. Ce sera donc le plus aisément du monde , que vous triompherez d'elle , pourvû , toutes-fois , qu'elle ne se soit pas apperçûe & que vous avez pénétré ses intentions , & qu'en même-tems vous avez dédaigné d'y répondre : car , dans la supposition qu'elle auroit à vous le reprocher , son amour-propre lui impôfant de toute nécessité , la loi de vous en punir , il seroit , pour ne pas dire plus , très-douteux qu'elle se déterminât à faire votre bonheur. Les femmes ont , en effet , tant de peine à pardonner l'indifférence , souvent même où elle ne les blesse point , qu'il est assez simple qu'elles n'oublient pas qu'elles n'ont trouvé que le mépris où elles desiroient



de trouver l'amour. Je crains, à vous parler naturellement, que la philosophie un peu sévère dont vous faites profession ; votre caractère, plus austère encore ; le repoussément que l'un & l'autre vous ont toujours donné pour les personnes de l'espèce de Némée ; la certitude même que vous aviez qu'elle ne vous rendroit jamais plus sensible, ne vous aient fait trouver trop de goût à l'humilier. Peut-être aussi, le plaisir de vous voir rendre à ses charmes, un hommage qu'elle ne devoit plus espérer de vous, l'emportera-t'il dans son cœur sur l'envie de se venger d'une résistance dont votre soumission actuelle est faite pour effacer le crime à ses yeux. Comme, cependant, nous ne pouvons nous répondre que ce soit de cette façon qu'elle envisage les choses ; & qu'un philosophe est, par état, toujours un peu vain, je crois que, pour ne pas vous commettre trop en

cette occasion, vous devez, & vous borner à lui laisser pressentir seulement qu'il ne seroit pas impossible qu'elle vous touchât, & lui cacher avec soin qu'à cet égard il ne lui reste plus rien à desirer. L'amour-propre satisfait ne raisonne pas à beaucoup près comme l'amour-propre qui a à se satisfaire : en supposant même qu'elle s'intéressât autant par goût que par vanité, à ce qui peut se passer dans votre cœur, je doute qu'il ne fût pas fort dangereux pour le succès de vos prétentions, d'affoiblir en elle, un mouvement qui ne peut donner à l'autre, qu'une plus grande activité. Je suis désespéré de ne pouvoir vous offrir que des conseils ; mais, au moins, ceux que je vous donne, sont-ils fort bons. S'ils vous paroissent aussi sensés qu'à moi, vous viendrez ce soir à ma maison du Pirée, les mettre en pratique. J'y donne à souper à Némée ;

& s'il arrive contre mon espérance, que vous ayez à vous plaindre d'elle, du moins tout ce que je ferai pour le succès de vos desirs, vous donnera-t'il sujet de vous louer beaucoup de moi.





## L E T T R E X C I I .

ALCIBIADE A NEMÉE.

**L**E terrible Thrazybule vient enfin apporter à vos charmes , le tribut que , seul dans Athènes il leur avoit refusé , & qu'il y avoit si peu d'apparence qu'il leur rendit jamais. Moins vous deviez prétendre à cette conquête , plus vous devez en être flattée. Je ne sçais , toutes-fois , si vous serez absolument contente de la façon dont il vous rend cet hommage. Il m'a paru qu'on ne pouvoit ni plus fièrement s'avoüer vaincu ; ni dans un si grand malheur conserver plus de dignité : & ce fera , peut-être , cette dignité qui vous blessera ; car enfin , & vous ne l'ignorez pas , chacun a la sienne. Il est vrai qu'il consent à être amoureux ; mais , comme si ces deux choses pou-  
voient

voient s'accorder, il n'en veut pas plus cesser d'être philosophe. Ce sont toutes ces restrictions que je crains qui ne vous conviennent point, parce qu'en effet, on ne sauroit nier qu'elles ne diminuent considérablement de votre triomphe. Pâchez les lui, pourtant : il est, je puis vous en répondre, non-seulement plus amoureux qu'il ne dit, mais bien plus qu'il ne croit l'être. C'est, selon toute apparence, ce que le ton avantageux qu'il prend, ne vous dérobera pas plus qu'il ne me l'a caché à moi-même. Vous devez, au reste, le lui pardonner. Il n'est pas encore obligé de savoir que vous finissez toujours par prendre sur le cœur, l'empire que l'on ne vouloit vous accorder que sur les sens. Je ne serois pas fâché, je l'avoüe, de voir cet homme dur & superbe, qui a toujours si bien sçu commander aux siens ; cet aigre, ce farouche censeur des foiblesses d'autrui,

éprouver toute la difficulté de ce qu'il se propôse, si je ne devois encore plus l'être que—Je vous envoie la lettre : vous jugerez mieux de ses intentions en la lisant, que par tout ce que je pourrois vous en dire. J'y joins aussi la réponse que j'y fais, afin que vous ne puissiez seulement pas soupçonner que je veuille en cette occurence, vous contraindre en aucune façon. Vous trouverez, sans doute, que je ne m'y pique pas avec lui, d'une bien grande franchise, ni sur mes sentiments pour vous, ni même sur nos arrangements particuliers ; mais vous devez sçavoir que je ne lui en dois pas plus que je n'en employe. J'aurois, peut-être quelques excuses à vous faire sur le ton dont je lui parle de vous, si vous ne sçaviez pas combien en lui avoüant toute l'étendue de ma foiblesse, j'aurois perdu à ses yeux. Il me prie avec beaucoup d'instances, comme vous verrez, de lui



rendre quelques services auprès de vous ;  
& ses prières m'embarassent. Ce n'est pas  
que son état ne me touche sensiblement ;  
mais , toute vive qu'est la pitié qu'il  
m'inspire , je suis si loin de vous imposer  
des loix , que je ne veux même pas que  
vous vous rappelliez que , de tous les  
hommes , Thrazybule est celui qui in-  
térieurement me hait le plus , & à qui ,  
de la même manière , je le rends le mieux.  
Vous offrir cette considération , & vous  
prier de peser dessus , ne seroit vous  
laisser libre qu'illusoirement. Si je suis  
aussi persuadé que lui-même , que vous  
avez autrefois eu le desir de le sou-  
mettre , en revanche je hésite moins à  
croire que ce desir n'ait été en vous ,  
plus l'ouvrage de la vanité , que l'effet  
du penchant. J'ignore si vous êtes tou-  
jours à son égard dans les mêmes dispo-  
sitions ; mais , en supposant que vous ne  
les ayez point perduës , & que je ne me

trompe point sur ce qui vous les avoit données, il faut convenir qu'il se conduit bien mal. En vous apprenant sa victoire, (car a-t'il pû se flatter que je vous la cachasse ?) que vous laisse-t'il à desirer ? Ce qui me console de mon indiscretion, c'est que je n'aurois pas, ainsi qu'il le voudroit, pû vous imposer la loi de le rendre non heureux, mais simplement tranquile, sans vous apprendre en même-tems combien vous inquiétez sa philosophie. Mon premier mouvement a été de lui répondre qu'en ce moment je ne pouvois rien pour lui, parce que je venois de vous promettre à *Hyperbolus* \* ; mais, tout bien considéré, j'ai crû ne lui devoir pas faire une injure que les dehors d'amitié que nous conservons l'un avec l'autre, auroient rendüe fort dé-

---

\* C'étoit l'homme d'Athènes le plus haï, & le plus méprisé.

placée. En m'excusant auprès de Thraxibule de vous instruire de ses prétentions, je ne vous laisse pas moins la liberté de paroître les ignorer, qu'à lui-même, le plaisir de vous les apprendre. Si par hazard il prenoit, ce soir, assez sur ce qu'il se doit, pour ne plus emprunter ma voix, je vous prie, soit que vous vous prêtiez à ses vûes, soit que vous vous y refusiez, de vous conduire avec lui, de façon à ne lui pas laisser soupçonner que je vous les aye decelées; & en cas que la curiosité vous tint lieu du goût qu'à mon sens, il ne se peut pas qu'il vous inspire, de vouloir bien, si, pourtant, ce n'est point exiger de vous, un trop grand sacrifice, suspendre la vôtre pour ce soir.





## LETTRE XCIII.

NEMEE A ALCIBIADE.

**E**H bien ! il a raison , pourtant , ce terrible Thrazybule : il est de toute vérité que , précisément dans le tems dont il parle , j'ai cherché à le rendre sensible. Je ne nie point que je n'aye eu cette fantaisie ; mais je regarde en même-tems comme la chose du monde la plus inutile, de m'étendre sur ce qui me la donna. Moins elle avoit , & même pouvoit avoir sa source dans le goût , plus il est facile d'y reconnoître l'ouvrage de la vanité compromise. Je voulois le punir de l'insolence , & de la multiplicité de ses mépris ; & crûs ne pouvoir mieux y parvenir qu'en lui inspirant pour moi , ce même sentiment que , disoit-il , il ne comprenoit pas que je pûsse faire naître.

S'il n'eût été que philosophe, cette victoire ne m'auroit pas tentée ; mais il étoit tout simple que je me proposasse de la remporter sur un orgueilleux qui sembloit avoir pris à tâche de m'humilier. Peu content de m'opposer la plus invincible résistance, il ne m'épargna aucun des degouts qui accompagnent nécessairement un projet, tel que le mien, lorsqu'il n'est pas suivi du succès, qu'il est apperçu, & qu'il a pour objet un homme du caractère de celui que j'avois en vue. Puisque vous sçavez ce qui me conduisoit, je n'ai pas besoin de vous dire que le desir de le soumettre, n'entraînoit point du tout le besoin de le rendre heureux. C'étoit, enfin, une vengeance que je voulois prendre, non une expérience que j'eusse envie de faire. Vous pouvez aisément inférer de là, combien auroient été gratuits, les soupirs que je lui auroit fait pousser. A présent

que je jouïs de la satisfaction ( d'autant plus douce pour moi, que je la dois moins à mes efforts, ) de le voir amoureux, il ne se peut pas qu'il m'inspire d'autre desir que de lui rendre sans ménagement, tous les mépris dont il a crû devoir m'accâbler. Je m'étonne, même, que, vous qui devriez si bien me connoître, vous ne sentiez point que je ne pourrois pas le traiter avec toute l'humanité que, sans me la supposer absolument, vous paroissez, cependant, craindre de ma part, sans que le seul plaisir que je puisse trouver dans cette aventure, ne fût perdu pour moi. De la curiosité, où la gloire est si cruellement outragée ! Ah ! grands Dieux ! vous vous êtes bien peu rappelé ma fierté, lorsque, pour me détourner de répondre à ses vœux, vous avez crû si nécessaire de ne me cacher aucune des modifications qu'il apporte à sa foiblesse ; à quel point, en-



fin, tout vaincu qu'il s'avoüe, il me brave encore. Vous voudrez bien, d'ailleurs, que je ne croye pas que, rendre Thrazybule heureux, fût le punir. Il ne me faudroit, peut-être, pour ne le point penser, que la peur que vous en avez : mais vous ne pouvez pas ignorer combien, d'ailleurs, il m'est peu permis d'avoir de moi-même, une si modeste opinion. Je n'aurai pas, à ce que j'imagine du moins, besoin d'une finesse bien grande pour me conduire dans cette occasion, comme vous desirez que je le fasse. Il est amoureux ; je suis indifférente ; il n'y a pas d'apparence que l'imprudence soit de mon côté. Encore une fois, je ne vous commettrai point avec lui ; & n'en sçaurai pas moins jouir, & abuser même de ma victoire. Il faudra, sans doute, que je prenne un peu sur ma sincérité naturelle pour l'amener à me faire l'aveu de sa foiblesse ; mais, en pareille circonstance, la plus vraie de

toutes les femmes se permettroit, peut-être, un peu de fausseté. Il est si flatteur pour moi, de voir réduit à tant d'abaissement cet odieux philosophe, que je ne sçais si le bonheur de vous voir m'aimer comme je le desire encore quelquefois, pourroit me toucher davantage. Je vous laisse à présent à juger lequel de vous, ou de lui, a le plus à craindre de moi. Je me rendrai de bonne heure au Pirée : tâchez, je vous prie, qu'il en fasse autant. Je vais me mettre au bain; & après orner mes charmes de tout ce qui peut les rendre plus touchants, car jamais je ne me suis senti une si forte envie de plaire. Si vous avez peur de tout cela, vous ne méritez pas que je vous dise au profit de qui je veux faire tourner toutes les peines que je vais prendre.



## L E T T R E X C I V.

ALCIBIADE A THÉOPHANIE.

**S**I vous vous en étiez tenue à vous faire honneur du peu de succès des soins que je vous ai rendus, ma vanité qui, à vous voir penser que vous donniez en les rejetant, une preuve éclatante de votre vertu, gâgnoit presque autant que si je vous eusse soumise, vous auroit aisément pardonné l'affront que vous lui faisiez essuyer. Je me serois dit que, comme toute aimable que vous êtes, vous deviez encore moins à vos agréments qu'à la haute réputation de sagesse que vous aviez sçu vous faire, l'idée que j'avois eüe de vous attaquer, il étoit tout simple qu'à votre tour, vous eussiez crû ne pouvoir mieux y mettre le sceau, qu'en vous refusant à mes desirs. J'au-



rois , en effet , été d'autant moins surpris que vous vous fûssiez proposé cette gloire , qu'il auroit été plus vrai que soit à Athènes, soit ailleurs, vous auriez été la seule qui ne se fût pas honorée d'en être l'objet , & que je n'y eusse point trouvée sensible. Instruite , d'ailleurs , par l'exemple de toutes celles qui vous avoient précédée , à quelque point que vous pûssiez compter sur vos charmes , vous ne pouviez que difficilement vous flatter que je vous fisse un fort bien différent du leur : peut-être , aussi , ne vous ai-je pas assez bien caché que je cherchois moins auprès de vous , le plaisir de vous voir vaincue , que l'honneur de triompher d'une femme que l'on croyoit invincible. Moins vous m'aurez supposé d'amour , plus vous avez dû craindre mon indiscretion ; & dans votre plan , vous même m'auriez aimé , qu'avec cette crainte , vous n'en auriez pas plus voulu

faire mon bonheur. Enfin , tout , dans une affaire qui n'en étoit entre nous deux qu'une de pure vanité , vous donnoit nécessairement sur moi le plus grand avantage. Vous , moins célèbre encore par vos charmes , que par l'apparente austérité de vos mœurs : moi , non moins fameux par la continuité de mes succès , que vous ne l'étiez par l'opinion qu'on avoit de votre vertu , nous donnions forcément au Public le spectacle d'un combat qui devoit d'autant plus fixer son attention , que chacun de nous avoit plus d'intérêt à n'y pas succomber. J'avois si bien senti qu'en vous poursuivant avec le fracas que je mets toujours dans ces sortes de choses , je vous forçois à être crüelle , que ce n'avoit été qu'avec le mystère le plus profond que je vous avois annoncé mes projets sur votre cœur : mais , soit que vous crûssiez que vos dédains pour moi ne pouvoient

avoir trop de publicité ; & que , dans cette idée , vous ébruitâssiez mes desseins : soit que l'attention que j'inspire ne me permette , même point quand je le voudrois , d'en former d'obscurs , à peine les miens vous furent ils connus que personne dans Athènes ne les ignora. Jen'appris donc pas plutôt qu'ils étoient l'histoire du jour , que je commençai à craindre pour leur réussite ; & qu'en conséquence , pouvant les nier encore , je pensai les abandonner. C'étoit ( & l'événement ne me l'a prouvé que trop. ) le parti le plus sensé que je pûsse prendre. J'avois , cependant , vû tant de femmes débiter avec moi aussi fastueusement que vous , & finir comme je le desirois ! J'étois si accoûtumé à triompher de ces préjugés qu'elles appellent des principes , de leurs devoirs , de leurs peurs mêmes , qu'il ne se pouvoit pas que la dignité que vous mettiez dans cette affaire , m'in-



pôsât à un certain point. J'ai, de plus,  
 le malheur de croire fort difficilement à  
 la vertu. Quelque idée que par l'excès,  
 & l'éclat de vos rigueurs, vous cher-  
 châssiez à me donner de la vôtre, je  
 m'obstinai toujours à ne la prendre que  
 pour de l'orgueil; & je sçavois trop com-  
 bien aisément on le subjugue, pour que  
 vous me parûssiez aussi invincible qu'il  
 vous plaisoit de l'afficher. L'événement  
 a, je l'avoüe, trompé mon attente: & je  
 conviens encore que, dans vos maximes,  
 cela devoit être, comme il devoit être  
 aussi dans les miennes de ne vous en pas  
 priser beaucoup davantage. Quelque  
 haine que, dans cette occâsion, vous  
 eûssiez montré pour l'amour, pour être  
 convaincu que vous le craigniez bien  
 moins que l'amant qui s'offroit, je n'avois  
 pas besoin du choix obscur que vous ve-  
 nez de faire, & que vous me reprochez  
 avec autant d'amertume que d'injustice,

d'avoir rendu aussi public que vous desiriez qu'il fût secret. Je n'en crois pas plus, cependant, vous devoir des excuses, & d'avoir observé votre conduite, & de n'avoir point gardé pour moi seul ce que mes soins m'en avoient appris. Je n'aurois, assurément, pas été capable, ou de tant d'attention sur ce que vous pouviez faire, ou de l'indiscrétion de le divulguer, si, par l'insultante hauteur dont vous avez rejeté mes vœux, & par les piquantes railleries dont vous avez honoré ma défaite, vous ne m'eussiez point rendu la vengeance nécessaire. En me donnant le ridicule de vous avoir si vainement attaquée, vous faisiez tant contre moi, & en doutiez si peu que je ne puis qu'être surpris que vous ayez crû devoir ajouter quelque chose à mon humiliâtion. Plus vous me croyiez d'amour-propre, plus vous auriez dû me ménager, & ne me pas faire une nécessité de

de publier par-tout que cette même  
Théopanie qu'il étoit fait une si grande  
réputation de vertu que Sparte même  
nous l'envioit ; & qui , pour la couron-  
ner , avoit rejezté avec tant de mépris  
les soins d'Alcibiade , n'a pas honte de  
se livrer aux desirs du plus vil des Sacri-  
ficateurs qu'Athènes renferme dans son  
sein.





## L E T T R E X C V.

LE MEME A CALLICRATE.

**A**DYMANTE, hier, me donna à souper avec cette *Pfannis*, si fameuse dans toute la Grèce; & qui, après en avoir épuisé les hommages, enfin, a daigné venir essayer ses charmes sur nous. Je ne sçais quels en seront les succès dans Athènes; mais, si j'en juge par l'impression que, même avec le desir le plus marqué de me soumettre, elle a faite sur moi, je doute qu'elle ait à s'en vanter. C'est, en effet, une dignité si insolente, & en même-tems si gauche! elle a dans la tête, tant de notes, & si peu d'idées! avec la prétention à l'élégance, un jargon si ignoble, & si rebutant! une fausseté si maladroite! un si ridicule mélange de la décence que, sans

ſçavoir pourquoi, elle croit devoir ſe commander, avec les habitudes de ſon état, & ſes vices naturels, qu'il me ſeroit impoſſible de vous exprimer tout ce que ſa préſence m'a fait ſouffrir ! Jugez, mon cher Callicrate, ſi c'eſt dans un inſtant de dégoût ſi vif, & ſi bien fondé pour les Courtiſannes, que je puis me réſoudre à voir celle que vous me propoſez ? Vous dirai-je plus ? en ſortant de ce ſouper que, malgré toutes les prières d'Adymante, l'extrême ennui dont j'y étois accablé, m'a fait quitter de très-bonne heure, je n'ai pû m'empêcher de faire de ſérieuſes réflexions ſur le caprice qui nous porte à préférer ſi conſtamment les Courtiſannes aux femmes : préférence que celles-ci, avec tout ce qu'elles mettent dans la ſociété, ſemblent avoir pris à tâche de rendre de jour en jour, plus injuſte de notre part ; & à laquelle, d'ailleurs, je crains bien que ce ne ſoit pas

elles qui perdent le plus. Je me crois ; même, d'autant plus obligé personnellement de les rétablir dans leurs premiers droits, que j'ai plus influé sur la révolution qui s'est faite dans leurs mœurs. Ce n'est pas, dans le fond, que je croie que le sacrifice qu'elles nous ont fait, ait dû leur être bien pénible : mais, du moins, elles ont déposé en notre faveur, un masque qui leur assuroit de la considération ; &, ne les en avoir point payées par le bonheur de nous plaire, est une chose qui me semble crier vengeance contre nous. Si, cependant, cette Courtisane avoit autant de fraîcheur, & d'aussi beaux yeux que vous me le dites !





## L E T T R E X C V I.

LEOSTHENES A ALCIBIADE.

**A**NDROCLÉS, ainsi que vous l'en aviez chargé, m'a dit, mon cher Alcibiade, que, plus affermi que jamais dans le dessein de me rendre à ma patrie, vous alliez tout tenter auprès du Peuple pour m'y faire rappeler. Je sens aussi vivement qu'il est possible, tout ce que dans cette occurrence, je dois à votre amitié; & je vous conjure de croire que, de tout ce que mon malheur m'a ravi, vous êtes actuellement ce que je regrette le plus, &, peut-être même, tout ce que je regrette. Permettez, cependant, qu'en vous rendant grâces des favorables dispositions où vous êtes pour moi, je vous prie de ne point faire, pour me rétablir dans des honneurs que je ne desirer plus,

S iij

des démarches que ma façon de penser ne pourroit que rendre inutiles. Ne croyez pas que le caprice, ou l'humeur m'ayent dicté la résolution où je suis de passer le reste de ma vie dans ce même exil dont vous m'avez vû desespéré. Je l'étois encore lorsque vous m'écrivîtes que vous vouliez travailler à mon rappel, & que je vous pressai vivement de tenter tout pour me le procurer. Je croyois alors perdre trop de choses à mon bannissement pour ne pas m'attacher avec transport à l'espoir que vous me donniez de les retrouver un jour : mais, soit que ces biens dont la perte me faisoit verser tant de larmes, soient au nombre de ces choses dont notre imagination seule nous fait une nécessité ; soit que l'habitude d'en être privé, me les ait rendus moins chers, il me seroit impossible de vous dire avec quelle indifférence je les regarde aujourd'hui. Ces desirs de ven-

geance que je ne pouvois satisfaire qu'en retournant à Athènes ; l'envie de m'y montrer dans mon premier éclat , devant des ennemis qu'il m'auroit été doux d'humilier ; cette perfide maîtresse qui m'avoit si lâchement trahi ; enfin les mouvements les plus cruels que puissent inspirer l'orgueil , & le sentiment blessés au dernier point , tyrannisoient mon âme , & y répandoient toute leur horreur. Je n'étois pas assez heureux pour n'estimer que ce qu'ils valent , ces faux biens dont le desir de les posséder , la jouissance même , la crainte de les perdre , tout ce qu'il en coûte pour les conserver , mêlent à la vie , tant de trouble , & d'amertume. Né dans une République inquiète ; nourri dans les armes , & dans le futile , mais impôfant tracâs des affaires ; tout à la fois Orateur , Capitaine , Homme d'Etat , il ne se pouvoit pas , en effet , qu'en perdant la considération que



je m'étois acquise, & l'espérance si chimérique peut-être, mais toujours si douce pour un ambitieux, de la voir augmenter, je crûsse ne perdre que ce qui faisoit le malheur de mes jours. Dans la position où j'étois, on se fait du bonheur, vous le sçavez, une idée si fautive on est si accoutumé à le chercher, non-seulement où il n'est point, mais où il ne sçauroit être, qu'il n'est pas bien étonnant que je n'aye point vû d'abord, que tout ce que j'avois à regretter, étoit de m'y être trompé si long-tems. L'habitude enfin, (car je n'ose faire honneur de rien, à mes réflexions.) m'a accoutumé à mon état. Je me suis reproché une sensibilité qui ne pouvoit que deshonnorer mon âme; mais ma raison ne me fournissoit point d'armes contre cet amour malheureux qui sembloit prendre plus de violence à mesure que le vil objet qui l'avoit fait naître, s'en montrait

plus indigne. Le tems , enfin , qui ne triomphe pas moins de nos sentimens que de nous-mêmes , aidé de quelques leçons du sage Socrate que je ne me rappellai avec succèz que quand ma passion se fut affoiblie , le tems a achevé cette guérison que deux années de tourmens m'avoient fait croire impossible. Eh ! pouvez - vous imaginer , vous qui me connoissez si bien , qu'il ait laissé subsister dans mon cœur , la haine & l'ambition , lorsqu'il a pû y éteindre l'amour ! Laissez donc vos Concitoyens s'applaudir de l'injustice qu'ils m'ont faite , & ne les tourmentez point pour leur arracher une grâce dont j'aurois tant de sujet de ne vouloir pas profiter. J'aime à croire que je suis devenu philosophe ; & ne veux pas risquer de perdre avec l'opinion que j'ai de moi-même , & qui m'honore , ce bien trop peu connu des hommes , & , cependant , le bien le

plus précieux que les Dieux leur aient accordé, le repos. Peut-être y auroit-il à moi, plus de sagesse à ne m'en croire qu'après m'être éprouvé sur les objets qui, par le plus ou le moins d'empire qu'ils prendroient sur mon âme, pourroient ou m'apprendre à me deffier des progrès de la mienne, ou m'en assurer; mais l'idée qu'à cet égard j'ai de moi-même, ne nuit à personne; & l'épreuve que je pourrois faire de ma vertu, si elle ne me réussissoit point, pourroit être funeste à bien des gens. Daignez donc, mon cher Alcibiade, me laisser dans une retraite où les Dieux semblent m'avoir conduit pour le bonheur du reste de ma vie. La maison que j'habite, est à une assez grande distance de la Ville pour que je ne sois incommodé ni du tumulte qui y regne, ni des importuns qu'elle renferme. Mes yeux s'y promènent, d'un côté sur le Port de Rhodes, & sur la Mer; de l'autre, sur



des Campagnes fertiles où les Palais, & les Cabanes confusément entassés, me présentent tout à la fois l'image de la plus profonde misère, & de la plus fastueuse opulence. Je songe quelquefois, en considérant ces différens monuments de l'orgueil ou de la dureté, combien ceux qui ont élevé les derniers, & qui les contemplent avec tant de complaisance, auroient plus de raison de s'applaudir d'eux-mêmes si ces humbles toits qu'ils ont si près d'eux, qui couvrent tant de misérables, & sur lesquels ils ne daignent pas abaisser leurs regards superbes, n'étoient habités que par des gens devenus heureux par leurs bienfaits; & il me semble que je ne leur fais jamais ce reproche, sans m'en sentir plus excité à remplir les devoirs que l'humanité me prescrit. Des jardins plus agréables que vastes, & que je cultive moi-même, me sauvent de l'ennui nécessaire-

ment attaché à une trop grande oisiveté. Je joins aux travaux de l'agriculture, l'étude des sciences, plus souvent encore, l'étude de moi-même. Cette dernière, à la vérité, ne m'offre pas autant que je le voudrois, des points de vüe bien flatteurs pour mon amour-propre; mais la vertu profite toujours de ce qu'on retranche à la vanité; & je ne puis apprendre que je suis moins estimable que je ne pensois, sans chercher à le devenir davantage. Il m'en couteroit plus encore aujourd'hui, sans doute, pour quitter les douceurs de la solitude, qu'il ne m'en a couté pour imaginer qu'elle en eût, & que le repos fût préférable à la considération. Tout ce que je vous demande donc, & la seule chose, en effet, qui me soit nécessaire, c'est de ne me pas laisser toujours apprendre par votre renommée que vous existez, & de vous rappeler quelquefois le souvenir d'un

homme qui vous est attaché au-delà de  
toute expression.

LETTERE XXVII





## L E T T R E XCVII.

*ALCIBIADE A DIODOTE.*

**D**E quelque succès que jouisse le livre de votre ami Cléophon, je doute, mon cher Diodote, que, du moins, devant les gens qui sçavent penser, il ne fasse encore plus d'honneur à son cœur qu'à son esprit. J'ai tremblé, je l'avoue, lorsque j'ai appris qu'il écrivoit la vie de Périclès. Il étoit tout simple, en effet, que, connoissant comme je faisois, la force & la constance de l'inimitié qui régnoit entre eux, je craignisse que Cléophon ne se chargeât de ce soin que pour mieux satisfaire sa vengeance; & que, dans cette histoire, Périclès, & la vérité ne fussent également sacrifiés. Je ne m'attendois, donc, qu'à y trouver un récit aussi long qu'exagéré, soit de ses def-

fautes particuliers, soit des fautes qu'il a pû commettre pendant son administration ; ses belles actions déguisées , ou affoiblies ; & ne pensois pas de la nature, assez bien croire pour qu'elle eût pû produire un homme assez maître de lui pour écrire la vie de son ennemi déclaré avec autant d'impartialité qu'il auroit écrit celle de Cécrops même. Que Cléophon me paroît grand ! Qu'il est beau de triompher ainsi de celle de toutes les passions qui écarte le plus l'homme de ce qu'il doit , tant à la postérité , qu'à ses contemporains ; & que , pour le pouvoir, il faut avoir dans l'âme, de noblesse, & d'élévation ! Que j'ai , enfin , de grâces à rendre aux Dieux de m'avoir fait naître dans un siècle qui donne de pareils exemples de vertu ! Que mon amour pour la gloire, me fait envier à Cléophon celle dont il vient de se couvrir ; & qu'avec une occasion si sûre de me vanger,

il me seroit doux de remporter sur moi-même une si digne victoire! Que Périclès me semble heureux d'avoir trouvé de si estimables ennemis; & que, s'il se peut qu'après nous, il reste quelque chose de nous-mêmes; ou que, du sein de l'immortalité, nous nous intéressions encore à ce qui se passe ici bas, ses mânes doivent rougir de la haine qu'il eut pour Cléophon! Je puis, cependant, vous assurer que cette même haine, quelque vive qu'elle fût, ne l'aveugloit pas assez sur la vertu de son adversaire; pour que, non seulement il fût surpris des preuves qu'il en donne, mais qu'il ne les eût pas attendues de lui.

Une des choses qu'après ce que je viens de louer, & trop foiblement encore à mon gré, j'aime le plus dans cet ouvrage, parce que je l'ai jusqu'à présent, vainement cherchée dans tous les ouvrages de ce genre, c'est que son auteur



teur ait sçu n'y parler qu'autant qu'il le falloit, de ce qu'étoit Périclès dans la vie privée ; & d'avoir , avec autant de sagesse que de goût , supprimé tous les détails où le lecteur n'auroit pas pû trouver plus d'amusement que d'instruction. La plus grande partie des Biographes qui l'ont précédé , remplis pour leur Héros , du respect le plus imbécile , & le plus mal raisonné , ont , en effet , imaginé que ce seroit faire , tant à lui qu'à la Postérité , le plus irréparable de tous les torts , que de ne pas s'appesantir sur toutes ses actions , quelles qu'elles ayent été. D'après cet absurde système , tout pour eux est , sans miséricorde , un dit notable , ou un fait important. D'autres , plus judicieux , sans doute , mais aussi désagréables par leur sécheresse , que les premiers sont fatiguants par leur püérile abondance , croient qu'il n'y a de digne de survivre à celui de l'histoire de qui ils

se sont chargés , que ce qui a sauvé sa mémoire , de l'éternelle nuit des tems , & négligent trop de nous peindre l'homme. Chacune de ces deux façons d'écrire une Histoire de ce genre , me paroît également vicieuse : l'auteur de la vie de Miltiade , par exemple , exact jusques au scrupule dans les minuties , a passé avec une extrême rapidité sur ce qu'il nous importoit le plus d'apprendre de ce grand homme, soit qu'en n'ayant pas dans les idées, plus d'élévation , qu'il n'a de force dans le style, il n'ait pû peindre Miltiade que dans les petites choses , soit qu'il n'ait pas eu assez de goût pour bien choisir les objets qu'il auroit dû présenter. Il nous dit quelles étoient les heures que Miltiade donnoit à son sommeil, & à ses repas ; comment il marchoit ; de quelle manière il étoit ordinairement vêtu ; mais , en revanche , il garde , sur ses vices , ses vertus , ses fautes , & ses talens , le plus pro-

fond silence. Quand ce seroit, enfin, à la Nourrice de Miltiade que nous devrions cet ouvrage, il ne pourroit pas être rempli de faits plus minutiels que le sont presque tous les faits qui le composent.

Celui qui, depuis, nous a donné la vie de Thémistocle, craignant, sans doute, qu'on ne lui fit les mêmes reproches, a pris une route toute différente; selon moi, n'a pas mieux réussi. Il a voulu être serré; & n'est que sec, & obscur. Si c'est, en effet, abuser du tems, & de la patience du lecteur, de l'accâbler de détails fastidieux par leur püérilité, ou onéreux par leur nombre, c'est, aussi, ne lui pas être assez utile que de ne lui montrer qu'à demi, l'objet qu'on se propose de lui faire connoître. L'auteur de la vie de Miltiade, ne nous a conservé de son Héros, que ce qui ne méritoit que le plus profond oubli; l'autre, ne nous a dit de Thémistocle, que ce que personne n'en



pouvoit ignorer, & dont cent autres se sont chargés d'instruire la postérité. La vie de ces gens obscurs qui ne nous offrent pour tous faits, que leur existence, & leur terme, n'est pas digne d'y passer; mais la vie d'un homme qui doit servir ou d'exemple, ou d'instruction, ne sçauroit être écrite avec trop de soin, &, si je l'ose dire, de scrupule. S'il faut que le récit des grandes choses qu'il a faites, & même des moyens par lesquels il les a opérées, élève l'âme, & donne en même-tems le desir, & la possibilité de les imiter, il n'est pas moins nécessaire que la peinture de ses foiblesses, ou de ses vices, montre à quel point un Héros peut se dégrader, & combien les uns, & les autres lui ont ôté de sa gloire.

Quelque satisfait, cependant, que je sois de l'ouvrage de Cléophon, j'avoüe que je ne pense pas comme lui sur tous les points; & que, par exemple, je suis

bien éloigné de faire , ainsi que lui , un crime à Périclès , de n'avoir point deviné l'élévation de Cléon , quand , malgré toute la politique de Thucydide \* , il fçut , & pénétrer , & faire échoüer les projets de ce dernier. Raisonner , ainsi , est , ce me semble , juger des chûses ; moins par ce qu'elles sont en elles-mêmes ( seule façon , cependant , de les juger bien. ) que d'après l'événement : manière de les voir , d'autant moins digne d'un Philosophe , qu'elle appartient plus à la multitude. Périclès , à mon sens , n'eut pas besoin d'autant de sagacité que Cléophon lui en trouve dans cette occasion ; pour deviner que Thucydide aspirait à être à la tête des Athéniens , puisqu'avec la considération , le crédit , & l'autorité que donnoient à celui-ci , sa naissance , ses richesses , & ses talents , il étoit morale-

---

\* Le même de qui Alcibiade parle dans la Lettre 89.

ment impossible, que malgré tous les voiles dont il savoit couvrir son ambition, on ne lui supôsat pas celle-là. Mais je ne crains point de dire qu'il eût fallu à Périclès, plus encore que le Démon de Socrate, pour imaginer qu'un homme, né dans l'état le plus abject, plus fait encore par lui-même que par sa naissance, pour y rester toujours, n'ayant, enfin, pour lui qu'une impudence qui ne devoit le tirer de l'obscurité que pour le rendre souverainement ridicule aux yeux d'un Peuple, fort capricieux, il est vrai, mais très-éclairé, parviendrait au Gouvernement. C'est, sans doute, un malheur qu'il ne l'ait pas fait; mais, peut-on raisonnablement lui en faire un crime? Un autre reproche que Cléophon fait à la mémoire de Périclès, & qui, plus spécieux, ne me paroît pas mieux fondé, c'est d'avoir employé à la décoration de la Ville, les contributions



des Alliés. Je conviens que si c'est uniquement d'après les règles de la morale, qu'il juge cette action, il est en droit de la trouver répréhensible, puisqu'il est vrai que, par-là, Périclès consacra à l'utilité d'Athènes en particulier, un argent qui ne devoit être employé qu'au soutien de la cause commune. Mais, si c'est du côté de la politique, quel'on envisage la chose, on ne pourra que le louer de s'être servi de sommes, depuis long-tems oisives dans notre trésor, pour rendre la plus superbe de toute la Grèce, une Ville qui, par sa puissance se soumettant, ou allarmant toutes les autres, n'offroit, cependant, aux yeux aucun monument digne de sa célébrité. Et ne pensez pas que ces Temples, ces Portiques, ces Statües, ces Tableaux dont, par-tout où le nom des Grecs a pénétré, l'on ne parle qu'avec admiration, & qu'en les voyant on trouve encore au-dessous de l'idée qu'on s'en

étoit faite , quelque'exagérée même qu'elle pût être , ne soient pour Athènes qu'une vaine décoration ? Je les ai vûs , ces mêmes monuments , inspirer pour le Peuple qui les a élevés , un respect qui ne nous a pas été aussi inutile que Cléophon paroît le penser. Peut-être même , est-ce encore moins à nos victoires qu'à ce dont il fait un crime à Périclès , que nous devons , & l'éclat dont nous brillons , & cette opinion de notre puissance qui nous a donné plus d'alliés , & de sujets que notre puissance même. *Mais* , me demandera-t'on sans doute , que n'eût-on pas été en droit de reprocher à Périclès ; quels reproches lui-même n'eût-il pas été obligé de se faire , si , alors , Athènes eût eu une guerre à soutenir ; Et que , par la dissipation de son trésor , elle n'eût pu la faire avec la supériorité de finances que , sans cette même dissipation , elle auroit eüe sur ses ennemis ? Je ne nie pas qu'au premier coup d'œil ,

cette objection ne parût sans réplique. Mais je crois qu'elle perdrait beaucoup de son poids aux yeux de ceux qui se rappelleroient qu'après cet épuisement prétendu des richesses de l'Etat, nous, & nos alliés fumes attaqués; que, grâces à la sage administration de ce grand homme, nous n'en soutenmes pas la guerre moins long-tems; & que, de plus, ce fut avec le plus grand des succès, que nous la fîmes.

Quelque respect que j'aye pour la mémoire de Périclès, & avec quelque ardeur que je voulûsse la défendre, je n'entreprendrai pas de justifier l'emploi qu'après, il fit de ce même trésor, quand il assigna dessus, une certaine rétribution à ceux des Citoyens qui se trouveroient au Théâtre, quand on y célébreroit des Jeux, comme si alors ils eussent fait une chose à laquelle la République gagnât; & qu'en conséquence elle dût les en re-



compenfer. Si, en encourageant par-là, le goût naturel qu'ils ont pour le frivole, & en leur rendant leur oisiveté doublement chère, il fe conduifit pour fes propres intérêts, en fort habile politique, il fut incontestablement dans cette circonfiance, un fort mauvais citoyen, puifque, pour affurer à fon adminiftration, plus de tranquillité, il aida à corrompre les mœurs. Je fouscris encore aux reproches que lui fait Cléophon, au fujet de la fituâtion où il a laiffé fa patrie, & qui eft incontestablement fon ouvrage. Il eft sûr qu'il n'auroit pas dû forcer les Lacédémoniens à nous déclarer la guerre, ou qu'en les y contraignant, il auroit fallu qu'il l'eût foutenüe avec plus de vigueur. Y a-t'il, en effet, rien de plus rifible que de voir tous les ans ceux-ci, & prefque à jour nommé, quitter gravement la Laconie, pour venir ravager nos terres, pendant qu'avec la même

régularité, nous allons dévaster les leurs? Ce n'est pas tout: chacun des deux Peuples ennemis, comme par une convention tacite entre eux, rapporte tranquillement, l'un dans l'Attique, l'autre dans la Laconie, ce qu'ils se sont respectivement enlevé: il semble même que, pour éviter l'occâsion de se le disputer, ils soient encore convenus de ne retourner chez eux que par des routes différentes. Il n'est donc pas moins vrai, tant pour moi, que pour les autres, que, soit comme Politique, soit comme Capitaine, Périclès ne se montra point dans cette guerre, tout à fait digne de sa renommée; mais, que ce soit à l'affoiblissement de sa tête, & à cette sorte de timidité que la vieillesse fait quelquefois succéder au courage, que l'on doive attribuer les fautes qu'il y fit, c'est ce dont je ne sçaurois convenir, & ce que Cléophon lui-même ne croiroit pas s'il eût

été aussi à portée que moi, de voir de près ce grand homme; & que, comme moi, il eût pu être témoin de ses derniers moments. Quelle cause pourra-t'on, donc, leur assigner? Point d'autre que le même motif qui lui fit ordonner la rétribution dont j'ai parlé plus haut: c'est-à-dire, la crainte qu'il eut toujours de perdre sa place: crainte qui, malgré la philosophie dont il se paroît à cet égard, le tourmenta tout le tems de sa vie. Il n'ignoroit pas, même avant qu'il en eût fait l'expérience, combien, lorsque, surtout, nous ne sommes point occupés par de grands objets, notre inquiétude, & notre légèreté nous rendent dangereux pour nos Chefs. La guerre contre les Perses, nous étant devenue plus difficile, & moins lucrative; & ayant, par conséquent, passé de mode parmi nous, pour se garantir des coups que pouvoit lui porter notre oisiveté, l'unique ressource



qui s'offrit à lui , fut de forcer les Lacédémoniens à se déclarer contre nous. La paix ne pouvant convenir à ses vûes ; & de grandes entreprises de notre part , soit qu'elles tournâssent ou non en notre faveur , devant nécessairement l'amener , toute son attention fut ( comme , en effet , dans son systême , elle devoit l'être. ) de n'en pas former qui , de façon , ou d'autre , pussent être décisives. Il lui importoit plus de se rendre utile , que d'ajouter à sa gloire ; & ce fut la seule raison qui lui fit remplir ses dernières campagnes par des expéditions auxquelles , s'il eût pû concilier les intérêts de sa Patrie , & son intérêt personnel , il ne se seroit , assurément , pas borné. Je me flatte , au reste , que vous ne me blamerez point de ne me livrer à aucune des réflexions que cette conduite de Périclès pourroit me fournir. Peut-être ne seroit-il pas impossible de l'excuser par le peu de reconnaissance

qu'ont les Athéniens , des sacrifices qu'on leur fait , & qui ne peut que porter ceux de leurs Concitoyens qu'ils mettent à leur tête , à préférer au bien public , leur utilité particulière. Aristide , & Cimon , n'ont , à la vérité , ni pensé , ni agi de même. De quelque ingratitude que leurs services fussent payés , ils n'en montrèrent pour leur patrie , ni moins de zèle , ni moins de respect ; mais , c'est , je l'avoüe , sans la comprendre , que j'admire leur vertu. Je craindrois même , qu'avec tant de sujets de me plaindre de mes Concitoyens , ce ne fût en pure perte qu'ils ne m'eussent donné un si bel exemple. Il se peut aussi , que , dans leur tems , la corruption des mœurs étant infiniment moins grande qu'elle ne l'est aujourd'hui ; & de-là , le mérite moins oublié , l'amour de la Patrie , quoiqu'il eût déjà beaucoup perdu de sa force , triomphât encore du ressenti-

timent , & même de la cupidité. Je suis depuis long-tems persuadé que beaucoup des vices , & des vertus des hommes , font dûs , tant aux préjugés qu'aux exemples qu'ils ont trouvés , soit dans le pays , soit dans le siècle qui les a vûs naître ; & , ce qui fait qu'aujourd'hui les Lacédémoniens aiment l'argent avec tant de passion , est précisément ce qui est cause que , dans la dernière guerre qu'a faite Périclès , il a plus songé à ce qui lui étoit utile , qu'à ce qui pouvoit l'être à sa Patrie. Il y a deux siècles que , tout défendu que l'or étoit à Sparte , il n'y en étoit pas plus désiré. Il y a autant de tems , peut-être , que , si nous étions intérieurement jaloux de la gloire de nos Chefs , du moins nous ne leur en faisons pas un crime. Périclès , venu alors , n'auroit pas craint que , bien remplir sa place , eût été pour nous une raison de l'en priver ; & par conséquent , on ne



peut que présumer qu'il s'en seroit montré plus digne.

*Fin du Troisième Livre.*